

Musique miraculeuse

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR TOUS

Barbara Cartland

Musique miraculeuse



Collect'or



POUR TOUS

Barbara Cartland

Musique miraculeuse



Collect'or

R

ésumé :

Le duc d'Arkholme s'est endormi.

Une divine mélodie berce son sommeil... Mais, non, il ne rêve pas ! Quelqu'un joue du piano, tout près. En pleine nuit ! Intrigué, il sort de sa chambre à pas de loup, entrouvre la porte du cabinet... La pièce est plongée dans la pénombre. Seul un bougeoir posé sur le piano nimbe d'un halo doré une jeune fille vêtue de noir. Ses doigts longs et fins courent sur le clavier. Quelle musique ! Mais Valona n'a fait qu'une brève apparition dans la vie du duc.

Elle s'est enfuie comme elle est venue, ne laissant derrière elle que quelques partitions. Et le souvenir d'une chevelure flamboyante. Pour retrouver la jeune virtuose, le duc est prêt à remuer ciel et terre...

Le duc d'Arkholme n'écoutait plus la prima donna italienne qui massacrait le grand air de Faust.

Méломane et mécène, il ne supportait pas les prestations de second ordre. Une fois de plus, il s'étonnait de constater que ses semblables pouvaient faire preuve d'un goût très sûr dans d'autres domaines mais en manquaient totalement dès lors qu'il s'agissait de musique !

Mais très vite, d'autres pensées occupèrent son esprit. Allait-il accepter la proposition de lady Lawson et rester auprès d'elle après le départ des autres invités ?

Il savait fort bien ce que cela impliquerait.

Lord Lawson se trouvait actuellement en voyage dans le nord de l'Angleterre et le duc soupçonnait sa jeune épouse de n'avoir improvisé cette réception que dans le but de l'attirer chez elle. A son arrivée pour le dîner dans la vaste demeure de Berkeley Square, la chaleur de l'accueil de lady Lawson et ses regards éloquents ne lui avaient pas laissé ignorer bien longtemps la nature de ses intentions.

Célibataire, très distingué et immensément riche, non seulement le duc constituait l'un des partis les plus convoités de toute l'Angleterre, mais encore nombre de dames de la haute société se disputaient le privilège de devenir sa maîtresse. Qu'il excellât dans l'art d'aimer autant qu'à la chasse à courre ou dans les sports équestres était de notoriété publique. Mais, avec le temps, la séduction qu'il exerçait irrésistiblement sur les femmes avait fini par lui sembler monotone, au point même de le rendre un tant soit peu cynique.

Au cours du dîner, lady Lawson, l'ayant bien entendu placé près d'elle, s'était penchée vers lui. D'une voix si douce et si langoureuse qu'elle avait confirmé tous les soupçons du duc, elle lui avait susurré :

— J'espère, Votre Grâce, que vous accepterez de me donner votre précieux avis.

— Mon avis ? A quel sujet ? s'était-il enquis, s'attendant un peu à ce qui allait suivre.

— Mon mari vient de m'offrir un nouveau Steinway. J'aimerais connaître votre opinion sur ce piano. Je crois qu'il possède un son

d'une qualité qui devrait vous séduire.

Sa façon de parler tout en battant des cils, l'invitation de ses lèvres sensuelles étaient sans équivoque. Peu lui importait, en fait, la valeur de son instrument de musique: c'était sur un tout autre terrain qu'elle entendait lui démontrer ses talents.

Et le Steinway n'était sans doute pas dans l'une des salles de réception, mais plus vraisemblablement dans le boudoir de lady Lawson...

Peu de temps auparavant, le duc avait commis l'imprudence de divulguer que, dans son hôtel particulier de Park Lane, il avait fait installer un piano dans un petit salon contigu à sa chambre à coucher.

— Ainsi, avait-il expliqué avec une franchise dont il s'était ensuite repenti, quand je ne parviens pas à trouver le sommeil, ce qui m'arrive assez souvent, je joue des mélodies qui m'apaisent. Tandis qu'elles continuent à résonner dans ma tête, je réussis à m'endormir.

Comme le duc d'Arkholme était un personnage fort en vue, cette histoire n'avait pas tardé à se répandre d'un salon à l'autre de la haute société londonienne. Un journal friand de potins mondains s'en était même fait l'écho.

Depuis lors, toutes les femmes qui souhaitaient faire la conquête du duc lui confiaient qu'elles possédaient un piano dans leur boudoir et l'invitaient à venir apprécier l'instrument !

S'égosillant, la prima donna trillait des notes suraiguës. Mais, trop occupé à se demander si lady Lawson lui plaisait assez pour qu'il s'engage avec elle dans une nouvelle affaire de cœur, le duc ne grimaça même pas. En fait, il venait à peine de rompre avec sa dernière maîtresse et il se sentait un peu las.

Les années passant — il avait trente-trois ans —, il avait constaté que ses liaisons, dont les débuts étaient toujours passionnés et tumultueux, prenaient rapidement un tour fade et conventionnel; leur flamme s'éteignait aussi vite qu'elle s'était allumée. C'était assez inexplicable : des femmes qui tout d'abord lui avaient paru piquantes et désirables ne lui inspiraient plus, au bout de quelques semaines, qu'une profonde indifférence et un parfait ennui.

Autour de lui, ses proches s'interrogeaient: allait-il enfin se décider à se marier ? Fils unique, il était le dernier des Arkholme; son devoir exigeait qu'il donne tôt ou tard un héritier à une aussi longue et noble lignée. Il le savait.

Pourtant, aimait-il à se répéter, rien ne pressait encore. Et il ne cherchait pas à rencontrer des jeunes filles en âge de se marier. Au contraire, il déclinait systématiquement les innombrables invitations de parents ambitieux, rêvant de voir leur fille porter son nom et partager sa fortune.

Jusqu'alors, ses choix amoureux s'étaient portés sur des femmes mariées dont les époux se montraient plus ou moins complaisants. Et si, d'aventure, la jalousie les gagnait, ils n'allaient pas jusqu'à provoquer le duc en duel. Ce dernier ayant la réputation d'être un sportif accompli et une excellente gâchette, c'eût été bien trop périlleux. Quoique les duels fussent interdits par la loi et fortement réprouvés par Sa Majesté la reine, il en avait disputé de nombreux, tant en Angleterre qu'en France, et il en était toujours sorti victorieux. Les maris trompés préféraient donc souffrir dans leur honneur plutôt que dans leur chair.

Quant à lord Lawson, le duc était persuadé qu'il fermerait les yeux si sa femme le prenait pour amant, tant qu'ils sauraient se montrer discrets.

Lawson était beaucoup plus vieux que la ravissante jeune fille qu'il avait épousée peu de temps après qu'elle eut fait ses débuts dans le monde. Passionné de chevaux, propriétaire d'une écurie de courses, il passait le plus clair de son temps aux quatre coins du pays, laissant sa femme seule à Londres pour assister à des réunions hippiques dans lesquelles il gagnait un nombre considérable de prix.

Inévitablement, Eilen Lawson se détacha vite d'un homme auquel elle n'avait jamais été profondément liée. Cette union, des plus brillantes d'un point de vue social, n'avait été pour elle qu'un mariage de convenance.

Toutefois, son mari ne lui inspirait pas moins une crainte bien réelle. Si elle ne se gênait pas pour le tromper, elle entourait toujours ses liaisons du plus grand secret, ce qui jouait indéniablement en sa faveur, aux yeux du duc. S'il était à peu près assuré qu'elle tomberait amoureuse de lui, du moins ne provoquerait-elle pas de scandale. Car — à Londres, tout finissant toujours par se savoir d'une manière ou d'une autre — leur liaison, devenue de notoriété publique, ne manquerait pas d'alimenter les conversations des habitués des clubs qui n'avaient pas grand-chose d'autre à faire que de cancaner.

C'était étrange: toutes ses maîtresses, sans exception, avaient été folles

de lui. Toutes lui avaient déclaré n'avoir jamais connu d'amant aussi merveilleux que lui. D'après leurs dires, il était un homme hors du commun, bien différent de tous les autres ; il avait suscité en elles des sensations et des émotions qu'elles avaient jusqu'alors ignorées. Au point que leur amour débordant leur avait bien souvent fait perdre la tête, les poussant à commettre des extravagances néfastes à leur réputation.

Aussi le duc ne se lançait-il plus dans une nouvelle affaire de cœur qu'avec circonspection.

Certes, lady Lawson ne manquait pas d'attraits. Dans ses yeux brûlait la flamme d'un désir ardent, sans la moindre ambiguïté. Mais sa beauté ne l'éblouissait pas vraiment, il hésitait encore.

« Que vais-je faire ? s'interrogeait le duc. Resterai-je, comme elle me l'a demandé ? Ou trouverai-je un prétexte pour m'esquiver en même temps que l'ensemble des invités ? »

Il voyait déjà comment les choses se dérouleraient, s'il acceptait. Tandis que l'on prendrait congé de la maîtresse de maison, il se retirerait furtivement dans une autre pièce. Quand la porte de l'hôtel particulier se serait refermée sur le dernier partant, lady Lawson viendrait le rejoindre.

Toujours sous prétexte qu'il examinât son Steinway, elle le convierait à monter avec elle jusque dans son boudoir. La charmante petite pièce serait faiblement éclairée par quelques chandeliers, il y flotterait un parfum subtil de fleurs exotiques.

Quoique l'on fût en mai, les soirées restaient encore fraîches et, probablement, un feu crépiterait dans une cheminée au magnifique manteau de marbre ciselé, sur lequel on pourrait admirer de délicats bibelots en faïence de Dresde.

Lady Lawson ne lui laisserait même pas le loisir de s'approcher du Steinway. S'interposant entre le piano et lui, elle le dévisagerait de ses grands yeux bleus que la volupté rendrait encore plus troublants, sa bouche s'entrouvrirait un peu en une offre de baiser...

Avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste, elle se précipiterait dans ses bras en lui tendant avidement ses lèvres. Comment repousser une femme qui se donnerait ainsi à lui ? Il l'enlancerait et joindrait sa bouche à la sienne pour une longue et sensuelle caresse. Tout contre lui, le corps de lady Lawson se mettrait à frémir.

Puis, le prenant par la main, elle le conduirait, par la porte entrebâillée, dans sa chambre voisine où les attendrait un grand lit drapé de soie...

Le récital de la prima donna s'achevait. Avec un brio factice, elle venait d'interpréter un dernier air et ses auditeurs l'applaudissaient chaleureusement. Par pure politesse, le duc les imita.

Lady Lawson se leva de son siège et invita la compagnie à se rendre dans la salle de réception où attendaient des laquais en perruque blanche et livrée. Sur des plateaux d'argent, ils proposaient du champagne dans des flûtes en cristal.

Comme le duc marchait derrière elle, il ne put s'empêcher d'être frappé par la grâce de son maintien. Sa robe à ample crinoline soulignait à ravir la finesse de sa taille. Elle avait un cou long et délicat, une carnation laiteuse, et les diamants qui brillaient dans sa chevelure donnaient à leur blondeur des reflets fascinants.

« Elle est assurément très belle et très séduisante », se dit-il.

Mais, en pénétrant dans le salon, il l'entendit adresser une remontrance à l'un des domestiques. Sa voix brusquement cinglante et désagréable était bien différente du ton suave qu'elle avait adopté pour s'entretenir avec lui au cours du dîner. Il en fut choqué, un peu comme s'il venait de percevoir une fausse note dans un concert...

Ses hésitations furent balayées en un instant, sa décision prise.

« Non, trancha-t-il. Pas ce soir. »

Vingt minutes plus tard, la voiture dont il se servait habituellement pour ses sorties nocturnes le ramenait à Park Lane.

La profonde déception qui s'était lue sur le visage de lady Lawson ne lui avait évidemment pas échappé quand, bien avant le départ du dernier invité, il lui avait annoncé son intention de se retirer, en lui souhaitant une bonne nuit. En portant sa main à ses lèvres, il avait senti les doigts de la jeune femme serrer les siens ; ses yeux l'avaient supplié de changer d'avis, d'accepter de rester avec elle.

Mais le duc d'Arkholme savait se montrer impitoyable. Il n'avait pas cédé. Lady Lawson se serait-elle jetée à ses genoux en l'implorant de bien vouloir devenir son amant, il aurait agi exactement de la même manière. C'était clair dans son esprit : il ne la désirait pas. Du moins, pas cette nuit.

Tandis que la voiture poursuivait son chemin à travers la ville endormie, il se demandait comment un détail aussi insignifiant qu'une inflexion de voix avait pu l'inciter à se déterminer.

Était-ce parce qu'en toute chose il recherchait la perfection ? Sans doute, même s'il craignait de ne jamais la trouver. Deux ou trois fois dans sa vie, il avait cru rencontrer la femme idéale, pour être bien vite détrompé, éprouvant une amère déception. Il soupira. Des questions sans réponse se bousculaient dans son esprit : qu'attendait-il exactement de la vie ?

Le duc se renversa en arrière dans les coussins moelleux de la voiture. Que lui prenait-il ? Il n'avait pas coutume de se livrer ainsi à l'introspection. Le fait de se trouver seul, contrairement à son habitude, l'y incitait peut-être...

Dans la haute position sociale qu'il occupait, il était normal qu'il fût toujours très entouré, d'amis comme de parasites. Certains d'entre eux passaient le plus clair de leur temps à essayer de l'amuser et de le divertir.

Ordinairement, il serait rentré chez lui accompagné de quelques proches, et la nuit se serait poursuivie autour d'un verre de cognac. A moins que, bien sûr, il n'eût préféré les bras d'une femme.

Cette nuit-là, sans doute parce qu'il avait envisagé de rester avec lady Lawson, il avait négligé de proposer à des amis, pourtant nombreux à la réception, de venir chez lui, à Park Lane.

Ensuite, il avait pris congé de lady Lawson avec une telle hâte, que son départ était certainement passé inaperçu. En constatant son absence, on avait dû supposer qu'un rendez-vous galant l'avait appelé ailleurs.

Pourquoi avait-il repoussé les avances d'une femme aussi séduisante qu'Eilen Lawson ? « Je dois commencer à me faire vieux », songea-t-il avec une pointe d'ironie.

Non, en réalité, il n'avait pas voulu se plier à ce que l'on attendait de lui.

« Je suis las », prononça-t-il tout haut, « d'être harcelé par toutes ces femmes avant même de savoir si je les désire ou pas ! »

Voilà pourquoi son enthousiasme s'émoussait de plus en plus.

« Je suis fait pour être chasseur et non gibier. » Il avait pourtant tout pour être heureux ! La plupart des hommes lui enviaient son rang, sa fortune, ses innombrables succès auprès des femmes. Justement, il obtenait tout trop facilement. Sa vie lui paraissait trop aisée pour être vraiment intéressante.

Que faire alors ? Escalader les sommets de l'Himalaya, traverser le désert de Gobi, remonter en pirogue le cours de l'Amazone ?

D'un geste désabusé, le duc écarta ces images d'aventures exotiques. Sa quête était d'une tout autre nature; elle possédait une dimension mentale, spirituelle. Oui, spirituelle, aussi étonnant que cela pût paraître.

En soupirant, il pensa qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait rencontré une femme capable de stimuler son imagination, son goût de l'idéal, ses penchants chevaleresques. Ses dernières maîtresses n'avaient su le satisfaire que sur le plan physique.

« Qu'est-ce que je veux ? Mais qu'est-ce que je veux donc ? » s'interrogea-t-il à voix haute, tandis que les chevaux franchissaient la porte cochère d'Arkholme House, à Park Lane.

Un valet de pied en livrée se précipita pour lui ouvrir la portière de la voiture. Le duc gravit les degrés du perron sur lesquels on avait déroulé le tapis rouge. Dans le hall monumental de la demeure, son majordome l'attendait. Il lui tendit sa cape noire doublée de soie, sa canne à pommeau d'or, ses gants blancs et son chapeau haut de forme.

— Des sandwiches et du champagne vous attendent dans le petit bureau, l'informa le domestique, si cela sied à Votre Grâce.

— Merci, Newman, mais je monte me coucher, répliqua le duc en s'engageant dans l'escalier.

Il savait que dès qu'il serait monté, ses serviteurs se chargeraient de verrouiller les portes. Le laquais de nuit viendrait prendre sa faction et s'installerait pour veiller dans un grand fauteuil capitonné. On éteindrait une à une les lumières pour ne laisser brûler que quelques bougeoirs d'argent dans le hall. La demeure resterait parfaitement silencieuse jusqu'au lendemain matin où, à six heures précises, les femmes de chambre commenceraient à s'affairer.

Un long et vaste couloir conduisait à la chambre du duc, pièce dans laquelle tous ses ancêtres avaient dormi, depuis la construction d'Arkholme House, au début du siècle précédent. Henry Holland,

l'architecte qui avait travaillé à Carlton House pour le bénéfice du prince de Galles, en avait dessiné les plans. Et l'on ne trouvait pas hôtel particulier plus spacieux et magnifique dans tout Park Lane.

L'austérité initiale de ses façades avait été quelque peu atténuée par les soins du père du duc, grand amateur de jardins. Il avait fait planter de la vigne vierge, des clématites et de la glycine qui, maintenant, grimbaient haut sur les murs. Il les avait aussi fait embellir de balcons.

Au printemps, les fleurs n'offraient pas seulement un superbe spectacle pour les yeux, elles embaumaient, si bien que l'on se serait Cru à la campagne.

En entrant dans sa chambre, le duc pensait toujours à la soirée écoulée, à sa façon un peu brusque de repousser les invités de lady Lawson. Sans doute s'en était-elle offensée; elle avait dû se demander avec amertume et ressentiment ce qui avait bien pu lui valoir un tel affront.

Un valet attendait le duc et l'aida à se déshabiller. Une fois seul, ce dernier souffla la flamme des chandeliers disposés près de son lit et se coucha, bien décidé à s'endormir le plus vite possible. Mais trop de questions bouillonnaient dans son esprit, et, naturellement, le sommeil fut long à venir. Allongé dans le noir, il réfléchissait à son passé. Ne gâchait-il pas son temps depuis de longues années ? Qu'avait-il fait, au juste ? Tout en se consacrant essentiellement au sport et à multiplier les conquêtes féminines, il s'était brièvement tourné vers la politique, lorsqu'il avait jugé opportun de devenir membre de la Chambre des lords.

« Quelle est donc la solution ? », se demanda-t-il.

Aussi embarrassante fût-elle, la réponse s'imposa d'elle-même : il devait se marier, fonder une famille, s'occuper de l'éducation de ses enfants.

Il lui faudrait alors vivre le plus souvent à la campagne, sur ses terres, et ne plus se laisser tenter, bien entendu, par les voluptueuses jeunes femmes qui pourraient l'inviter dans leur boudoir sous prétexte d'examiner leur Steinway...

« Ah, les femmes ! les femmes ! » soupira-t-il.

Parfois, il les imaginait réunies en une horde agressive, déterminées à obtenir sa capitulation. Et elles y parvenaient ! Même s'il leur échappait momentanément, se réfugiant au sommet d'une montagne,

ce n'était qu'une question de temps...

« Curieux... » songea-t-il. Il n'avait pas pour habitude de s'attarder ainsi sur lui-même.

Allons, personne ne pouvait l'obliger à accomplir ce qu'il ne désirait pas. Il refusait tout simplement de devenir un jouet entre les mains des femmes, quoi de plus naturel ? Qu'il s'agisse de faire l'amour avec elles ou d'en épouser une, c'était à lui de mener le jeu.

Personne ne saurait lui imposer un mariage avec l'une de ces petites oies blanches qui encombraient les rangs de l'aristocratie, et qui ne posséderait d'autre avantage que d'être assez jolie et bien née pour tenir convenablement son rang de duchesse d'Arkholme.

Cette perspective le glaçait d'effroi.

« Voyons, essaya-t-il de se raisonner, n'y pensons plus. »

Il se retourna dans son lit. Mieux valait essayer de dormir. Au réveil, toutes ses préoccupations lui sembleraient certainement dérisoires et il se contenterait d'en rire.

Il se souvint que le lendemain matin, son ami le plus proche venait prendre le petit déjeuner en sa compagnie. Ensuite, tous deux se rendraient à Covent Garden. Le duc devait y présider le jury d'un concours qu'il avait lui-même institué, l'année précédente, afin de découvrir et d'encourager de nouveaux talents en matière de composition musicale. Des prix fort importants récompensaient ses lauréats.

C'était la reine qui lui en avait donné l'idée. Un jour, Sa Majesté s'était plainte auprès de lui de ce que l'Angleterre fût si pauvre au point de vue musical. A son avis, il était bien regrettable de laisser en ce domaine la suprématie mondiale à la France et à l'Autriche.

Le duc lui avait adressé un regard interrogateur.

— Oui, avait poursuivi la reine, on n'entend parler que du génie de Strauss et d'Offenbach.

Et quand le prince Albert et moi-même sommes allés à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, toute la ville semblait vibrer des airs provenant de l'Opéra.

Elle avait souri en ajoutant:

— Selon moi, Paris est la capitale la plus gaie du monde.

— Les Français sont de grands amateurs de musique, Majesté, avait approuvé le duc.

— Tout comme les Autrichiens. Notre nation, j'en suis convaincue, aurait beaucoup à gagner si la musique y jouait un plus grand rôle. Cela contribuerait certainement au bonheur de mes sujets.

— Vous avez entièrement raison, Majesté, avait-il acquiescé.

En réalité, que la reine eût de telles préoccupations n'avait pas manqué d'étonner le duc. Ne se complaisait-elle pas à vivre dans les décors plutôt sinistres du château de Windsor et du palais de Buckingham ?

Puis, un fin sourire s'était dessiné sur ses lèvres. A mieux y réfléchir, il s'était dit que Sa Majesté, dont l'austérité et le puritanisme étaient célèbres, avait dû garder au fond d'elle-même la nostalgie de sa jeunesse, de l'époque où elle adorait s'amuser et danser. Et elle en avait conservé un goût prononcé pour la musique.

Fervent mélomane, le duc d'Arkholme subventionnait déjà généreusement, chaque année, l'Opéra de Covent Garden. A la suite de sa conversation avec la reine, une idée lui était venue qui allait tout à fait dans le sens des désirs de celle-ci. Il avait pris l'initiative de proposer aux directeurs de Covent Garden la création d'un concours destiné à découvrir des compositeurs de valeur jusqu'alors demeurés dans l'ombre. Les gagnants se verraient attribuer de fortes sommes d'argent qu'il prélèverait sur sa fortune personnelle. Leurs œuvres seraient aussi éditées et exécutées à ses frais.

Son projet fut accepté avec enthousiasme. La reine en ayant été avisée, elle envoya au duc un billet écrit de sa main, pour l'en féliciter et lui exprimer sa gratitude.

Le duc était assez impatient de présider la deuxième audition de ce concours, le lendemain.

La première audition, quant à elle, s'était révélée plutôt décevante : seules une œuvre ou deux étaient ressorties d'un ensemble plat et médiocre. Retravaillées avec soin, elles vaudraient peut-être la peine d'être publiées, mais exécutées en concert, il craignait fort qu'elles n'obtiennent que très peu de succès.

Le duc aurait tellement aimé pouvoir découvrir un musicien brillant et original, doté de cette touche de magie qui ne peut ni s'expliquer ni s'enseigner, et qui est le propre des grands créateurs.

Les journaux avaient amplement rendu compte, dans leurs colonnes, de la tenue de la première audition. Ce qui avait valu au concours une large publicité. Depuis, des dizaines d'autres candidats s'étaient inscrits, désireux de saisir cette chance de devenir célèbres et de s'enrichir.

Bien sûr, le duc ne pouvait pas se charger personnellement d'examiner une masse d'œuvres aussi considérable. Il laissait ce soin à des administrateurs qu'il avait désignés. Ceux-ci devaient opérer une première sélection et écarter les compositions dont l'écriture trahissait une technique trop sommaire.

« Ah ! comme il me plairait de révéler à l'Angleterre un génie inconnu ! » pensa de nouveau le duc.

Mais n'était-ce pas comme chercher la femme idéale, aussi difficile à trouver ?

Les paupières du duc s'étaient peu à peu alourdies ; il baignait à présent dans une douce somnolence et il eut tout à coup l'impression de percevoir le style de musique qu'il désirait tant découvrir un jour. L'air résonnait dans son esprit, se mêlant aux images de son rêve.

Comme la mélodie se développait et s'amplifiait, il lui sembla qu'elle provenait du piano qu'il avait fait installer dans le petit salon attenant à sa chambre.

Non, impossible, il s'était simplement endormi, et il rêvait.

Mais il ouvrit les yeux, bien réveillé cette fois. Les notes continuaient à s'égrener ! Il se tint immobile dans son lit, retenant son souffle, dressant l'oreille. Le doute n'était plus permis : aussi invraisemblable que cela pût paraître, quelqu'un jouait dans la pièce voisine ! Et le morceau était exécuté avec un tel brio, une telle maîtrise qu'il ne pouvait s'agir que d'un virtuose.

A la fois stupéfait et envoûté par tant de beauté, le duc resta un long moment sans bouger à écouter ce prodige. Enfin, lentement, il se leva. A tâtons, il parvint à allumer un bougeoir. Il s'attendait presque à ce que la mélodie s'évanouisse avec la lumière. Tout au contraire, sans l'écran des rideaux du lit à baldaquin, elle lui parvenait encore plus nettement.

De plus en plus perplexe, il enfila sa robe de chambre en soie, ses chaussons de velours et se dirigea vers le petit salon. Très doucement, il tourna la poignée de la porte de communication...

Le duc obtint alors une nouvelle confirmation : ce n'était pas une illusion. Quelqu'un était bien en train d'interpréter sur son piano une musique aussi harmonieuse qu'étincelante, et qui correspondait parfaitement à ses vœux. Il pensa que c'était peut-être des amis s'amusant à lui jouer un tour. Et toute la plaisanterie fini-raït dans un grand éclat de rire.

D'un geste machinal, il passa sa main dans ses cheveux noirs, pour les lisser en arrière avant d'ouvrir la porte toute grande. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que le petit salon était presque entièrement plongé dans l'obscurité ! Seule la flamme vacillante d'une bougie posée au-dessus du piano diffusait une faible clarté.

Dans la semi-pénombre, le duc réussit à distinguer une silhouette assise devant l'instrument, sans pouvoir néanmoins l'identifier. De plus en plus intrigué, il s'avança vers son mystérieux visiteur nocturne. Son pas se suspendit soudain. Mon Dieu, il s'agissait d'une femme !

Dans un visage à l'ovale régulier, deux yeux immenses s'étaient tournés vers lui. La flamme de la bougie projetait sur une chevelure rousse comme de petites langues de feu. Tandis que la musique allait decrescendo, le duc, après avoir inspiré profondément, demanda sur un ton sec :

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

Aussitôt, l'inconnue s'arrêta de jouer pour se saisir prestement d'un objet posé sur le piano.

La seconde d'après, stupéfait, le duc se vit tenu en joue par un petit pistolet pointé sur lui.

Sans lui laisser le temps de prononcer un mot, la mystérieuse visiteuse lui ordonna :

— Prenez un siège, Votre Grâce, et écoutez-moi. Vous n'avez d'ailleurs pas le choix, il me semble, ajouta-t-elle en faisant allusion à l'arme qu'elle braquait sur lui.

Le duc resta sans voix.

— Au risque de me répéter, parvint-il pourtant à articuler, au bout

d'un moment, qui êtes-vous, et que faites-vous chez moi à une heure pareille ?

— Cela ne vous semble-t-il pas évident ? répliqua-t-elle avec un rire bizarre. Je suis venue jouer du piano pour vous. Je veux que vous écoutiez cette musique. Vous ne manquerez pas de l'apprécier, j'en suis convaincue, si vous êtes aussi mélomane que le prétend votre réputation.

Un ton de sarcasme avait vibré dans sa voix, comme si elle l'accusait de quelque crime qu'il n'avait pas conscience d'avoir commis.

C'était, de toute façon, la plus étrange rencontre que le duc eût jamais faite de sa vie.

Revenant un peu de sa surprise, il demanda :

— Comment êtes-vous parvenue à vous introduire ici ? Auriez-vous soudoyé un de mes domestiques ?

— Voilà une hypothèse qui ne m'étonne pas venant de votre part, rétorqua l'inconnue avec dureté. La corruption paraît en effet la seule façon efficace de pouvoir vous approcher. Je n'ai malheureusement pas les moyens de graisser la patte à quiconque et j'ai dû me contenter de grimper le long du mur.

— Vous avez grimpé le long du mur ! répéta le duc avec stupéfaction.

Tout en parlant, il s'avisa que la fenêtre donnant sur le balcon était effectivement ouverte. En s'agrippant à la vigne vierge et à la glycine qui envahissaient les façades d'Arkholme House, toute personne suffisamment agile et légère, il dut l'admettre, pouvait fort bien arriver à pénétrer dans les pièces du premier étage. Mais ce genre d'exploit n'allait pas sans danger. Et le duc s'étonna qu'une femme, ou plutôt une jeune fille, d'après ce qu'il pouvait en voir, ait pu l'accomplir.

— Savez-vous, l'interrogea-t-il, que la violation de domicile est un délit puni par la loi ?

Et que, si je le décidais, je pourrais vous faire jeter en prison ?

— J'en suis parfaitement consciente. Et c'est pour cette raison que j'ai pris la précaution de venir armée.

Pour donner plus de poids à ses paroles, elle agita son pistolet avant

d'ajouter:

— Vous avez donc tout intérêt à m'écouter. Autrement, vous risqueriez de recevoir une balle dans l'épaule. Et si ma main tremblait et que je ratais ma cible... je pourrais vous frapper en plein cœur.

— Voilà un risque que je préfère ne pas courir, ricana le duc. Les femmes manipulant des armes à feu ne m'ont jamais inspiré grande confiance. Par conséquent, je suis disposé à me plier à vos exigences.

— Merci, Votre Grâce, fit l'inconnue. Je vous prie de vous asseoir à une place qui me permettra de vous surveiller.

— Que craignez-vous ? Que je sonne pour appeler mes valets ?... Il me sera toujours possible de le faire à un moment ou à un autre.

— Dans ce cas, je saurai me défendre, affirma-t-elle avec une farouche détermination en désignant son arme. En attendant, veuillez prendre ce siège et prêter l'oreille à une musique que vous n'aurez pas l'occasion d'entendre demain à l'audition de Covent Garden.

— Et pourquoi donc ? s'étonna le duc.

— Tout simplement, parce que je n'ai pas disposé de l'argent nécessaire pour acheter les personnes qui vous assistent dans l'organisation de votre concours !

— Que voulez-vous dire ! Que mes administrateurs sont corrompus ?

— Précisément ! affirma-t-elle, véhémence. Ne savez-vous pas ce que doivent faire les compositeurs qui désirent que leur œuvre soit retenue ? Ils sont astreints à payer de cinq à dix souverains. Sinon, leurs chances de participer à la compétition deviennent nulles.

Sur quel ton acerbe et cinglant venait-elle de s'exprimer ! Jamais personne encore n'avait osé s'adresser au duc de cette manière.

— Vous me surprenez beaucoup, se défendit-il. J'ignorais tout à fait que de telles pratiques avaient cours.

Une indignation encore plus vive se marqua sur le visage de l'inconnue.

— Comment ? explosa-t-elle. Et vous prétendez être un fin connaisseur du monde musical

! Tout n'y est que mensonge, intrigue et corruption. Apprenez-le, puisque vous paraissez l'ignorer !

Sans se départir de son calme, le duc prit place sur le siège qu'elle lui avait précédemment indiqué.

— Vous m'expliquerez tout cela plus tard, déclara-t-il. Pour l'instant, jouez-moi donc les œuvres que vous exigez que j'écoute sous la menace de votre arme. Est-ce vous qui les avez écrites ?

— Non, c'est mon père.

Il s'attendait à ce qu'elle en dise plus à ce sujet mais elle se contenta de reposer son pistolet sur le piano. Bientôt, ses doigts volèrent sur les touches du clavier.

Exécuté avec une technique irréprochable, le morceau qui, quelques minutes plus tôt, avait réveillé le maître de maison, fut repris et mené à son terme. Il crut y reconnaître un air inspiré du folklore hongrois. L'interprétation de la jeune fille se révélait si vive, si brillante qu'elle faisait naître une foule d'images dans l'esprit de son auditeur. Tandis que les notes tourbillonnaient sur un rythme endiablé, il lui semblait voir tout un orchestre de violonistes tsiganes, des steppes sauvages, de hautes montagnes aux sommets coiffés de neige.

Ensuite, l'inconnue attaqua une autre composition, d'un climat tout différent. Un chant d'amour extrêmement langoureux et tendre, émaillé de crescendos qui portaient progressivement l'émotion à son comble. Subjugué par tant de beauté, le duc, oubliant où il se trouvait, se laissait entraîner dans un autre monde, fait de magie et de douceur.

Puis la pianiste se mit à jouer une marche funèbre d'une tristesse poignante, presque insupportable. Mais en contrepoint affleurait un second thème qui finissait par prendre le dessus, comme pour délivrer un message d'espoir affirmant que la mort n'était pas une fin mais une renaissance.

Après avoir plaqué un dernier accord, ses mains se détachèrent du clavier. A la musique succéda un long silence.

Enfin, très lentement, comme si elle sortait peu à peu d'un état de transe dans lequel l'aurait plongée la musique, l'inconnue tourna la tête vers le duc pour le fixer du regard. Les pupilles de ses yeux immenses étaient dilatées, et, autant qu'il pût en juger à la faible lumière de la bougie, emplies de tristesse.

— Comprenez-vous maintenant ? lui demanda-t-elle d'une voix nouée, presque un murmure.

Un sourire bienveillant s'esquissa sur les lèvres du duc.

— Oui, je comprends pourquoi vous êtes ici, affirma-t-il. A présent, parlez-moi de votre père, dites-moi pour quelle raison il n'a pas été admis à participer aux auditions de mon concours. Il serait criminel qu'un talent musical tel que le sien demeure inconnu.

Inexplicablement, la jeune fille préféra se taire.

— Bien, reprit le duc, commençons donc par le commencement. Comment vous appelez-vous ?

— Vanola Szeleti, daigna-t-elle lui répondre après un moment d'hésitation.

— Vous êtes hongroise.

— Mon père l'est. Il se nomme Sandor Szeleti. Dans mon pays, il était connu et célèbre en tant que grand violoniste.

— Cela ne m'étonne pas.

— Mais en Angleterre, sa carrière a été brisée au bout de quelque temps. De tels préjugés règnent ici à l'encontre des étrangers...

Une expression dubitative se peignit sur le visage du duc.

— Si votre père est aussi bon violoniste que vous êtes bonne pianiste, objecta-t-il, il ne devrait pas manquer de gens désireux de l'entendre jouer et prêts à lui venir en aide.

Vanola haussa tristement les épaules avant de répliquer :

— Les admirateurs de mon père à Londres ne sont pas riches. (Elle soupira.) Dans les premiers temps, papa avait un engagement pour jouer dans un orchestre et nous avons pu vivre à peu près décemment.

— Que s'est-il passé ensuite ? interrogea le duc qui paraissait s'intéresser vivement à son histoire.

— A cause du climat froid et humide, mon père a commencé à éprouver des douleurs aux mains. Elles ont enflé et se sont engourdies au point qu'il n'a pu continuer à se servir de son instrument.

Une note pathétique vibra dans la voix de Vanola tandis qu'elle poursuivait:

— Nous nous sommes alors retrouvés dans la misère. Papa a bien essayé de placer ses compositions. Sans résultat.

— Vraiment ? Ses œuvres n'ont retenu l'attention de personne ?

— Non, de personne. Puis maman est morte. Papa en a été frappé d'un tel chagrin qu'il est tombé malade à son tour. Depuis, il ne quitte plus le lit.

Elle semblait sur le point d'éclater en sanglots. Mais, faisant un effort sur elle-même pour se maîtriser, elle parvint à continuer:

— Je me suis moi-même présentée dans d'innombrables théâtres avec les partitions de mon père. Je les ai jouées à des directeurs, des imprésarios. Tous m'ont répondu la même chose: ils acceptaient d'en faire cas si seulement je voulais bien me plier... à leurs exigences.

Le duc comprit avec un sentiment de dégoût de quelle nature étaient ces « exigences ».

— Je suis désespérée, ajouta Vanola. Si je n'arrive pas à me procurer de l'argent, papa va mourir de faim.

Ce fut seulement alors qu'il remarqua combien elle était maigre. Sans doute à cause de la robe noire qu'elle portait, de la pénombre qui régnait dans la pièce, cela lui avait échappé.

Dans son visage d'une extrême pâleur et aux traits tirés, ses joues étaient creusées, ses pommettes saillaient à fleur de peau. Ses très belles mains de pianiste paraissaient, elles aussi, décharnées. Il y avait certainement des jours et des jours qu'elle n'avait pas mangé à sa faim.

Comme cette découverte apitoyante le laissait muet, Vanola reprit la parole:

— Je vous supplie de m'aider. Vous êtes ma dernière chance de sauver la vie de mon père.

Ses yeux immenses le dévisageaient avec une nouvelle détermination, presque avec rage.

— Et si vous refusez, affirma-t-elle, en se saisissant de nouveau de son pistolet, je n'hésiterai pas à vous tuer et à voler tous les objets

précieux que je trouverai chez vous.

A ces mots, le duc se leva de son siège et s'avança d'un pas vers elle.

— Non, inutile de vous transformer en criminelle, lui déclara-t-il calmement. Je dois vous l'avouer: ce que vous m'avez fait écouter m'a énormément plu. C'est le genre même de musique qui mérite de l'emporter à mon concours es compositeurs méconnus.

Sur le moment, Vanola parut ne pas en croire ses oreilles. Puis, dans le regard du duc, elle comprit qu'il était sincère. Son bras retomba, le pistolet glissa sur le parquet. Et elle enfouit son visage dans ses mains.

Sous l'œil apitoyé du duc, Vanola venait de fondre en pleurs. Sa poitrine s'était gonflée, des sanglots la secouaient convulsivement.

S'approchant d'elle, il lui déclara d'une voix aussi douce et rassurante que possible :

— Ne vous inquiétez plus, vos ennuis sont terminés. Je désire venir en aide à votre père. Il le mérite bien, sa musique est magnifique. Demain, je m'y engage, il sera désigné comme le gagnant de mon concours. La forte somme d'argent qui récompense le premier prix lui reviendra.

Vanola s'était un peu calmée. Elle leva lentement son visage vers lui. Il s'attendait à ce qu'elle s'empresse de le remercier, mais avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste pour la retenir, il vit son corps vaciller sur le tabouret puis s'affaïsser. L'instant d'après, elle gisait évanouie sur le parquet. L'escalade du mur, la concentration exigée pour jouer du piano avaient certainement eu raison de ses dernières forces. Son organisme, déjà affaibli par la faim, n'avait pas résisté à une telle dépense d'énergie.

Le duc la souleva dans ses bras; traversant la pièce, il alla délicatement l'allonger sur un sofa. Comme elle lui semblait frêle et légère ! De toute évidence, il fallait, sans plus tarder, qu'elle mange quelque chose.

Il s'apprêtait à sonner ses laquais pour leur donner des ordres en conséquence quand il se ravisa. La présence de cette jeune fille évanouie ne manquerait pas de piquer leur curiosité et de provoquer de leur part des bavardages intempestifs. Inutile, aussi, de leur montrer combien il était aisé de s'introduire subrepticement, de nuit, dans Arkholme House.

Les propos de son majordome à son arrivée lui revinrent à l'esprit : une collation était à sa disposition dans le bureau du rez-de-chaussée. Il quitta immédiatement le petit salon, longea le couloir et descendit.

Comme il s'y était attendu, le valet en faction dans le hall dormait à poings fermés dans son fauteuil. Glissant silencieusement dans ses chaussons de velours, il passa près de lui sans l'éveiller avant de pénétrer dans le bureau. Sur la table se trouvait effectivement un

plateau d'argent sur lequel attendaient une assiette de sandwiches au pâté et un seau à glace contenant une bouteille de champagne.

Se saisissant du tout, le duc se hâta de regagner le petit salon. Vanola était toujours étendue sur le sofa, sans connaissance. Deux chandeliers, qu'il alluma et posa sur le manteau de la cheminée, éclairèrent la pièce d'une lumière dorée. Il versa un peu de champagne dans une coupe et s'approcha du divan.

Après s'être agenouillé, il se mit en devoir de soulever très légèrement la tête de la jeune fille. Ce fut seulement alors qu'il découvrit à quel point elle était belle. Dans son visage d'une finesse de porcelaine, de longs cils noirs ombrèrent ses joues diaphanes. Et si la faim creusait ses traits, elle ne parvenait pas à l'enlaidir.

A la lueur des bougies, sa superbe chevelure rousse se parait d'éclats dorés. A eux seuls, ses cheveux évoquaient tous les mystères de la Hongrie. Sous ses paupières closes, devaient se cacher des yeux d'un vert foncé, semblable au feuillage des arbres qui poussent au pied des montagnes de là-bas.

Comme elle ne revenait toujours pas à elle, le duc se mit à l'appeler doucement:

— Vanola ! Vanola ! Réveillez-vous !

Pas de réponse. Il appuya alors le bord du verre contre ses lèvres.

— Buvez, lui murmura-t-il. Cela vous fera du bien.

Comme si sa voix lui était parvenue au-delà de son inconscience, un bref frémissement parcourut ses paupières. Sa bouche se desserra, quelques gouttes de champagne y coulèrent.

— Buvez encore, ordonna-t-il. Il le faut.

Les cils de Vanola se mirent à battre et elle avala d'un trait tout le vin pétillant que le duc lui versait entre les lèvres. Puis, enfin, ses yeux s'ouvrirent tout grands. Ils n'étaient pas verts, comme il l'avait cru, mais étrangement noirs ; la souffrance et l'effroi en dilataient les pupilles.

— Tout va bien, lui assura calmement le duc. Vous vous êtes évanouie. Prenez encore une gorgée de champagne, vous vous sentirez mieux. Ensuite vous mangerez ce que je vous ai apporté.

Docilement, elle but un peu avant de repousser le verre de ses mains.

— Non... assez, souffla-t-elle dans un murmure.

— Très bien, dit-il. Mais vous devez manger, je l'exige. Après, nous parlerons de votre père.

Prenant un sandwich sur l'assiette, il le lui glissa dans la main. Puis il reposa la flûte à champagne sur la table, avança une chaise vers le sofa et s'assit en face d'elle.

Vanola avait mordu dans la fine tranche de pain de mie, mais, visiblement, elle éprouvait de la difficulté à mâcher et à avaler.

— Allons, lui commanda le duc, vous en avez le plus grand besoin. Quand vous aurez recouvré tout à fait vos esprits, nous pourrions discuter de votre avenir.

Il s'adressait à elle comme à une enfant, sur un ton très calme, empreint de gentillesse. Et Vanola lui obéissait; son corps, cependant, depuis trop longtemps tenaillé par la faim, semblait maintenant répugner à s'alimenter. Mais elle se força et parvint tout de même à finir le sandwich.

Se penchant sur le côté, le duc saisit l'assiette sur la table et la lui tendit.

— Non... je ne peux plus, refusa-t-elle d'une voix faible.

— Il le faut. Vous devez reprendre des forces. Non seulement parce que nous avons à parler, mais parce que ensuite il vous faudra rentrer chez votre père.

Une lueur d'effroi passa dans les yeux de Vanola.

— Je ne peux pas le laisser seul trop longtemps, dit-elle. Il est très... très malade.

— Je vois, fit le duc. Dès demain, je demanderai à l'un des meilleurs médecins de Londres de se rendre à son chevet.

Au lieu de lui en exprimer de la gratitude, comme il aurait pu s'y attendre, elle répliqua assez sèchement:

— Je ne demande pas la charité, Votre Grâce.

— Et ce n'est pas ce que je vous offre. Votre père est un compositeur

de génie, je veux simplement qu'il soit traité en conséquence.

— De l'avis de tous ceux qui l'ont entendu jouer, c'est aussi un merveilleux interprète, s'empressa d'ajouter Vanola. Mais voilà, comme beaucoup d'artistes, il n'a pas le sens des affaires.

Un triste soupir lui échappa :

— Et papa ne s'est jamais vraiment intéressé à l'argent. Bien des gens en ont profité à ses dépens, d'ailleurs. Parfois il a joué de malchance. Ainsi, après avoir quitté la Hongrie, il participa en tant que soliste à une série de concerts qui connurent un vif succès, à Paris.

Malheureusement, le directeur du théâtre s'est enfui avec le soprano en emportant la caisse et sans payer les interprètes.

Vanola eut un geste d'impuissance.

— Maman et moi aurions dû savoir qu'il lui fallait un imprésario pour gérer sa carrière.

Pour ma part, j'étais sans doute trop jeune pour le comprendre. Et puis il était heureux de pouvoir jouer ; pendant longtemps les contrats, bien que modestes, ne lui ont pas manqué. Il ne voyait pas la nécessité de se préoccuper de son avenir.

Au cours de son existence, le duc avait eu plusieurs fois l'occasion de se lier avec des Hongrois, et il avait constaté que se comporter en artiste et non en vulgaire marchand faisait partie du charme de ce peuple. Pour ces esprits libres et fantasques, c'était l'instant présent qui importait ; pourquoi donc s'inquiéter du lendemain ?

Mais en observant la maigreur effrayante des mains de Vanola, il pensa aussi qu'avoir la tête dans les nuages impliquait, hélas, des souffrances inéluctables en ce monde.

— Je vois, déclara le duc d'un ton bienveillant. Je suis impatient de connaître la suite de votre histoire, mais avant cela, si nous prenions encore un peu de champagne ?

Il se leva, remplit deux verres, et tendit le sien à Vanola.

— Permettez-moi de vous dédier un toast, ajouta-t-il.

Les yeux noirs de la jeune fille le dévisagèrent avec une expression interrogative tandis qu'il reprenait sa place sur la chaise.

— A votre avenir, Vanola ! Qu'il vous apporte tout ce que vous désirez !

Avec un sourire, le duc la regarda avaler quelques gorgées de champagne. Levant sa coupe, il but à son tour puis lui demanda :

— Quand êtes-vous venus vous installer à Londres, vos parents et vous ?

— Il y a deux ans. Papa avait l'intention de jouer dans un concert organisé par vous-même, Votre Grâce, à Covent Garden.

— Je m'en souviens, en effet. Il s'agissait d'une manifestation de bienfaisance au profit de la construction d'un hôpital. C'était un projet qui tenait fort à cœur à la reine.

— Cet hôpital, nous l'avions appris, était destiné à soigner des enfants. Maman et moi avons donc conseillé à papa d'inscrire à son répertoire quelques merveilleuses danses folkloriques hongroises qui à notre avis convenaient tout à fait à la circonstance.

— Mais votre père, il me semble, n'a pas participé à ce concert.

— Effectivement. Pour être admis à y jouer, les interprètes ne figurant pas sur la liste établie par vos soins devaient verser de substantiels pots-de-vin.

Le duc fronça les sourcils avec une expression mi-sceptique, mi-irritée.

— Est-ce bien la vérité ? s'enquit-il sombre-ment.

— Pourquoi vous mentirais-je ? répliqua sèchement Vanola. On exigeait de papa près de cent guinées. Où aurait-il pu trouver une pareille somme ?

— De tels procédés sont inadmissibles ! Mais, je vous l'assure, je n'en avais pas la moindre idée.

Un silence réprobateur accueillit ses propos. De toute évidence, elle l'accusait d'avoir manqué de clairvoyance. Comment avait-il pu se montrer assez naïf pour ignorer que de semblables pratiques avaient cours ? La corruption gangrenait donc le monde de la musique ! Pour avoir le privilège de se produire à ce concert de bienfaisance, certains artistes avaient dû payer les administrateurs chargés d'établir une partie du programme.

D'autres, aussi talentueux que Sandor Szeleti, en avaient été exclus parce qu'ils étaient pauvres. Et tout cela avait été accompli en son nom !

Une colère sourde envahit le duc. Il se jura de tout mettre en œuvre, désormais, pour que ces façons d'agir ne se renouvellent plus.

— Après pareille déconvenue, reprit Vanola, papa s'est mis à détester profondément l'Angleterre. Mais nous n'avions pas les moyens financiers de quitter le pays. Ici, personne ne connaissait sa réputation, et il a réussi à grand-peine à trouver des emplois dans quelques orchestres. Nos maigres économies ont rapidement diminué. Puis sont arrivés les grands froids de l'hiver dernier, ils ont été fatals aux mains de papa : il a dû renoncer à jouer de son violon qu'il aimait tant.

La voix de Vanola s'était brisée. Elle luttait pour ne pas se remettre à pleurer, devina le duc.

— Je comprends quel chagrin il a dû en éprouver, lui dit-il d'un ton compatissant.

— Oui, un chagrin terrible, acquiesça-t-elle dans un murmure. On aurait dit que toute la beauté du monde venait de mourir sous ses yeux. Et maman et moi qui ne pouvions rien faire pour lui !

Un début de sanglot la secoua. Elle se mit à chercher fébrilement un mouchoir dans la large ceinture à nœud bouffant qui serrait sa taille. Prévenant, le duc en sortit un de la poche de sa robe de chambre et le lui tendit. Se saisissant du carré de soie parfumé à l'eau de Cologne, Vanola essuya une larme au coin de ses yeux.

Puis, pour satisfaire à l'attente de son interlocuteur, elle reprit le fil de son récit:

— Nos conditions de vie sont devenues de plus en plus précaires, nous avons commencé à ne plus pouvoir manger à notre faim. Rongée par les soucis et la tristesse, maman est tombée brusquement malade. Papa et moi n'avons pas pris conscience de la gravité de son mal. Au bout de quelques jours, elle était morte.

De nouveau, elle tamponna ses yeux à l'aide du mouchoir. Ému, le duc l'observa un moment en silence.

— Je comprends votre désarroi et je compatis à votre chagrin, dit-il doucement. Mais montrez-vous raisonnable et mangez encore un peu.

Cela devrait s'avérer plus facile maintenant, et puis, si je ne m'abuse, mes sandwiches au pâté sont excellents et très nourrissants !

Un léger sourire s'esquissa sur les lèvres de Vanola.

— Ils sont délicieux, reconnut-elle. Je n'avais rien mangé d'aussi bon depuis bien longtemps.

Le duc lui tendit l'assiette. Avec satisfaction, il la vit prendre un sandwich et le finir en quelques bouchées.

— Très bien, approuva-t-il. A présent, racontez-moi ce qui s'est passé ensuite.

Répondant à sa demande, Vanola reprit :

— Ma mère nous a quittés quelques jours après le nouvel an. Et comme je le craignais, sans elle, papa a perdu le goût de vivre. Avant de mourir, maman avait réussi à le persuader de transcrire ses compositions. J'en ai établi plusieurs copies, même si l'achat du papier à musique a exigé de gros sacrifices.

Son regard triste se perdit un instant dans le vague :

— J'ai couru les agences artistiques avec les partitions, reprit-elle. Comme je refusais les propositions malhonnêtes que l'on me faisait plus ou moins ouvertement, la réponse était toujours négative. Ou bien on me disait : « Laissez-nous les œuvres de votre père, nous les examinerons. Si nous les trouvons bonnes, nous vous en aviserons. » Mais, dès que j'avais le dos tourné, j'en étais persuadée, les partitions se retrouvaient dans la corbeille à papier.

Elle ne parlait pas ainsi pour l'apitoyer et susciter sa sympathie mais pour l'informer de faits réels qu'elle jugeait utile qu'il apprenne.

Certes, il ne l'ignorait pas, quelques imprésarios avaient la réputation de se conduire comme de véritables escrocs en prenant sous contrat de jeunes musiciens qu'ils exploitaient d'une manière éhontée. Mais les propos de Vanola lui faisaient comprendre que le mal était plus grave et plus profond. Combien de génies étaient restés méconnus par la faute de procédés semblables ?

— Qu'avez-Vous fait après la mort de votre mère ? s'enquit-il.

— Il a fallu que je soigne papa. En même temps, j'ai essayé de gagner un peu d'argent, mais...

S'interrompant, elle baissa pudiquement les yeux. Il était bien facile d'imaginer ce qui avait pu se passer. Des individus sans scrupules avaient certainement abusé de la situation, lui proposant de l'aide à condition qu'elle se soumette à leurs désirs...

— Mais en vain, compléta le duc. Et vous êtes devenus de plus en plus pauvres.

Vanola leva les yeux vers lui.

— Oui, acquiesça-t-elle sombrement. Avant-hier, pour quelques shillings, je me suis résolue, la mort dans l'âme, à vendre à un fripier le manteau de papa. J'étais désespérée.

Mais il me fallait trouver une solution, et très vite: mon père allait mourir de maladie et de faim.

— C'est alors que vous est venue l'idée d'entrer en contact avec moi.

— J'avais entendu parler de votre concours. Quand je me suis présentée pour déposer les compositions de papa, on m'a annoncé que cela me coûterait vingt-cinq guinées. L'individu à qui j'ai eu affaire était prêt à n'exiger que la moitié de cette somme si je consentais à devenir... sa maîtresse.

Étrangement, l'évocation de ce pénible souvenir eut pour effet de stimuler Vanola. Sa voix s'était faite plus incisive, une note de franche réprobation y vibrait de nouveau. Ses immenses yeux noirs qui fixaient le duc paraissaient soudain jeter des éclairs.

— Comment pouvez-vous tolérer de semblables agissements, vous qui vous prétendez mécène de la musique ? s'écria-t-elle d'un ton véhément.

— C'est un rôle que je m'efforce de tenir de mon mieux, répliqua-t-il sur la défensive.

— La musique est la beauté, l'expression de l'âme. Comment pouvez-vous permettre à ceux qui vous secondent de la traîner ainsi dans la boue ! Ils se conduisent comme des porcs

!

Qu'il était déroutant de voir un être d'une apparence aussi fragile s'exprimer avec autant de violence ! Mais le duc devait l'admettre : la

cause de Vanola était fondée.

— Je vous le promets, s'empessa-t-il d'affirmer, je vais mettre un terme définitif à leurs agissements. J'y veillerai personnellement.

— J'espère que vous dites vrai. Mais, hélas, il est peut-être déjà trop tard pour sauver papa.

— Je ne le crois pas. Laissez-moi vous répéter combien j'ai aimé les diverses compositions que vous m'avez jouées. A l'occasion des auditions de mon concours, je n'ai jamais rien entendu d'aussi réussi. Votre père remportera le premier prix, sans l'ombre d'un doute.

Et comme Vanola gardait le silence, il lui demanda :

— Savez-vous quel est le montant de la somme attribuée au gagnant ?

— On m'a parlé de... mille guinées.

— Précisément. Le second prix, lui, s'élève à cinq cents guinées. Des bourses de cent guinées sont également distribuées. Mais cela ne vous concerne pas.

— Vous estimez vraiment que le travail de papa est meilleur que celui des autres compositeurs participant à votre concours ?

— Infiniment supérieur ! s'exclama-t-il avec un sincère enthousiasme. Votre père, j'en ai autant la conviction que vous, est un génie authentique. Et demain, quand ils entendront sa musique, les membres du jury que je préside ne manqueront pas de partager cet avis.

Vanola ne put s'empêcher de battre joyeusement des mains avant de déclarer:

— J'espère seulement que papa sera en état de m'entendre lui rapporter vos propos. Qu'il sera heureux ! A cause de l'argent, bien sûr, mais surtout de savoir qu'on l'apprécie en Angleterre, alors que, jusqu'à présent, il y a été si cruellement ignoré.

— Cette triste période est révolue, lui certifia le duc. Même si votre père ne retrouve pas l'usage de ses mains, vous pourrez faire connaître son œuvre en l'interprétant. Vous êtes vous-même une pianiste exceptionnelle.

Vanola poussa un petit soupir et, presque dans un souffle, elle chuchota:

— Ah, si vous pouviez entendre papa jouer du violon ! C'est si merveilleux. On a l'impression qu'il vous emmène au ciel.

— Je le crois volontiers. En vous écoutant, tout à l'heure, j'avais envie de rire, de pleurer et de danser tout à la fois. Je voyais les immenses steppes hongroises, la neige blanche scintillant au sommet des montagnes.

— Êtes-vous déjà allé en Hongrie ?

Les yeux de Vanola parurent encore plus grands. Ils brillaient d'une luminosité que jamais encore il n'avait vue dans aucun regard.

— Oui, deux fois, lui répondit-il. C'est assurément l'un des plus beaux pays qu'il m'ait été donné de visiter.

— Nous n'aurions jamais dû en partir. Mais l'idée de se produire à Paris enthousiasmait tellement papa... Et maman était persuadée qu'il y gagnerait une célébrité internationale.

Elle marqua une brève pause avant d'ajouter :

— Il était malheureusement trop tard quand nous avons compris combien cet exil nous était préjudiciable.

— N'y songez plus ! intervint le duc avec douceur. Oubliez tous vos malheurs passés et ne pensez plus qu'à ceci: l'Angleterre s'apprête à fêter et à applaudir Sandor Szeleti comme elle aurait dû le faire dès son arrivée.

Vanola le dévisagea tout à coup d'un regard devenu soupçonneux.

— En êtes-vous bien certain ? lui demanda-t-elle. Vous souviendrez-vous de vos belles promesses demain matin ?

— Je vous en donne ma parole.

Elle le fixa avec plus d'intensité, comme si elle voulait lire en lui, pour s'assurer de sa sincérité.

— Croyez-moi, ajouta-t-il avec un accent qu'il voulut persuasif. Tout ce que je vous ai dit concernant votre avenir se produira. Je m'en porte garant.

Vanola se leva du sofa.

— A présent, il faut que je retourne auprès de papa, annonça-t-elle.

— Et par quel moyen ?

— A pied, comme je suis venue ici. De toute manière, nous ne logeons pas très loin.

— Où, précisément ?

— Dans une rue de Paddington.

Le duc fronça les sourcils. Paddington était un quartier de Londres qui avait particulièrement mauvaise réputation: il était connu pour être hanté par de très nombreuses prostituées.

Devinant les pensées du duc, Vanola se hâta d'expliquer:

— Les loyers y sont nettement moins chers qu'ailleurs. Après la mort de maman, nous n'avons plus été en mesure de payer les termes du meublé modeste mais assez décent que nous occupions. Il nous a fallu déménager à Paddington.

— Il n'est pas question que je vous laisse y rentrer seule et en pleine nuit.

— Tout se passera bien. Et puis, en cas de danger, je suis armée, Votre Grâce s'en souvient.

Il la vit ramasser son pistolet sur le parquet.

— Je vais faire appeler un fiacre pour vous, décida-t-il alors.

Bien entendu, il aurait pu mettre l'une de ses voitures à sa disposition. Mais pour cela, le maître de maison aurait dû réveiller et mobiliser une partie de sa domesticité. Ce qu'il ne souhaitait pas, pour des raisons de discrétion.

— Tout se passera bien, répéta Vanola.

— Non, je vous en prie, acceptez ma proposition.

— Je ne voudrais pas abuser de la bonté de Votre Grâce. Vous vous êtes déjà montré si généreux...

— Appeler un fiacre n'est pas grand-chose. Je vais aussi vous donner un peu d'argent, de quoi couvrir vos besoins et ceux de votre père

avant que les mille guinées ne vous soient versées.

En silence, Vanola soupesa son offre.

— Je ne souhaite pas la charité, Votre Grâce, déclara-t-elle au bout d'un moment. Je crois vous l'avoir déjà dit. Néanmoins, j'accepte cet argent à une condition.

— Laquelle ?

— Cette somme sera déduite des mille guinées.

Le duc la dévisagea d'un air incrédule avant de s'exclamer:

— Ne soyez donc pas ridicule ! La fierté est un luxe que vous ne pouvez pas vous permettre dans votre situation !

A son grand étonnement, ses paroles, qu'il croyait pleines de bon sens, provoquèrent une réaction inattendue. Vanola s'était raidie, comme outragée. Ses yeux noirs lançaient de nouveau des éclairs.

— Comment osez-vous parler ainsi ? s'écria-t-elle rageusement. Même dans la misère, mon père et moi n'avons jamais renoncé à notre fierté. C'est grâce à elle que nous avons pu continuer à vivre en espérant qu'un jour justice nous soit rendue.

La vivacité de sa réplique laissa le duc interdit.

— Oui, justice, poursuivit Vanola, voilà ce que j'attends de vous. Voilà pourquoi j'ai forcé votre porte et vous ai obligé à m'écouter jouer. Pour que justice soit rendue à mon père, pour qu'enfin il soit reconnu comme un grand artiste.

— Fort bien, se ressaisit le duc, j'accepte votre condition. Je vais vous avancer cinquante livres, c'est tout le liquide dont je dispose. Et quand les mille guinées du premier prix seront payées à votre père, vous me rembourserez.

— Cet argent vous sera dûment restitué, Votre Grâce.

Aucune duchesse, pensa-t-il, n'aurait su s'exprimer sur un tel ton de dignité.

Maintenant qu'elle était debout, l'occasion de mieux l'observer lui était offerte. Comme il l'avait senti en la tenant évanouie dans ses bras, le corps de Vanola paraissait extrêmement mince et frêle sous sa robe noire. Quoique passablement élimé, ce vêtement dénotait pourtant un

goût très sûr. Du reste, elle le portait avec une grâce devant laquelle bien des femmes du monde, parées de leurs plus beaux atours, pouvaient pâlir d'envie. Elle était aussi nettement plus grande et élancée qu'il ne l'avait cru au premier abord, en la voyant assise devant le piano.

Habillée avec un peu plus de recherche et d'élégance, Vanola eût été sans nul doute d'une beauté éblouissante.

Comme s'il avait voulu se débarrasser de cette pensée qui le troublait, le duc s'élança soudain vers la porte de communication entre le petit salon et sa chambre.

— Attendez-moi ici, je vais chercher l'argent. Pendant ce temps, enveloppez donc les sandwiches qui restent dans une serviette. Vous les rapporterez à votre père.

Comme elle semblait hésiter, il ajouta :

— Vous ne trouverez pas d'épicerie ouverte en pleine nuit.

— Non, évidemment, acquiesça Vanola avant de se diriger vers la table.

Une fois dans sa chambre, le duc s'approcha d'une coiffeuse en acajou. Dans l'un des tiroirs du meuble, il avait rangé, avant de se coucher, une liasse de billets et des souverains d'or.

Car, quand il sortait le soir, il ne manquait jamais de se munir de fortes sommes d'argent : il arrivait que, dans les maisons où il était reçu, s'organisent des parties de cartes aux enjeux fort élevés. Ou bien encore, ses pas pouvaient le conduire dans des établissements de jeu où se retrouvaient certains de ses amis.

Après avoir compté cinquante livres, le duc regagna le petit salon. Vanola s'était enveloppée dans un châle de laine noir qui la couvrait de la tête jusqu'à mi-corps.

Cette tenue de deuil était peut-être destinée à tenir éloignés d'elle les fâcheux et à la protéger des mauvaises rencontres. Bien qu'aucune femme de son âge n'eût été en sécurité, la nuit, dans la rue. Tout particulièrement dans un quartier aussi mal fréquenté et sinistre que Paddington.

Le duc lui tendit les billets. Vanola ne les prit pas immédiatement. Elle

éprouvait certainement de vives réticences, se dit-il, à accepter de l'argent de sa part. Il comprenait que sa fierté y répugnait. Elle aurait bien sûr préféré ne rien lui devoir et attendre la proclamation des résultats du concours.

Et s'il n'avait tenu qu'à elle, c'est bien ainsi qu'elle aurait agi. Mais les jours de son père se trouvaient en jeu. Question de vie ou de mort, il était urgent qu'elle puisse acheter de quoi le nourrir.

Alors, Vanola se saisit des billets.

— Avez-vous un sac où les ranger ? s'enquit le duc.

— Non, mais ils seront en sûreté dans la poche de ma robe, assura-t-elle en les glissant sous son châle, son arme serrée dans son autre main.

— Quelle est votre adresse, que je puisse l'indiquer au cocher ? Je réglerai moi-même le prix de la course à votre départ, ainsi vous n'aurez rien à déboursier.

— Je vais rentrer à pied, c'est beaucoup mieux, Votre Grâce.

L'air réprobateur, le duc fronça les sourcils.

— Avec une telle somme d'argent sur vous, vous n'y pensez pas ! s'exclama-t-il. Un voleur aurait beau jeu de vous assommer et de vous dépouiller, bien avant que la menace de votre arme n'ait pu l'en dissuader.

Elle fut, lui sembla-t-il, sur le point de discuter mais elle se ravisa, comme si la pertinence de son argument l'avait finalement convaincue.

— Allons-y, si vous le voulez bien, proposa le duc, en prenant un chandelier.

Il ouvrit la porte du salon et la précéda dans le vaste corridor. Tandis qu'ils descendaient l'escalier côte à côte, le duc haussa délibérément la voix afin de réveiller le laquais en faction.

— Un jour prochain, dit-il, j'aimerais vous montrer les tableaux d'Arkholme House. Ils devraient vous intéresser.

Vanola s'abstint de relever sa proposition.

— Et... poursuivit-il, le salon de musique devrait aussi vous plaire.

Aussitôt, le visage de la jeune fille se tourna vers lui; les lumières du chandelier se reflétaient étrangement dans ses grands yeux noirs.

— Un salon de musique ! reprit-elle, l'air émerveillé.

Son expression de ravissement presque enfantin fit sourire le duc.

— Il est équipé d'un Steinway, précisa-t-il, bien meilleur que celui sur lequel vous avez joué ce soir. Quand votre père sera rétabli, j'y organiserai un concert où il pourra interpréter ses œuvres devant mes amis. Pour l'occasion, j'inviterai la princesse de Galles qui ne manquera pas d'apprécier son talent à sa juste valeur, j'en suis persuadé.

— Merci, Votre Grâce, prononça-t-elle dans un souffle.

Quand ils atteignirent le hall, le laquais s'était réveillé et avait quitté son fauteuil.

Visiblement gêné, il rajustait en hâte les pans de la veste de sa livrée aux boutons d'argent.

— Allez appeler un fiacre, Henry, aussi vite que possible, je vous prie, lui ordonna le duc.

— Tout de suite, Votre Grâce.

Le domestique déverrouilla la porte et sortit rapidement.

Se tournant vers Vanola, le maître de maison lui fit remarquer :

— Vous ne m'avez toujours pas communiqué votre adresse.

— 27, Praed Street. Et si jamais vous vouliez m'y faire parvenir un message, précisez au porteur que nous logeons au dernier étage.

Elle observa une courte pause et ajouta :

— Gravier l'escalier sera peut-être beaucoup exiger de lui, mais un billet déposé à l'entrée de l'immeuble disparaîtrait inévitablement.

— Il se pourrait que je vienne moi-même.

Une expression horrifiée altéra un instant les traits de Vanola.

— Non... non... il ne faut pas, balbutia-t-elle. Je vous en prie...

promettez-moi de n'en rien faire !

— Pourquoi pas ?

Comme elle se taisait, il l'interrogea :

— Est-ce l'orgueil qui vous fait réagir ainsi ?

— Nullement, répliqua-t-elle alors d'un ton brusquement cinglant. Mais je suis révoltée de voir un homme tel que mon père réduit à vivre... et à mourir dans un taudis abject à cause de la corruption de vils individus ayant agi en votre nom.

Décidément, cette jeune fille ne manquait ni de caractère ni de suite dans les idées, songea le duc avec un sourire intérieur.

— Je vous l'ai promis : à l'avenir, je veillerai à ce que mon concours se déroule dans des conditions parfaitement régulières. Mes nouveaux administrateurs devront se montrer d'une honnêteté sans faille.

Comme ce serment ne semblait pas la convaincre tout à fait, il ajouta avec plus de solennité :

— Je m'efforcerai de promouvoir systématiquement des artistes de la trempe de votre père. Le scandale de leur misère doit à tout prix cesser.

Comme il prononçait ces mots, un bruit de roues résonna au-dehors, sur les pavés : le fiacre arrivait.

— Me croyez-vous, Vanola ?

Elle le dévisagea intensément, de ses grands yeux noirs, comme si elle cherchait à déceler sur son visage les preuves de sa sincérité.

— Je veux bien vous croire, Votre Grâce, murmura-t-elle enfin.

Et, sans même attendre que le valet fût de retour, elle s'élança sur le perron pour se diriger d'un pas rapide vers le fiacre qui l'attendait.

Vanola monta aussitôt dans la voiture, sans prendre la peine de se retourner.

Impressionné par le luxe et la majesté de la demeure, le cocher, son fouet à la main, avait jugé plus protocolaire de descendre de son siège. Sortant deux guinées de la poche de sa robe de chambre, le duc

s'approcha de lui.

— Conduisez cette lady au 27, Praed Street, lui ordonna-t-il avant de lui tendre les pièces d'or. Et ne vous avisez pas d'exiger d'elle un supplément au bout de la course. Vous avez été suffisamment payé.

D'un air incrédule, le cocher examina les deux guinées qui brillaient dans la paume de sa main. Son visage rubicond ne tarda pas à s'illuminer d'un large sourire.

— Mille mercis, my lord, lança-t-il. Je souhaite à Sa Grandeur une bonne fin de nuit, s'inclina-t-il en adressant au duc un clin d'œil complice.

De toute évidence, il se croyait chargé de ramener chez elle une prostituée qui venait de vendre ses charmes à un gentleman de la haute société. Peut-être même aurait-elle la chance d'être appelée à nouveau...

Devant tant d'impertinence, le duc, irrité, fronça les sourcils. Mais en même temps, il se rendit compte que la situation prêtait effectivement à confusion étant donné sa tenue et l'adresse de Vanola à Paddington.

Il recula de quelques pas sans rien dire. Le cocher, ayant regagné son siège, fouetta son cheval poussif, et le fiacre s'ébranla.

Décevant l'attente du duc, Vanola s'abstint de se pencher à la fenêtre pour lui adresser un signe de la main, comme toute autre femme l'aurait fait à sa place. Son regard suivit quelques instants la voiture qui s'éloignait dans Park Lane. Puis, hochant la tête, il regagna Arkholme House. Tandis qu'il gravissait derechef les escaliers de marbre, Henry, le laquais, reboucla les verrous de la porte d'entrée.

En pénétrant dans le petit salon pour souffler les bougies restées allumées, il se dit qu'il venait de vivre des instants bien insolites. Cette jeune fille vêtue de noir apparaissant au beau milieu de la nuit, les airs envoûtants qu'elle lui avait joués, tout cela lui semblait à présent si étrange qu'il se demanda s'il n'avait pas simplement rêvé.

Cependant, pour démentir cette hypothèse et lui prouver qu'il n'avait pas été victime d'une illusion demeuraient sur le piano des feuilles de papier à musique dont les portées étaient recouvertes d'une écriture fine et élégante.

Le lendemain, au cours de l'audition, quand les membres du jury, formé de musicologues avertis, entendraient les œuvres de Sandor

Szeleti, ils en seraient tous subjugués et manifesteraient bruyamment leur enthousiasme. Le génial musicien hongrois, il en était convaincu, se verrait décerner à l'unanimité le premier prix du concours.

Pourquoi n'avait-il pas songé à proposer à Vanola de venir elle-même interpréter les compositions de son père ? Était-ce pour lui éviter de se retrouver en présence de ceux qui s'étaient si indignement comportés à son égard ?

Non, telle n'était pas la raison. Le duc devait le reconnaître : la beauté de Vanola l'avait ému.

Et il désirait, en quelque sorte, la garder « pour lui seul », pour l'instant.

« Je suis comme un pêcheur », se dit-il, « qui vient de trouver une perle au fond de la mer. Il n'a pas envie que le monde entier sache qu'il tient un trésor dans sa main. »

Cette idée amena sur ses lèvres un sourire pensif. Lorsqu'il se recoucha, le duc constata avec étonnement que les préoccupations personnelles qui l'empêchaient précédemment de dormir avaient disparu. Vanola occupait toutes ses pensées.

— Sa Grâce n'est pas encore descendue, annonça le majordome à lord Poolbrook qui venait d'arriver à Arkholme House.

« Brooky », comme il avait été familièrement surnommé, était l'un des plus vieux et des plus intimes amis du duc. Ils avaient été à Eton ensemble, fait partie de la même promotion à Oxford et servi dans le même régiment des armées de Sa Gracieuse Majesté.

Mais tandis que le duc inspirait à beaucoup un respect parfois mêlé de crainte, Brooky, lui, était unanimement apprécié à cause de sa gentillesse et de sa bonne humeur permanentes.

D'un type très britannique, c'était un assez bel homme aux cheveux blonds, au teint hâlé et aux yeux aussi bleus que le ciel.

Le duc tenait en lui un fidèle compagnon pour lequel il n'avait pas de secret et qui, en certaines circonstances, avait su l'aider mieux que quiconque. Inséparables, on les voyait toujours ensemble dans les réunions hippiques, les réceptions et les bals. Également célibataire, Brooky était aussi un grand amateur d'aventures galantes.

— Comment se portent vos rhumatismes, Newman ? demanda-t-il au majordome tout en lui tendant son chapeau haut de forme et sa canne.

— Mieux, my lord. Le printemps est une saison qui leur a toujours convenu.

— C'est ce que ma mère affirme aussi, répliqua Brooky, un sourire amusé aux lèvres, avant de se diriger vers la salle à manger.

Quand le duc séjournait à Londres, son vieil ami venait presque quotidiennement prendre le petit déjeuner avec lui. D'une fortune plus modeste, Brooky habitait un appartement dans Half Moon Street et ne comptait qu'un seul domestique à son service. Aussi, les succulents breakfasts d'Arkholme House constituaient toujours une fête pour lui.

Un valet vint lui servir du café puis se retira.

Quelques minutes plus tard, le duc faisait son entrée dans la pièce. Brooky l'accueillit en riant :

— Ah ! te voilà enfin ! Tu as dû t'endormir aux aurores. A cause d'une belle ensorceleuse, je suppose. Sinon nous aurions fini la soirée ici, ensemble.

Le duc garda le silence. Son ami l'examina plus attentivement : le duc avait une expression qui ne lui était pas habituelle.

— Eh bien, Lenox, que t'est-il donc arrivé ?

— Pourquoi veux-tu qu'il me soit arrivé quelque chose de particulier ? fit évasivement le duc, tandis qu'il s'installait à son tour à la table de la salle à manger.

— Allons, ne me raconte pas d'histoires ! Tu n'avais pas cette mine-là, hier. Surtout quand tu as pris congé de lady Lawson. Si tu l'avais vue après ! Elle avait l'air furieux. Elle n'a vraiment pas apprécié que tu ne te laisses pas prendre dans ses filets.

— Croyais-tu raisonnablement que j'allais passer la nuit avec elle ?

— Ce n'était pas invraisemblable. Après tout, Eilen Lawson possède quelques arguments en sa faveur : elle est, reconnais-le, assez séduisante. Et son habileté à tisser sa toile est bien connue. Au White, tout le monde parie que tu succomberas à ses charmes d'ici un mois.

Le duc prit un air scandalisé.

— Voyons, Lenox, ne sois pas si collet monté ! Tu le sais aussi bien que moi, les cancaniers du White raffolent d'histoires d'alcôve. Et tu es un de leurs personnages favoris.

— Ils feraient mieux de s'occuper de leurs propres affaires ! s'exclama le duc, visiblement de plus en plus irrité.

— Tu as sans doute raison. Mais te rends-tu compte à quel point la vie de ces messieurs serait triste si on les privait de ce genre de divertissements ?

Le duc ne put s'empêcher d'éclater de rire. Puis, reprenant son sérieux, il demanda à Brooky :

— Tu m'accompagnes à Covent Garden tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Si tu y tiens. Pour ma part, je préférerais aller monter au Row. L'audition d'avant-hier m'a passablement ennuyé : que de musiques insipides nous avons été contraints d'écouter !

— Il en ira tout autrement aujourd'hui, lui assura le duc sur un ton péremptoire.

— Comment le sais-tu ? Je suis persuadé que Littleton, c'est bien ainsi que s'appelle ton administrateur principal, a programmé les compositeurs les moins mauvais à la première audition.

— Ou plutôt ceux qui ont été en mesure de lui payer les pots-de-vin les plus élevés.

Le duc s'était exprimé d'une manière si tranchante et acerbe que Brooky reposa son couteau et sa fourchette. Il se pencha un peu au-dessus de la table pour le dévisager avec un vif étonnement.

— Que viens-tu de dire, Lenox ? s'enquit-il.

— Je dis que j'ai découvert quelque chose qui me scandalise et me met hors de moi. Et j'ai besoin de toi ce matin: j'ai décidé de frapper un grand coup. Tout Covent Garden va en trembler. Tu dois m'accompagner.

Brooky reprit ses couverts en main.

— Parfait ! fit-il, je t'accompagnerai donc. Tu vas livrer bataille, je m'en réjouis; cela te fera certainement le plus grand bien.

— Qu'entends-tu par là ? Je ne comprends pas.

— Laisse-moi t'expliquer. Tu t'étais engagé sur une mauvaise pente depuis quelque temps, Lenox, tu avais perdu tout ton allant et tout ton humour; ce que je trouvais, naturellement, assez déprimant. Et voilà que soudain tu sembles te réveiller; ce grand coup que tu t'apprêtes à frapper vient à point nommé.

Surpris, le duc observa son vieil ami et lui dit avec une note de reproche adoucie par son sourire :

— C'est donc ce que tu pensais de moi ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— A quoi cela aurait-il servi de te faire remarquer que tu étais devenu aussi triste et raide que la statue que l'on ne manquera pas d'ériger à ton effigie dans le parc d'Arkholme, après ta mort ?

Rejetant la tête en arrière, le duc se mit à rire.

— Je ne te connaissais pas une telle éloquence, Brooky ! lança-t-il gaiement.

— Je pourrais t'en fournir d'autres preuves, si tu voulais. Mais pour le moment, j'aimerais savoir ce que tu as découvert, exactement.

Le duc s'octroya une tasse de café avant de commencer :

— Quand je me suis réveillé tout à l'heure, j'ai bien cru que ce qui s'était passé cette nuit n'était qu'un rêve. Je me suis aussitôt précipité dans le petit salon, les partitions se trouvaient encore sur le piano. Ah, si tu savais comme cette musique est belle !

— Quelle musique ? l'interrompit Brooky. De quoi diable es-tu en train de me parler, Lenox ?

Lentement, choisissant ses mots avec le plus grand soin, celui-ci narra par le menu les événements survenus au cours de la nuit précédente. Son récit se conclut par l'image de Vanola s'éloignant dans le fiacre.

— C'est incroyable ! s'exclama alors Brooky. Je n'ai jamais entendu histoire plus romanesque ! Tu es vraiment le seul à qui elle pouvait arriver.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, depuis toujours, tu possèdes le don de susciter l'étrange et l'insolite.

Souviens-toi à Oxford, la fois où tu...

Il s'arrêta net.

— Enfin, nous évoquerons tout cela plus tard. Pour le moment, dis-moi ce que tu comptes faire en ce qui concerne ce problème de corruption.

— Je vais immédiatement signifier son congé à Littleton, répondit le duc sans hésiter. De même qu'à tous ceux qui ont accepté de toucher des pots-de-vin. Les compositeurs ayant payé seront remboursés. Quant à ceux dont les œuvres ont été refusées, il faudra, d'une manière ou d'une autre, que je parvienne à entrer en contact avec eux.

— Comment vas-tu t'y prendre ? Autoriseras-tu les journaux à se saisir de l'affaire ?

— Je préférerais me passer d'eux, soupira le duc. Mais n'est-ce pas le

seul moyen d'informer les musiciens qui, selon l'expression de Vanola, espèrent que justice leur soit rendue ?

— En effet, acquiesça Brooky.

Tout en découpant un morceau de bacon, il hocha la tête et ajouta :

— Qui aurait cru que ce Littleton, qui paraissait un homme d'une parfaite intégrité, se livrait à des pratiques aussi malhonnêtes ?

— Les émoluments que je lui versais ne lui suffisaient pas, je présume.

Sur cette supposition, ils s'interrompirent provisoirement pour déguster en silence leur petit déjeuner.

Ce fut Brooky qui reprit la parole le premier, et s'enquit sur un ton où transparaissait une pointe de scepticisme :

— La musique de ton Sandor Szeleti est-elle vraiment aussi bonne que tu le prétends ?

— Encore meilleure ! s'empressa d'affirmer le duc avec chaleur. C'est un génie, sans l'ombre d'un doute. Un nouveau Strauss en plus subtil. Je désespérais de faire découvrir un jour à l'Angleterre un compositeur tel que lui, capable d'enivrer les cœurs et de donner à chacun une irrésistible envie de danser.

Brooky étouffa un début de fou rire.

— Un tel résultat tiendrait du miracle, s'amusa-t-il. Mais si tel était le cas, je serais le dernier à m'en plaindre, bien entendu. Il y a, dans ce pays, tellement de gens qui, comme toi, une fois le cap de la trentaine franchi, manifestent une fâcheuse tendance à se prendre un peu trop au sérieux ! Un bain de jouvence leur ferait le plus grand bien...

— Encore une plaisanterie de ce genre, le menaça amicalement le duc, et je me rendrai seul à Covent Garden. Tant pis pour toi si tu n'assistes pas à une matinée qui s'annonce explosive.

— Il n'en est pas question. Rien ne me réjouit plus que de te voir en train de fulminer et de cracher des flammes.

— A t'écouter, on me prendrait pour un dragon, Brooky.

— C'est précisément l'animal auquel tu ressembles, quand tu te mets en colère.

Lord Poolbrook se ménagea une courte pause avant d'ajouter :

— Et ton saint Georges a pris l'apparence d'une belle enfant prénommée Vanola, si je ne m'abuse.

Un sourire mi-amusé, mi-rêveur se, dessina sur les lèvres du duc.

— Si tu avais entendu sur quel ton elle m'a accusé hier soir ! D'après elle, je serais coupable d'avoir ignoré que les administrateurs de mon concours étaient corrompus. Elle m'a presque ouvertement taxé d'incompétence.

— Bravo ! Elle a très bien fait. Si j'ai un jour l'occasion de la rencontrer, je ne manquerai pas de l'en féliciter.

Le duc s'abstint de lui répondre. Au bout de quelques instants, Brooky s'enquit, avec une expression moins enjouée :

— Qu'as-tu l'intention de faire pour son père ?

— J'ai déjà communiqué mes ordres à Carstairs : dès ce matin, il doit faire livrer des plats préparés par mon chef cuisinier à Praed Street. Malheureusement, il me paraît difficile d'exiger de sir Félix Wrayton qu'il se rende au chevet d'un patient demeurant à une telle adresse.

— En effet ! J'imagine d'ici sa mine si jamais tu le lui demandais.

— C'est pourquoi j'ai dit à Carstairs de persuader Vanola de déménager et d'aller s'installer avec son père dans un autre quartier.

— Tu as pris là une excellente initiative, l'approuva Brooky. Paddington est assurément l'un des endroits les plus sordides de Londres. Il y a longtemps que l'on aurait dû l'assainir.

— Certes, mais comme l'a souligné Vanola, les loyers y sont très bon marché.

— Tu lui as donné de l'argent, je suppose.

— Naturellement. Et elle a bien voulu le prendre, mais à condition que j'accepte d'être remboursé dès que son père aura perçu les mille guinées du premier prix qu'il va gagner, comme je le lui ai promis.

Un air d'incrédulité se peignit sur le visage de Brooky.

— Est-ce d'elle-même qu'elle t'a proposé un tel arrangement ?

s'étonna-t-il.

— Oui. Et si l'état de son père ne l'avait pas autant préoccupée, elle aurait catégoriquement refusé tout argent de ma part, j'en suis convaincu.

— Bien ! bien ! En voilà une au moins qui constitue l'exception. Les autres femmes t'ont souvent fait les poches avant même que tu aies eu le temps de leur demander leur nom !

Le duc fut sur le point de se récrier, mais les mots moururent sur ses lèvres. Brooky n'avait pas tort: la plupart de ses maîtresses l'avaient poussé à de folles dépenses. Pressées de se faire sans cesse offrir bijoux de prix, robes et fourrures somptueuses, elles s'étaient parfois montrées à son égard plus cupides et intéressées que des demi-mondaines entretenues, vivant des largesses de leur protecteur.

— Et tu m'as dit qu'elle est jolie, n'est-ce pas ? reprit Brooky.

— Belle est le terme qui convient. Elle a le type hongrois bien qu'elle soit d'une extrême pâleur, sans doute à cause des privations et des soucis.

— Cette jeune personne semble bien originale, en tout cas.

— Effectivement, convint le duc. Te rends-tu compte ? Elle a escaladé le mur pour se hisser jusqu'à un balcon du premier étage !

— A priori, seul un cambrioleur professionnel bien entraîné peut réussir ce genre d'exercice.

— Et encore ! La glycine aurait immanquablement cédé sous le poids d'un homme.

Vanola, elle, y a réussi à cause de sa minceur.

— Une conséquence de la faim, je suppose.

— Précisément ! Si tu avais vu quelles difficultés elle a éprouvées à manger les sandwiches que je lui ai proposés. Ce qui ne m'a pas étonné outre mesure : j'ai souvent entendu dire que ceux qui restent longtemps sans s'alimenter suffisamment provoquent un déséquilibre dans leur organisme qui répugne ensuite à la nourriture.

Brooky hocha la tête avec une expression affligée.

— C'est hélas vrai, déclara-t-il. J'ai eu personnellement l'occasion de le constater aux Indes: les petits mendiants affamés semblent dans l'incapacité d'avalier la moindre bouchée si on leur donne brusquement de quoi manger.

Qu'il devait être horrible de souffrir de la faim ! Le souvenir du visage décharné de Vanola, de son corps efflanqué, obsédait le duc.

Sa décision fut bientôt prise: quand il aurait réglé ses problèmes à Covent Garden, il se rendrait personnellement à Praed Street. Si Carstairs échouait dans sa mission, il insisterait auprès de Vanola et de son père pour que tous deux aillent habiter ailleurs.

— Heureusement, lança-t-il avec conviction, les malheurs de Sandor Szeleti sont en passe de se terminer. Bientôt tout le monde connaîtra sa musique, il sera célèbre et riche.

— S'il ne meurt pas avant, remarqua Brooky.

Le visage du duc s'assombrit.

— Tu as raison, soupira-t-il. Je vais dire à Carstairs de se mettre en quête d'un médecin disposé à se rendre chez eux. C'est moi qui réglerai les honoraires, cela devrait constituer un argument suffisamment convaincant pour en décider plus d'un.

— Sans aucun doute. Mais on va trouver étrange qu'une de tes conquêtes demeure dans un taudis de Praed Street.

Le duc faillit s'emporter, mais la lueur de malice qui brillait dans les yeux de son vieil ami le dérida aussitôt.

— Si Vanola t'entendait parler ainsi, elle n'hésiterait pas une seconde à faire feu sur toi avec son pistolet, plaisanta-t-il. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'a pas semblé voir en moi un homme, mais seulement un mécène ayant manqué à sa tâche.

Un sourire amusé étira les lèvres de Brooky.

— Mon pauvre Lenox ! s'exclama-t-il gaiement, quel coup pour toi qui as tellement l'habitude qu'en ta présence, toutes les femmes se pâment et ne pensent plus qu'à te séduire !

— Mais si, comme l'a soutenu Vanola, plusieurs concurrents ont été exclus pour n'avoir pu payer de pots-de-vin, ses critiques à mon égard

sont justifiées. J'aurais dû m'apercevoir de ce qui se passait, je suis responsable.

— Et si elle t'avait menti dans le but de susciter ta pitié ?

Le duc secoua énergiquement la tête en signe de dénégation et affirma bien haut:

— Vanola m'a dit la vérité; cela ne fait aucun doute à mes yeux.

Il se leva soudain de table.

— Viens, Brooky ! lança-t-il avec détermination. Nous allons à Covent Garden y livrer bataille.

L'après-midi était déjà fort avancé quand le duc et Brooky regagnèrent Park Lane en voiture. La bataille annoncée avait effectivement eu lieu. Et, avec perte et fracas ! Littleton, dont la culpabilité avait été clairement établie, s'était vu chasser de son poste. De même que la plupart de ses subordonnés. Honteusement, pour la dernière fois de leur carrière, ils avaient descendu l'escalier majestueux de Covent Garden et s'en étaient allés.

Informés de toute l'affaire, les membres du jury avaient exprimé leur indignation. Mais Brooky n'eût pas été étonné que certains d'entre eux en eussent eu vent, s'ils n'y avaient pas personnellement trempé.

Désireux de garder leur fonction, de conserver l'estime et la protection du duc, ils s'étaient tous facilement rangés aux côtés de ce dernier, approuvant ses mesures à l'unanimité : il était juste que la malhonnêteté de Littleton et de ses collaborateurs fût punie. Et chacun, dans son for intérieur, avait dû craindre qu'un sort semblable ne lui échût...

La façon avec laquelle le duc avait conduit la procédure n'avait pas manqué de susciter l'admiration de Brooky. Jamais il n'avait haussé le ton, mais la moindre de ses paroles, soigneusement pesée, avait fait l'effet d'un coup de fouet. Jouant avec talent et conviction le rôle du procureur général, il avait glacé d'effroi les accusés, qui, pour leur défense, n'étaient parvenus qu'à balbutier quelques vagues excuses. Quand, enfin, les coupables avaient piteusement quitté la salle, les membres du jury et Brooky lui-même avaient poussé un soupir de soulagement: la tension portée à son comble était devenue presque insupportable.

La question réglée, le duc s'était aussitôt rendu dans la pièce où,

anxieux, les musiciens participant au concours attendaient. Tous avaient conscience qu'il se passait quelque chose de grave et d'anormal; ils appréhendaient que cela remît en cause l'audition de leurs œuvres.

Ils furent bientôt rassurés. Le duc s'enquit auprès d'eux du montant des sommes qui leur avaient été extorquées. Il s'engagea à les rembourser sous peu intégralement. Connaissaient-ils, d'autre part, des compositeurs ayant été exclus de la compétition pour n'avoir pu payer Littleton ? Deux ou trois noms furent cités.

En fin de matinée, on procéda au début des auditions. A tour de rôle, sur la grande scène de l'opéra, chaque musicien vint interpréter ses œuvres. Assis en compagnie des autres membres du jury, le duc les écouta d'une oreille bien distraite. Une question l'obsédait : comment retrouver les artistes qui avaient été injustement écartés des épreuves ? Comme ils avaient dû en être humiliés et blessés, à l'instar de Sandor Szeleti !

Vers une heure, comme la fatigue commençait à se faire sentir, une pause fut décidée.

Brooky et le duc en profitèrent pour se rendre au White, un club dont ils étaient membres, pour y déjeuner rapidement.

Sur le chemin de Covent Garden, où les auditions allaient reprendre, Brooky déclara :

— A mon humble avis, ce matin, tu as été le seul à réussir ta prestation.

— Ces gredins n'ont eu que ce qu'ils méritaient, grommela le duc.

— Au fil des ans, ils ont dû amasser de belles sommes d'argent. Vraisemblablement, ils ne se sont pas montrés malhonnêtes qu'à l'occasion de ton concours.

Le duc se souvint du concert de bienfaisance qu'il avait organisé afin de collecter les fonds nécessaires à la construction d'un hôpital pour enfants. Vanola lui avait confié que Sandor Szeleti était venu en Angleterre tout exprès pour y participer. Mais des administrateurs sans scrupules en avaient décidé autrement, Le sort s'était ensuite acharné contre lui: ses engagements s'étaient faits de plus en plus rares, puis la maladie l'avait frappé, sa femme était morte...

— L'argent est un grand corrupteur, décréta sombrement le duc.

— Surtout quand on en manque, ajouta Brooky.

— C'est, hélas, comme une drogue pernicieuse: plus on en a, plus on en veut.

— Tu dois être l'exception qui confirme la règle. Je n'ai pas souvenir de t'avoir entendu te plaindre de ne pouvoir t'offrir ce que tu désirais.

— Ce que je désire vraiment ne peut pas s'obtenir avec de l'argent.

— Ah, bon ! Et que désires-tu vraiment ?

Le duc ne répondit pas. Connaissait-il lui-même la réponse à cette question qu'il s'était déjà posée, la veille au soir, en réfléchissant à sa vie ? Un sentiment grandissant de désenchantement et de frustration l'habitait depuis un certain temps. Mais pour quelle raison

? Il n'aurait su le dire exactement.

Devant l'embarras manifeste de son ami, Brooky se garda d'insister. Et le reste du trajet s'accomplit en silence.

De retour à Covent Garden, les auditions reprirent leur cours monotone, les compositeurs recommencèrent à se succéder sur la scène. Deux d'entre eux seulement présentèrent des œuvres qui, sans être marquées du sceau du génie, n'étaient pas dénuées de qualités. Le jury délibéra et il fut décidé de les primer.

Chacun s'apprêtait à se retirer quand le duc, avec une expression énigmatique, exhiba les partitions de Sandor Szeleti qu'il n'avait pas oubliées d'emporter.

— Attendez, gentlemen, lança-t-il, j'aimerais que nous écoutions encore ceci.

On rappela le pianiste, l'un des meilleurs de Londres. Il venait d'accompagner les candidats jouant leurs œuvres au violon et il s'installa donc à nouveau devant son instrument. Le duc s'approcha de lui et lui tendit les feuillets.

A peine eut-il déchiffré quelques portées, que, sans cacher sa surprise et son admiration, il déclara:

— C'est tout à fait différent de ce que nous avons entendu jusqu'ici, Votre Grâce !

— Je savais que vous seriez de cet avis, répliqua le duc, un sourire de satisfaction aux lèvres. Gageons que ces gentlemen le partageront également.

L'exécution des trois pièces de Sandor Szeleti fut accueillie par un silence beaucoup plus éloquent que bien des paroles. Enfin, tous les membres du jury se levèrent en même temps et se mirent à applaudir à tout rompre, avec un enthousiasme qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de manifester jusqu'alors.

Plus élogieux les uns que les autres, les qualificatifs affluaient.

Visiblement ravi par ce succès, le duc s'adressa à eux :

— Bon, il me semble inutile de vous demander quel est le gagnant de notre concours.

Sandor Szeleti reçoit donc le premier prix.

Cette décision fut approuvée à l'unanimité. On convint aussi de partager le second prix de cinq cents guinées entre les deux compositeurs précédemment distingués par le jury. Quant aux autres concurrents, en dépit de la médiocrité de leurs productions, il leur fut alloué cent livres à chacun.

« Au moins, cela leur permettra de ne pas mourir de faim pendant quelque temps », songea le duc.

Mais le problème des candidats auxquels Littleton avait refusé de donner leur chance demeurait entier. Comme des journalistes attendaient au foyer de l'opéra la proclamation des résultats, le duc prit l'initiative d'aller les rejoindre. Il venait ce matin même de se séparer de son administrateur principal, les informa-t-il. Les raisons d'une telle décision furent exposées en termes plus ou moins voilés. Mais étant donné les nombreuses irrégularités qui avaient entaché les inscriptions au concours, de nouvelles épreuves dotées des mêmes prix seraient organisées deux semaines plus tard. Il se chargerait personnellement de sélectionner les candidats et les recevrait non plus à Covent Garden mais dans son salon de musique d'Arkholme House.

Pour terminer, il leur communiqua les résultats du présent concours, insistant sur le fait que Sandor Szeleti était un violoniste célèbre dans son pays, un véritable génie que l'Angleterre ne devait pas ignorer plus longtemps.

— Eh bien, gentlemen, conclut-il, nous venons de découvrir un

compositeur qui va briller de mille feux au firmament de la musique. Sous peu, ses mélodies seront sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

Tout en s'exprimant ainsi, il pensait à Vanola. Ses déclarations enthousiastes concernant son père ne manqueraient pas de lui plaire. Qu'il aurait aimé voir sa réaction quand elle en prendrait connaissance grâce aux journaux !

— Sais-tu ce dont j'ai le plus envie après cette journée harassante ? C'est d'un bon verre de champagne ! déclara Brooky avec son éternelle bonne humeur, tandis que la voiture du duc les ramenait tous deux de Covent Garden à Park Lane. Au fait, Lenox, sais-tu ce que tu fais, ce soir ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Brooky éclata de rire :

— Mais tu dînes à Richmond House ! Comme moi, du reste. Nous avons accepté cette invitation la semaine dernière. Aurais-tu déjà oublié ?

Le duc bougonna entre ses dents.

— Vois-tu, Brooky, je me sens vraiment trop fatigué pour faire l'effort d'amuser la duchesse. Ne pourrions-nous pas lui adresser un billet l'informant que nous sommes malheureusement retenus ailleurs ?

Son vieil ami le fixa d'un air scandalisé.

— Perdrais-tu la tête, Lenox ? Voilà un procédé que la duchesse ne saurait ni oublier ni pardonner. Et puis, crois-moi, une bouteille d'excellent champagne nous fera le plus grand bien à tous les deux.

— Soit ! Nous irons. Pour ma part, je ne m'attarderai pas.

— Tu changeras d'idée une fois sur place. Le duc et la duchesse de Richmond ont l'habitude de convier à leurs réceptions les plus belles femmes de Londres.

— C'est vrai, reconnut le duc sur un ton d'indifférence.

— A leur dernier bal, je me suis pris à regretter qu'il n'y ait pas eu un artiste pour nous peindre lorsque nous dansions sous les lustres de cristal. Quel tableau cela aurait donné !

Les femmes étaient tellement ravissantes avec leurs crinolines qui balançaient au rythme de la musique !

Il pouffa brièvement avant d'ajouter :

— Dis-moi, ta musicienne hongroise aurait été bien en peine d'escalader le mur de ta maison en crinoline.

— Évidemment ! Mais si elle pouvait porter une telle robe, sa beauté et sa grâce ne dépareraient pas un bal à Richmond House.

Brooky jeta un coup d'œil quelque peu surpris à son ami.

— Tu devrais l'inviter à aller danser avec toi de temps en temps, lui conseilla-t-il.

Le duc haussa les épaules.

— Elle refuserait, affirma-t-il. Je te l'ai déjà dit, je ne lui inspire que du mépris. Si tu avais entendu sur quel ton elle m'a asséné ses critiques !

Brooky le regarda pensivement. Un tel comportement devait certainement le dérouter, lui qui était habitué à être adulé par les femmes.

Et peut-être, au fond, cela ne lui déplaisait-il pas vraiment... Il s'appropriait à formuler son point de vue quand la voiture arriva à Arkholme House.

Dès qu'ils furent dans le hall, le duc demanda à son majordome :

— Où y a-t-il du champagne, Newman ?

— Dans la bibliothèque, Votre Grâce, l'informa le domestique. Votre Grâce désire-t-elle autre chose ?

— Non, ce sera parfait comme ça, Newman.

— Un instant ! intervint Brooklyn. Je meurs de faim, pour ma part. Tu nous as obligés à déjeuner en quatrième vitesse, Lenox. Et si je ne mets rien sous la dent avant le dîner, je vais tomber d'inanition.

Le duc faillit lui répliquer qu'assurément, il ne connaissait pas le sens concret de l'expression « mourir de faim ». Mais il se contenta de demander au majordome de leur apporter quelques sandwiches.

— Avisez M. Carstairs que je désire lui parler, ajouta-t-il à l'adresse du domestique avant qu'il ne se dirige vers les cuisines.

— Bien, Votre Grâce.

Les deux hommes allèrent donc s'installer dans la bibliothèque. Quelques minutes plus tard, le secrétaire du duc s'introduisit dans la pièce. Grand, les cheveux grisonnants, il affectait en permanence une expression soucieuse.

— Eh bien, Carstairs ? l'accueillit son maître. Êtes-vous parvenu à convaincre miss Szeleti et son père de déménager de Paddington ?

— Je crains que non, Votre Grâce.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, Votre Grâce, quand je me suis présenté au 27, Praed Street, miss Szeleti et son père n'habitaient plus à cette adresse.

La mine du duc se rembrunit.

— Et quelle heure était-il, Carstairs ? questionna-t-il un peu sèchement.

— Trois heures et demie de l'après-midi, Votre Grâce. Bien plus tard que prévu, j'en suis conscient. Mais le chef cuisinier a eu quelques difficultés à se procurer les ingrédients nécessaires à l'alimentation d'un malade.

— Vous êtes-vous enquis s'ils avaient laissé leur nouvelle adresse ?

— Naturellement, Votre Grâce. Mais leurs voisins m'ont tous affirmé ne pas en avoir la moindre idée.

Il était facile de comprendre que les habitants de l'immeuble eussent refusé de divulguer des informations à un inconnu. A Paddington, quartier de malfaiteurs et de prostituées, un individu posant ainsi des questions était vite suspecté d'être membre de la police.

— Pourtant, insista le duc, leur départ n'a pas pu passer inaperçu. Avant de s'en aller, ils ont certainement payé leur loyer.

— En effet, Votre Grâce. J'ai pu m'entretenir avec la propriétaire de l'immeuble que j'ai trouvée dans sa cuisine, au rez-de-chaussée.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a informé que miss Szeleti, dont, du reste, elle n'arrivait pas à prononcer correctement le nom, lui avait réglé tout ce qu'elle lui devait et qu'elle était partie avec son père dans une voiture de location sur laquelle leurs affaires avaient été chargées.

Contrarié, le duc demeura silencieux.

— Ne t'inquiète pas, Lenox ! Vanola et son père sont allés s'installer dans un logement plus convenable. Demain, dès qu'ils apprendront par les journaux que Sandor Szeleti a remporté le premier prix, ils se hâteront d'entrer en contact avec toi.

— Oui, probablement, convint le duc.

Mais un étrange pressentiment croissait en lui, comme s'il venait de perdre quelque chose d'infiniment précieux...

Vanola et son père étaient retournés au garni qu'ils avaient précédemment occupé, du temps où Mme Szeleti était encore en vie. Il était situé dans un quartier qui ne suintait pas la misère et la débauche comme Paddington.

Quand Vanola se présenta devant la logeuse, une certaine Mme Bâtes, celle-ci se déclara ravie de la revoir.

— J'ai souvent pensé à vous, mon petit, lui affirma-t-elle. Quelle tristesse que votre gentille maman vous ait quittés de la sorte ! C'était une grande dame; il suffisait de la regarder pour s'en rendre compte.

— Merci bien, madame Bâtes, répliqua Vanola.

Elle entreprit d'expliquer à la logeuse dans quelle situation elle se trouvait:

— Papa est gravement malade. Pour avoir des chances de se rétablir, il lui faut vivre dans un peu plus de confort qu'à Paddington.

Prévenant les objections de la logeuse, elle s'empressa de lui assurer:

— Je dispose de quoi vous payer d'avance. J'aimerais, si c'est possible, que vous nous attribuiez votre meilleure chambre.

— Vous tombez à pic, mon petit ! s'exclama Mme Bâtes. Il se trouve que ma meilleure chambre vient justement de se libérer. Le client qui l'occupait, un homme très distingué, du reste, est parti en voyage hier

dans le Nord, appelé par ses affaires.

De fait, la chambre en question, si elle était sommairement meublée, ne manquait pas d'agréments. Exposée au sud, elle était claire et lumineuse et disposait d'un balcon. Un tapis de haute laine, un peu élimé, il est vrai, jetait sur le parquet une touche de gaieté. Dans une étroite alcôve, attenante à la pièce principale, se trouvait un petit lit dans lequel Vanola pourrait dormir.

Certes, ce logis ne présentait pas le confort des appartements qu'ils avaient occupés à Paris et à Londres, dans les premiers temps. Mais au moins, il était propre et bien tenu. Calme et tranquillité régnaient dans la maison, Mme Bâtes se montrant assez exigeante dans le choix de ses locataires. Et puis, tout valait mieux que le sordide taudis de Praed Street.

Pourtant, Vanola devait le reconnaître, ses voisines à Paddington, des prostituées pour la plupart, s'étaient montrées d'une extrême gentillesse à son égard, une fois qu'elles eurent compris qu'elle n'entendait pas leur faire concurrence. Apprenant que son père était malade, elle lui avaient rendu de multiples services et l'avaient entourée d'une réelle affection. Bien des fois elles s'employèrent à la reconforter. Usant d'expressions imagées, dans leur langage sommaire, elles lui disaient qu'il y avait toujours un « petit bout d'arc-en-ciel au bout de la rue ». Pourtant, malgré leurs bonnes paroles, seule sa rencontre avec le duc avait su redonner un peu d'espoir à Vanola.

Après avoir installé son père dans le lit de la chambre, elle se rendit dans la cuisine, que Mme Bâtes mettait à sa disposition, pour y préparer une soupe. Il fallait que le malade se nourrisse. Le matin même, avec l'argent emprunté au duc, elle avait acheté dans une boucherie un beau morceau de viande de bœuf. Son bouillon serait excellent et fort nutritif.

L'assiette à la main, Vanola regagna la chambre. Le spectacle de son père allongé sur la couche lui serra le cœur. Il était d'une pâleur effrayante et son souffle semblait s'être encore raréfié.

Lentement, elle s'approcha de lui et s'assit à son chevet.

— Voici un bon bouillon de bœuf, papa, lui dit-elle d'une voix douce. Bois-le, cela te fera le plus grand bien.

Elle lui avait déjà annoncé qu'il avait remporté le premier prix des compositeurs méconnus organisé à Covent Garden par le duc

d'Arkholme. Mais, comme s'il n'avait pas compris le sens de ses paroles, la nouvelle l'avait laissé indifférent. Il était en train de perdre la tête, craignait-elle.

Ce matin même, en se réveillant, ne l'avait-il pas confondue avec sa mère ?

— Je sais que tu es malade, Melina, ma chérie, lui avait-il déclaré. Ce qui nous arrive me peine beaucoup.

— Tout va bien se passer à présent, papa, lui avait-elle répondu. Et puis, écoute-moi : je suis Vanola et pas maman.

Les yeux de son père s'étaient écarquillés sans paraître percevoir la réalité qui l'entourait.

En dépit de la maladie, Sandor Szeleti était resté très beau. Son abondante chevelure, grisonnante par endroits, dégageait un grand front intelligent. De toute sa personne émanaient une distinction et un charme particuliers.

— Écoute-moi, papa, avait répété Vanola. Grâce à tes œuvres, tu viens de gagner beaucoup d'argent. Et le duc d'Arkholme pense que tu es un génie.

Les yeux de son père s'étaient refermés. « C'est sans espoir », avait-elle pensé. Ces longues semaines de privation, pendant lesquelles, bien souvent, ils ne s'étaient nourris que de quelques morceaux de pain, avaient anéanti en lui la volonté de vivre.

Heureusement, il accepta sans difficulté la soupe que Vanola lui avait préparée. Puis elle ouvrit la bouteille de brandy que le cocher de la voiture qui les avait transportés leur avait achetée dans une taverne, à sa demande. Son père en but quelques petites gorgées. Déjà, il semblait aller mieux. Ses joues avaient repris quelques couleurs. Regardant sa fille, il s'efforçait de lui adresser un sourire.

— Merci, Vanola, murmura-t-il.

L'espérance fit bondir le cœur de cette dernière: son père la reconnaissait. Peut-être ses facultés mentales lui revenaient-elles déjà et suffirait-il de quelques bons repas pour qu'il se remette totalement...

— M'as-tu bien dit, ce matin, que le duc d'Arkholme appréciait ma musique ? lui demanda-t-il ensuite. Ou l'ai-je simplement imaginé ?

— Il est convaincu que tu es un génie, papa ! Tu vas recevoir les mille guinées qu'il offre au gagnant de son concours. Il a aussi l'intention d'organiser un concert chez lui où tu pourras interpréter tes œuvres.

Un bref instant, une étincelle de joie scintilla dans les yeux de Sandor Szeleti pour s'éteindre aussitôt. Et d'une voix presque inaudible, il prononça ces mots déchirants :

— Il est trop tard. Je ne peux plus jouer puisque ta mère n'est plus là pour m'écouter.

Dans l'après-midi, l'état de Sandor Szeleti empira brusquement. Il tenait des propos décousus; quand il s'adressait à Vanola, il la confondait sans cesse avec sa femme.

L'inquiétude de la jeune fille grandissait. Elle alla trouver Mme Bâtes.

— Il faut que j'appelle un médecin pour papa, lui dit-elle. Le bon Dr Urban qui s'est occupé de maman avant qu'elle meure exerce-t-il toujours ?

— Je pense que oui, répondit Mme Bâtes, quoique je ne l'aie pas vu depuis quelque temps.

Écoutez, mon petit, je vais envoyer Billy faire un saut chez lui, il habite tout près d'ici. Il lui demandera de venir examiner votre père.

— Que Billy serait gentil s'il voulait bien me rendre ce service ! Merci infiniment, madame Bâtes.

Vanola regagna le chevet de son père. Bien sûr, il aurait dû se soigner beaucoup plus tôt.

Mais comment aurait-elle pu payer les consultations d'un médecin alors qu'ils ne mangeaient même pas à leur faim ? Heureusement, le bon docteur Urban pratiquait des honoraires bien moins élevés que la majorité de ses confrères.

Était-ce parce que le docteur était autrichien, presque un compatriote de Sandor Szeleti ?

Toujours est-il qu'il avait fait preuve d'une grande gentillesse à l'égard des parents de Vanola. Et ces derniers l'avaient pris en affection. Pour les quelques shillings exigés en paiement de ses visites, il s'était dévoué à la malade avec abnégation, lui consacrant certainement davantage de temps qu'à ses patients les plus fortunés.

De retour dans la chambre, Vanola se pencha sur son père. Il s'était calmé. En revanche, sa respiration s'était faite haletante. Avait-il de la fièvre ? Elle posa la main sur son front ; non, il était frais. En même temps, étrangement, la sueur y perlait, son visage émacié avait pris une pâleur plus effrayante que jamais.

L'angoisse étreignit le cœur de Vanola. Mon Dieu ! Il lui faisait penser à sa mère dans l'heure qui avait précédé sa mort ! A ces instants où son esprit avait déjà quitté son corps, l'abandonnant comme une coquille vide.

Elle s'assit aux côtés du malade sur le lit et prit sa pauvre main glacée entre les siennes. De toutes ses forces, elle voulait qu'il survive. Ils avaient toujours été si proches et si attachés l'un à l'autre. Après le décès de Melina Szeleti, son père avait manifesté à son égard une tendresse encore plus grande. Comme il ne pouvait plus jouer du violon, elle avait été son seul et dernier bonheur.

Vanola pressa les doigts du malade comme pour lui communiquer son désir qu'il vive.

— Je ne te laisserai pas t'en aller, papa, prononça-t-elle tout bas. Je te l'ai déjà dit, tu as remporté le premier prix du concours du duc d'Arkholme. Tout va changer pour nous. Nous irons habiter dans un appartement confortable. Tu vas guérir, retrouver tes forces. Bientôt tu pourras recommencer à jouer du violon.

Et même si tel n'était pas le cas, à en croire le duc, sa musique lui rapporterait beaucoup d'argent et une célébrité qui le fuyait depuis qu'il avait quitté la Hongrie.

Ainsi, son père reprendrait espoir. Se sentant encouragé, il se mettrait à composer de nouvelles mélodies, des airs que son imagination lui inspirait, ou qui venaient du tréfonds mystérieux de son âme.

— Nous allons devenir riches, papa. Nous ferons tant de belles choses ensemble, poursuivit-elle, avec l'espoir que ces mots parviennent à lui donner la volonté de lutter pour continuer à vivre. Nous irons assister à des opéras, écouter des concerts. Tu seras un musicien en renom et, comme en Hongrie, ainsi que maman me le racontait, on te réservera les meilleures places dans les théâtres. Peut-être même t'arrivera-t-il d'être invité dans la loge de Sa Majesté la reine.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, la scène prenait forme dans son esprit : elle voyait son père très beau, très élégant, en habit noir ; elle-même à ses côtés, à la place des guenilles qu'elle portait pour l'heure, arborait une robe de brocart brochée en fils d'or, à la dernière mode, une étole de vison posée sur ses épaules.

A l'époque où ils habitaient Paris, sa mère et elle s'étaient bien des fois livrées à ce jeu : elles imaginaient qu'ils passaient tous les trois une

soirée à l'Opéra. Ensuite, ils se rendaient à une réception mondaine dans l'un des somptueux hôtels particuliers des Champs-Élysées.

Avec un luxe de détails, elles se décrivaient leurs toilettes, leurs bijoux, leurs éventails. Dans les bouquets de fleurs envoyés par ses admirateurs à Sandor Szeleti, elles choisissaient une orchidée qu'elles ajustaient sur leur poitrine ou qu'elles piquaient dans leurs cheveux.

Avant de se rendre au spectacle, ils allaient dans un restaurant fréquenté par le Tout-Paris et choisissaient les plats les plus savoureux parmi ceux qui constituaient la longue liste mentionnée sur la carte.

Comme ces chimères les amusaient et les faisaient rire ! Et voilà que maintenant elles risquaient de devenir réalité...

— Le duc d'Arkholme nous invitera probablement à dîner dans sa demeure de Park Lane, papa, continua-t-elle. Tu sais, il y a fait aménager un salon de musique, tu y donneras un récital de violon devant les mélomanes les plus distingués que compte l'Angleterre. Sans aucun doute, tes danses hongroises enchanteront la reine. Elles sont plus gaies et entraînantes que tout ce qu'Offenbach a écrit !

Vanola en était persuadée: son père l'entendait. Sa main venait d'imprimer une légère pression sur la sienne; ses yeux s'étaient ouverts.

Brusquement, il s'assit dans son lit.

— Ménage tes forces, papa, lui conseilla-t-elle d'une voix douce.

Mais à son grand désarroi, elle se rendit compte que son père n'était pas conscient de sa présence. Il fixait avec intensité l'extrémité du lit. Une flamme, depuis bien longtemps absente de son regard, brillait dans ses yeux.

— Melina ! s'exclama-t-il avec un allant et une énergie qu'elle ne lui connaissait plus. Si tu savais comme tu m'as manqué !

Le cœur serré, Vanola comprit qu'il venait de s'adresser au fantôme de sa mère.

La tête du malade retomba alors, inerte, sur l'oreiller. Il était mort.

Le duc pénétra dans la bibliothèque où Brooky était plongé dans la lecture du journal. A l'arrivée de son ami, ce dernier leva la tête d'un

air interrogateur.

— Alors, du nouveau, Lenox ? s'enquit-il.

— Non, rien, répondit sombrement le duc.

— Je viens de tomber sur les avis que tu as fait insérer dans le Times et le Morning Post.

Si Vanola n'a pas l'occasion de les lire, il y aura toujours quelqu'un autour d'elle pour lui en faire part.

— Espérons-le !

Le duc garda un moment le silence avant d'ajouter d'une voix où perçait son inquiétude :

— Mais je crains que son père ne soit mort.

— Pourquoi donc t'es-tu mis une telle idée en tête ?

Le duc s'abstint de lui donner des explications. « Il est sans doute trop tard pour sauver la vie de mon père », lui avait déclaré Vanola. Ces mots, comme une obsession, lui revenaient sans cesse à l'esprit. De même que ce qu'elle lui avait dit, à propos du concert de bienfaisance auquel Sandor Szeleti n'avait pu participer. L'Angleterre avait ensuite cruellement rejeté le génial violoniste hongrois. Par sa faute, en avait-il acquis la conviction.

Depuis trois nuits le sommeil le fuyait. Trois atroces nuits d'insomnie pendant lesquelles les reproches de Vanola concernant l'échec de son père l'avaient martyrisé. Et pire encore: elle l'avait rendu responsable de la mort brutale de sa mère.

— Que comptes-tu faire de l'argent, si jamais les Szeleti ne prennent pas contact avec toi ?

interrogea Brooky.

— Quelle hypothèse absurde ! s'irrita le duc. Comment imaginer qu'ils ne viendront pas tôt ou tard réclamer leurs mille guinées ?

— C'est vrai, mais en attendant, il doit bien être possible de les retrouver ! Son père étant malade, Vanola ne l'a probablement pas emmené très loin. A mon avis, ils sont encore quelque part du côté de Paddington, dans un logement un peu plus décent que celui de Praed

Street.

— Possible, convint le duc.

— Tu n'as qu'à faire passer le quartier au peigne fin.

— J'y ai déjà pensé. Selon mes ordres, Carstairs a engagé plusieurs détectives privés auxquels il a assigné cette tâche.

Brooky leva les sourcils, en se gardant néanmoins de tout commentaire: le sérieux et l'acharnement avec lesquels son ami s'était lancé à la recherche de cette fille ne manquaient pas de le stupéfier. Jamais encore il ne l'avait vu se mobiliser aussi intensément pour une cause et encore moins... pour retrouver une femme.

Cette dernière avait pris des risques insensés en escaladant le mur de la demeure du duc, en le forçant sous la menace d'un pistolet à l'écouter jouer du piano. Son audace s'était révélée efficace ; et il était peu vraisemblable qu'elle se contente de cinquante livres quand mille guinées étaient tenues à sa disposition.

Comme le duc l'en avait informé, les compositions de Sandor Szeleti avaient déjà été déposées chez l'imprimeur. Dès le lendemain, par milliers d'exemplaires, elles seraient mises en vente dans les magasins de musique et colportées par les marchands ambulants dans les rues de Londres.

C'est en songeant à cela que Brooklyn reprit la parole en ces termes:

— Si Vanola n'a pas lu les journaux, elle finira bien par entendre jouer les airs de son père, ne serait-ce que sifflotés par un passant ou un garçon de courses. Elle comprendra alors.

— Cette idée m'est aussi venue à l'esprit, assura le duc d'un ton qui, pourtant, laissait transparaître son scepticisme.

— Et les autres participants à ton concours, vont-ils être publiés ? questionna Brooklyn.

— J'ai l'accord d'un éditeur qui s'intéresse aux deux musiciens s'étant partagé le second prix. Évidemment, sans mon insistance, l'affaire ne se serait jamais conclue.

Le duc était allé s'asseoir à son bureau de chêne. Ses doigts tambourinaient nerveusement sur le bois. Signe chez lui d'énervement. En général, il savait parfaitement se contenir et rester maître de lui-

même. A présent, il était en proie à une sorte d'inquiétude et d'exaspération permanentes. Depuis que Vanola était passée dans sa vie, il semblait être devenu un autre homme.

Que le sort de cette fille lui tienne à cœur, soit. Mais qu'à cause d'elle, il soit bouleversé et désorienté à ce point, cela Brooky ne l'avait pas prévu.

En ami avisé et délicat, il se garda de communiquer ses pensées au duc. Se levant de son fauteuil, il se dirigea vers le petit meuble où étaient rangées diverses bouteilles d'alcool.

— Que dirais-tu d'un verre, Lenox ? lança-t-il de sa voix joviale.

Le duc ne lui répondit pas. Ses yeux fixés droit devant lui, il semblait réfléchir aux événements de ces derniers jours, comme s'il cherchait la clé qui lui permettrait de résoudre l'énigme compliquée que représentait Vanola.

Un valet frappa et pénétra dans la pièce; il tenait un plateau d'argent sur lequel était déposé un billet. Il le tendit à son maître qui le prit d'un air absent.

— Ce message, Votre Grâce, vient de nous être porté à l'instant par un jeune garçon déguenillé.

Le duc tressaillit et changea d'expression.

— Un jeune garçon déguenillé ? répéta-t-il, avec un intérêt soudain.

— Oui, Votre Grâce. Il a même affirmé que c'était urgent et qu'il fallait remettre le message à Votre Grâce en personne, sans plus attendre. C'est ce que j'ai cru bon de faire.

— Très bien, James.

Le domestique se retira.

— Qui est l'expéditeur, selon toi ? interrogea Brooky.

Le duc garda le silence. Quand il eut décacheté l'enveloppe, quelques billets de banque et deux souverains glissèrent et s'éparpillèrent sur le bureau.

— Diable ! voilà qui sort de l'ordinaire ! s'exclama Brooky en s'approchant.

Le duc déplia une fine feuille de papier sur laquelle deux mots avaient été tracés. Les yeux écarquillés de stupeur, il lut et relut le message. Puis, sans mot dire, il transmit à Brooky le billet.

D'une calligraphie élégante et sûre, qui dénotait une personne cultivée, deux simples mots étaient inscrits:

Trop tard!

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? demanda Brooky.

— N'est-ce pas assez clair ? répliqua le duc. Son père est mort et elle me renvoie ce qui reste des cinquante livres que je lui avais avancées.

Il ramassa les billets et les souverains, se mit à les compter.

— Soit précisément vingt-sept livres.

— C'est extravagant ! commenta Brooky. Pourquoi diable agit-elle de la sorte ?

Il y eut un long silence. Puis le duc déclara d'un air absent:

— Après avoir payé les funérailles de son père, elle a dû, je suppose, trouver quelque emploi.

Comme s'il n'arrivait pas à tenir en place et que l'inactivité lui pesait, il se leva de son bureau, traversa la pièce et s'immobilisa devant la cheminée. Tournant le dos à son vieil ami, il prédit:

— Elle va me renvoyer petit à petit les cinquante livres jusqu'au remboursement complet de sa dette.

— Pourquoi donc le ferait-elle ? questionna Brooky. Après tout, elle ne doit pas ignorer que l'argent gagné par son père lui appartient, maintenant.

— Ce qui me paraît très clair, c'est qu'elle refuse tout argent de ma part, même un penny.

— Pour quelle raison, selon toi ?

— Parce qu'elle me tient pour responsable de la mort de son père et de celle de sa mère également.

— Cela n'a pas de sens ! Cette fille doit être hystérique !

— Non, pas hystérique mais fière, corrigea le duc.

Il y eut un nouveau silence. Puis, comme se parlant à lui-même, il dit :

— Pour gagner de l'argent, Vanola ne dispose que de ses talents de pianiste. Il nous faut donc découvrir le lieu où elle joue. C'est l'unique façon de la retrouver.

Quoique le docteur Urban n'arrivât pas à temps pour sauver la vie de Sandor Szeleti, il se montra d'une aide précieuse pour Vanola.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler plus vite ? demanda-t-il en découvrant dans quel état d'amaigrissement se trouvait son père.

— Je... je n'avais pas de quoi... vous payer, balbutia Vanola, confuse. Et puis vous vous étiez déjà montré si gentil au moment de la mort de maman.

Le docteur hocha la tête d'un air mi-sévère, mi-affligé.

— J'admiraïs beaucoup votre père, déclara-t-il. C'est sans doute l'un des hommes les plus passionnants que j'aie rencontré dans ma vie. Je l'aurais soigné. Gratuitement, s'il l'avait fallu.

— Merci, murmura Vanola. Mais il est trop tard. Il est allé retrouver maman, je le sais. Il est heureux maintenant.

Jamais ne s'effacerait de sa mémoire l'émotion qui avait vibré dans la voix de son père lorsqu'il avait prononcé ses derniers mots. Un court instant, juste avant de mourir, il était redevenu ardent comme un jeune homme parce qu'il avait cru voir sa chère Melina.

« C'est cela, l'amour », prononça-t-elle pour elle-même. « Deux cœurs n'en faisant qu'un, c'était cela le vrai bonheur. Et il ne dépendait ni de l'argent ni du succès. »

Oui, ses parents avaient été parfaitement heureux ensemble. Pourtant, que de souffrances ils avaient endurées !

Vanola ne pouvait s'empêcher de penser que s'ils n'avaient pas quitté la Hongrie, rien de tout cela ne serait arrivé. Qu'importait qu'un public plus vaste applaudît son père ? Sa mère et lui vivaient l'un pour l'autre, leur amour les comblait. Et pourtant... cela ne leur avait pas suffi.

Le docteur Urban se chargea de l'organisation des funérailles. Comme

Mme Bâtes ne voulait surtout pas que ses autres locataires apprennent qu'il y avait un mort dans la maison, l'enterrement de Sandor Szeleti eut lieu à la hâte, dans les heures qui suivirent.

— Vous comprenez, mon petit, expliqua la logeuse, la mort fait peur. Les clients répugnent à prendre en location une chambre où un décès a été constaté. Ils s'imaginent que la pièce est hantée.

— Je suis désolée, madame Bâtes, lui répondit Vanola. Je n'aurais pas dû revenir chez vous.

— Non, au contraire, vous auriez dû le faire avant que votre père n'aille si mal. Mais mettez-vous à ma place, mon petit, deux morts en si peu d'intervalle dans la maison vont porter tort à ma réputation. Aussi j'insiste, n'en dites rien aux autres locataires. Quant au docteur, je ne m'inquiète pas, je sais qu'il est discret, il tiendra sa langue.

— Comptez sur moi, madame Bâtes. Vous avez été si gentille, je ne voudrais pas vous procurer d'autres ennuis.

Vanola s'interrompit un instant avant de reprendre la parole :

— J'ai une faveur à vous demander... Pourriez-vous me garder comme locataire jusqu'à ce que j'aie trouvé du travail ?

La logeuse la dévisagea d'un air dubitatif.

— Et que pensez-vous faire pour gagner de l'argent ?

Baissant un peu la tête, Vanola ne répondit pas. La chose n'allait pas être facile, elle le savait.

Et en voyant le cercueil de son père descendre dans la fosse, ce ne fut pas pour lui qu'elle pria, il avait rejoint sa chère épouse et il était heureux, elle le savait, mais bien pour elle.

« Aide-moi, papa, aide-moi », prononça-t-elle en son for intérieur.

Et comme si ses prières commençaient à être exaucées, Vanola rencontra par hasard une des femmes dont elle avait été voisine à Pread Street, en revenant du cimetière. Cette dernière se prénomrait Evie, se rappela-t-elle.

Elle exerçait son métier, arpentant le trottoir, le visage outrageusement fardé, un chapeau à plume rouge incliné au sommet de sa chevelure teinte.

— Salut, ma chérie, héla-t-elle familièrement Vanola, en la reconnaissant. Qu'est-ce que tu deviens ? Tu as déménagé, il paraît.

— Oui, nous sommes allés habiter ailleurs, confirma Vanola. Mon père était très malade et il vient de mourir. Je rentre à l'instant de son enterrement.

— Ma pauvre chérie, je suis désolée pour toi, compatit Evie. Et c'est pas de chance pour moi : entendre parler de la mort ça porte malheur, à ce qu'on dit. A tous les coups, je vais pas avoir un client ce soir, je ferais aussi bien de retourner tout de suite à la maison.

— Excuse-moi, fit Vanola.

— Ce n'est pas de ta faute, ma chérie. Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant que tu n'as plus ton papa ?

— Il faut que je trouve du travail.

— Jolie comme tu es, ça ne sera pas bien difficile !

Vanola baissa pudiquement les yeux.

— Bien sûr, tu es une lady, toi, ajouta Evie. Enfin, quand tu seras vraiment au bout du rouleau, souviens-t-en, il y a toujours de la place dans mon métier.

— La seule chose que je sache faire, déclara Vanola comme si elle suivait le cours de ses propres pensées, c'est jouer du piano.

— Tu es musicienne comme ton papa, c'est bien. Mais de là à te retrouver sur une scène du jour au lendemain !

— Je pourrais peut-être donner des leçons ou jouer dans un cours de danse ?

Evie se mit à l'examiner attentivement.

— Tiens, j'ai une idée ! s'écria-t-elle. Il se pourrait qu'il y ait un travail qui te convienne chez Kate Hamilton.

Une lueur d'espoir étincela dans les grands yeux de Vanola qui demanda :

— Qui est cette Kate Hamilton ?

— Comment, ma chérie ! Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais

entendu parler de Kate?

— Non, jamais.

— Ça ne m'étonne pas plus que ça, finalement : tu es une vraie lady !

— Lady ou pas, quelle différence quand on a faim ?

Evie éclata bruyamment de rire.

— Bien parlé, ma chérie ! approuva-t-elle. Un ventre est un ventre, et il vaut mieux qu'il soit plein que vide.

Un léger signe d'impatience se marqua sur le visage de Vanola.

— Je t'en prie, Evie, parle-moi de ce travail; de quoi s'agit-il ?

Retrouvant son sérieux, Evie expliqua:

— J'ai une amie qui travaille chez Kate. Elle m'a raconté que, hier soir, il y a eu un beau raffut dans l'établissement. A cause du pianiste qui avait trop bu. Kate l'a flanqué à la porte et a désigné une de ses filles pour le remplacer. Mais elle était furieuse.

— Pourquoi donc ?

— C'est simple: la fille au piano a dû délaissier ces messieurs. Ce qui a fait perdre de l'argent à Kate. Tu comprends, ma chérie ?

Ces propos parurent bien énigmatiques à la naïve Vanola, mais tout à ce nouvel espoir inattendu, elle ne s'y attarda pas.

— Crois-tu que j'aurais une chance d'obtenir la place laissée vacante par le pianiste ? se hasarda-t-elle à questionner.

— Vas-y, tu verras bien. Mais jolie à croquer comme tu es, je parie que Kate te proposera un autre genre de travail. Surtout que tu dois bien savoir danser, non ?

Vanola eut vaguement conscience que quelque chose lui échappait. Cette proposition tombée du ciel n'était-elle pas un peu louche ? Mais qu'importait ? Son intention était simplement de jouer du piano pour gagner sa vie, voilà tout.

— Serais-tu assez gentille, Evie, pour m'indiquer l'adresse de cette miss Hamilton ?

s'enquit-elle donc sans hésiter.

— Miss Hamilton ! Comme tu y vas ! Si elle t'engage à son service, il faudra que tu lui donnes du Madame.

— Tu as son adresse ? insista Vanola.

— Son établissement se trouve dans Prince's Street près de Leicester Square. Ça ouvre à partir de neuf heures du soir pour les clients. En t'y rendant maintenant, tu trouveras Kate disponible avant qu'elle se mette au travail.

La décision de Vanola fut aussitôt prise: elle irait de ce pas jusqu'à Prince's Street. Il lui fallait gagner sa vie, mais aussi rembourser le duc d'Arkholme jusqu'au dernier penny.

Comme le duc l'avait prévu, elle n'avait pas lu les journaux annonçant que son père avait gagné le premier prix. En revanche, ce n'était pas le cas du docteur Urban.

— C'est étrange, avait-il confié à Vanola. Ce matin, avant que vous ne me fassiez appeler à son chevet, j'ai lu un article consacré à votre père.

— Vraiment? s'était étonnée Vanola.

Le docteur Urban l'avait dévisagée d'un air surpris.

— N'êtes-vous donc pas au courant ? l'avait-il interrogée. Votre père vient de gagner les mille guinées offertes par le duc d'Arkholme au meilleur compositeur du concours qu'il organise à Covent Garden.

— C'est donc dans les journaux ?

— Bien sûr ! J'aurais dû vous apporter un exemplaire du Times pour vous le montrer.

— Il est trop tard à présent... bien trop tard, murmura Vanola pour elle-même.

Dans le fiacre qui la conduisait à Leicester Square, Vanola pensait au duc. Avec quelle violence elle le détestait ! Comme elle aurait aimé se retrouver face à lui pour pouvoir lui cracher son mépris au visage.

« Tout cela est entièrement de sa faute, se disait-elle. Quoi ! des individus malhonnêtes ont frauduleusement agi en son nom et il ne s'est aperçu de rien. Quel aveuglement criminel !

Papa est venu tout exprès en Angleterre pour jouer à un concert organisé sous sa responsabilité. Mais on n'a pas voulu de lui, il fallait verser des pots-de-vin. Quelle horrible infamie ! Des canailles sans scrupules se servaient de la musique pour s'enrichir. Ils en dépossédaient des musiciens pour qui elle était toute leur vie. Et le duc l'ignorait ! Comment a-t-il pu se montrer si négligent, si stupide ?
»

Et pourquoi, la nuit où elle s'était introduite à Arkholme House, ne lui avait-elle pas précisément dit ce qu'elle pensait de lui, à quel point elle le trouvait vil et méprisable ?

Mais si ses critiques avaient pris un tour trop virulent, il ne l'aurait probablement pas écoutée; il l'aurait fait chasser de chez lui par ses domestiques. Sa mission avait exigé un peu de diplomatie. Il le fallait, au moment où la vie de son père était en jeu.

Hélas, l'argent du duc n'avait finalement servi à rien. Sandor Szeleti était mort. Comme un refrain obsédant, deux mots résonnaient sans cesse dans la tête de Vanola: «Trop tard ! ».

« Je le rembourserai jusqu'au dernier penny », se répétait-elle. « Ensuite je l'effacerai à jamais de ma mémoire. »

Dans Prince's Street, Vanola trouva facilement le cabaret de Kate Hamilton. Ce fut un jeune homme en bras de chemise qui vint lui ouvrir la porte.

— C'est trop tôt, lui dit-il. Kate ne reçoit personne dans son établissement à cette heure.

— Je viens pour la place de pianiste, annonça Vanola d'une voix un peu heurtée.

L'homme parut surpris.

— Ah bon, vous êtes pianiste ? fit-il sur un ton d'incrédulité manifeste.

— Oui, et même assez brillante.

La porte s'ouvrit un peu plus grand.

— Pour la place, Kate veut un homme. Elle n'apprécie pas les femmes au piano.

— Je suis capable de jouer mieux que bien des hommes.

Le jeune employé de Kate Hamilton toisa Vanola d'un air suspicieux.

— Kate n'embauche pas de filles en ce moment, déclara-t-il. L'effectif est complet.

— Je ne viens que pour la place de pianiste, je vous le répète, insista Vanola.

— Bon, puisque vous y tenez. Entrez donc et suivez-moi.

Le jeune homme précéda Vanola dans un long couloir au bout duquel s'apercevait une volée d'escalier. Une unique lampe à gaz y brûlait; sa faible lumière tremblotante conférait au lieu un je ne sais quoi d'étrange.

— Attendez moi ici, fit l'homme. Je vais voir si Kate veut bien vous recevoir. Mais, à mon avis, vous perdez votre temps.

Il gravit lestement l'escalier et disparut par une porte qui se referma aussitôt derrière lui.

Vanola demeura seule. Épuisée tant physiquement que mentalement après une journée si éprouvante, elle se laissa tomber pesamment dans un fauteuil de velours rouge qui se trouvait là.

Était-elle vraiment en train de perdre son temps ? Non, elle avait dit la vérité: elle était une excellente pianiste. Elle avait appris à jouer lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille. Il lui suffisait d'entendre une fois n'importe quelle mélodie pour être capable de la reproduire.

L'attente se prolongeait. Vanola commençait à s'impatienter quand, enfin, en haut de l'escalier, la porte se rouvrit sur le jeune homme.

— Venez, l'appela-t-il. Vous avez de la chance, Kate accepte de vous rencontrer.

Vanola se leva, monta les marches et fut introduite dans une vaste pièce qui, à première vue, ressemblait à un salon. L'endroit, lui aussi faiblement éclairé, était plongé dans une semi-pénombre. On y distinguait néanmoins un long comptoir en zinc derrière lequel il y avait un miroir et des alignements de bouteilles et de verres. « Il s'agit, pensa-t-elle, de ce que l'on appelle communément un "bar". »

A l'autre extrémité de la salle se dressait une sorte d'estrade; un imposant fauteuil de velours y trônait. On aurait dit une scène de

spectacle.

Aux murs étaient accrochées de multiples glaces ovales qui renvoyèrent à Vanola son image tandis qu'elle suivait le jeune homme à travers la pièce.

Ils se retrouvèrent dans une galerie intérieure donnant sur une enfilade d'alcôves apparemment aménagées pour recevoir deux personnes à dîner. Mais Vanola n'en vit pas plus. Son accompagnateur venait d'ouvrir une nouvelle porte et annonçait tout haut :

— La voici, Madame. C'est elle qui prétend être une brillante pianiste.

Quelque peu émue et anxieuse, Vanola pénétra dans un luxueux boudoir orné de tapisseries et meublé de trois exquis sofas en satin. Curieusement, ils étaient chacun d'une couleur différente — l'un bleu ciel, l'autre vert émeraude, le dernier rouge vif.

Au bout de la pièce se tenait une femme d'une corpulence peu commune, qui confinait à l'obésité, et d'une laideur repoussante.

Vanola ne le savait pas encore, mais elle avait devant elle la fameuse reine des nuits de Londres, Kate Hamilton.

Qui ne connaissait pas la réputation de Kate et de son cabaret ? Combien de jeunes gens de la haute société étaient venus s'y divertir ! Et tout étranger en visite dans la capitale britannique profitait de l'occasion pour aller y passer quelques heures consacrées au plaisir.

A en juger par le négligé de sa tenue, Kate ne s'était pas encore préparée pour la soirée à venir. La robe en soie vert émeraude qu'elle portait au-dessus d'une ample crinoline était passablement défraîchie et aurait nécessité un bon nettoyage. Des plaques de fard se craquelaient sur ses joues aux chairs pendantes.

Ses deux gros yeux globuleux, qui lui conféraient l'air inquiétant d'un oiseau nocturne, soumirent Vanola à un examen minutieux.

— Alors, que voulez-vous au juste ? la questionna-t-elle sur un ton autoritaire.

— On m'a dit que... vous cherchiez un pianiste, répondit Vanola de sa voix douce et musicale.

— Précisément, je cherche un pianiste. Pas une pianiste.

— Je vau**x** bien des hommes, dans ce domaine.

— Vous m'avez l'air bien sû**re** de vous, tout d'un coup.

— Oh, c'est surtout mon père qui le pense et...

Vanola hésita un instant avant d'oser se servir d'un nom que pourtant elle exé**cr**ait.

— ... et le duc d'Arkholme, également, se décida-t-elle à ajouter.

Les yeux de Kate enfoncés dans d'épais bourrelets de graisse, s'écarquillè**re**nt.

— Le duc d'Arkholme ? répéta-t-elle, visiblement impressionnée par ce titre prestigieux.

Le connaîtriez-vous ?

— Oui, il m'a été donné de jouer devant Sa Grâce.

— Est-ce lui qui vous adresse à moi ?

— Certainement pas ! A aucun prix je ne voudrais qu'il ait vent de ma démarche auprès de vous.

« De toute manière », se dit Vanola, « comment le duc pourra-t-il en savoir quelque chose ?

Il est improbable qu'il s'aventure un jour dans un endroit tel que celui-ci. »

D'après ce qu'elle avait pu en apercevoir, l'établissement tenu par Kate Hamilton devait être une sorte de salon de danse. Un de ces lieux de perdition et de débauche dont son père parlait parfois en termes cinglants pour les fustiger.

Le regard de Kate la toisait maintenant avec plus d'attention.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit-elle.

— Vanola.

— C'est tout ?

— Oui, tel est mon nom.

Ne pas mentionner son patronyme lui avait semblé plus prudent. Si Kate se doutait que son père était Sandor Szeleti, le musicien qui, comme l'annonçaient tous les journaux, venait de remporter le premier prix au concours patronné par le duc d'Arkholme, elle aurait très certainement refusé de l'employer. Pourquoi la fille d'un homme devenu riche et célèbre aurait-elle eu besoin de gagner sa vie en jouant du piano la nuit, dans un dancing ?

Comme un long silence s'installa, Vanola déduisit que sa tentative avait échoué.

Mais Kate finit par reprendre la parole et grommela à contre-cœur :

— C'est exact, il me manque quelqu'un ce soir, au piano. Cependant, je vous avertis, si vous ne savez pas vous servir correctement de l'instrument, vous vous retrouverez immédiatement à la porte. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Parfaitement.

— Autre chose: dès que j'aurai trouvé un pianiste homme, il prendra votre place. Les femmes au piano, c'est toujours des embêtements. Elles préfèrent aller s'amuser à danser sur la piste plutôt que de rester des heures à leur tabouret.

— Moi, affirma Vanola avec conviction, je veux seulement jouer.

— Vous connaissez les airs à la mode ?

— Certains, et aussi de nombreuses mélodies de compositeurs étrangers. Elles sont plus gaies et brillantes que ce que l'on entend d'habitude en Angleterre.

C'était une appréciation que son père avait maintes fois formulée. Et elle parut produire quelque effet sur Kate.

— Montrez-moi un peu de quoi vous êtes capable, exigea-t-elle. Mais si vous m'avez fait perdre mon temps, vous vous en repentirez, c'est moi qui vous le dis.

Le regard de Vanola parcourut le boudoir: il n'y avait apparemment pas de piano.

— Suivez-moi, fit Kate, qui s'élança vers la porte avec une rapidité étonnante pour une femme de sa corpulence.

En chemin, dans la galerie intérieure, elle s'arrêta brusquement pour apostropher un homme en gilet rayé, un serveur, sans doute, qui sortait de l'une des alcôves avec un air affairé :

— Henry, si tu laisses encore traîner des verres sales et que les lits sont mal faits comme hier soir, tu vas te retrouver dehors et sans tes gages.

— Tout est en ordre, Madame, affirma-t-il nerveusement.

— Il vaut mieux pour toi !

Kate, suivie de Vanola, reprit sa marche tandis que le serveur s'empressait de s'éclipser piteusement. Elles pénétrèrent bientôt dans le grand salon. Sur un côté de l'estrade où trônait le fauteuil de velours, se trouvait un piano droit que Vanola n'avait pas remarqué auparavant.

Elle s'approcha de l'instrument. A première vue, il semblait d'assez bonne qualité. Mais il avait besoin d'être accordé, s'aperçut-elle, quand, après avoir pris place devant le clavier, elle eut égrené un arpège.

Kate, quant à elle, était montée sur l'estrade.

Assise dans le fauteuil de velours, elle attendait.

Pour se donner du courage et rendre hommage à son père, Vanola choisit d'interpréter le chant folklorique hongrois qui, quelques nuits plus tôt, avait réveillé le duc d'Arkholme pendant son sommeil.

Les notes de la mélodie s'élevèrent, emplirent toute la pièce. Les doigts agiles de la pianiste couraient sur les touches et, comme par enchantement, elle oublia tout à coup dans quel lieu elle était. Elle ne pensait plus qu'à son père. Elle revoyait son noble et beau visage d'artiste, celui qui était le sien avant qu'ils ne viennent à Londres et que les malheurs ne s'abattent sur eux.

Le morceau fini, Vanola interpréta l'une des plus célèbres compositions d'Offenbach pour conclure par une valse de Strauss très populaire.

Ses mains retombèrent ensuite sur ses genoux. A présent, son sort dépendait de l'énorme et affreuse créature qui se tenait assise, immobile, sur son trône de velours.

Au bout d'un long silence, Kate se décida à prononcer son verdict:

— C'est entendu, je vous donne votre chance. Mais, je vous préviens, dans votre travail, il vous est formellement interdit de vous lier aux clients. Je ne tolérerai aucun écart de votre part. Est-ce bien compris ?

— Oui, répondit Vanola. Je vous le répète, tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir jouer du piano.

Elle se leva du tabouret, s'approcha de l'estrade. Les yeux globuleux de Kate Hamilton la scrutaient attentivement. Si elle l'avait trouvée assez bonne pianiste pour jouer dans son établissement, elle devait en même temps éprouver des réticences à l'engager parce que, comme l'avait remarqué Evie, elle était une lady et ne se trouvait pas à sa place dans ce genre de lieu.

— Je vous donne votre chance, lui répéta-t-elle d'un ton sec. Mais que cela soit bien clair entre nous: s'il se présente un pianiste meilleur que vous, vous lui céderez immédiatement votre place. Et sans faire d'histoires.

— Naturellement, acquiesça Vanola.

— Je vous donnerai cinq livres par semaine, et vous jouerez de huit heures du soir jusqu'à la fermeture.

— Je vous remercie.

Cinq livres par semaine ! C'était plus que Vanola ne l'espérait. Cela signifiait qu'elle serait en mesure de rembourser assez rapidement le duc. Alors elle ne lui devrait plus rien et recouvrerait son indépendance.

Kate continuait à l'examiner avec une attention qui finissait par devenir gênante.

— Vous avez quelque chose d'autre à vous mettre, j'espère ? la questionna-t-elle avec la brusquerie cinglante dont elle ne semblait jamais se départir.

Sur son visage se lisait une expression de blâme : de toute évidence, elle ne trouvait pas l'austère robe noire de Vanola à son goût.

— Je m'habillerai différemment, répondit cette dernière.

— Cela vaudra mieux ! Mais, prenez-en bonne note, je ne veux rien de

trop émoustillant.

Vous ne devez en aucun cas attirer l'attention des clients. Vous êtes là pour flatter leurs oreilles et non leurs yeux.

— J'ai compris... Madame.

Vanola avait marqué un temps d'hésitation avant de prononcer ce dernier mot. Ce qui n'échappa point à Kate.

— On ne prend pas de grands airs quand on est au bout du rouleau, prononça-t-elle d'une voix sifflante. Ça ne coûte rien d'être poli.

— Oui, Madame.

— Souvenez-vous-en à l'avenir.

— Je m'en souviendrai, Madame.

Kate souleva du fauteuil la masse énorme de son corps.

— Vous pouvez disposer maintenant, notifia-t-elle. Soyez de retour à huit heures très précises. Un repas léger vous sera servi au cours de la soirée. Mais il vous est interdit de boire. Est-ce clair ?

— Très clair, Madame. Je vous remercie.

Comme si elle savait que c'était ce que l'on attendait d'elle, Vanola, non sans une pointe d'ironie, s'inclina devant Kate Hamilton en une brève révérence.

Puis, tournant les talons, elle s'éloigna. Dans son dos, le regard de Kate, qui devait juger de sa démarche, continuait à peser sur elle. Au seuil de la porte donnant sur la rue, le jeune homme en bras de chemise paraissait l'attendre.

— Alors, comment ça s'est passé ? lui demanda-t-il. Kate vous emploie ?

— Oui.

— Bravo ! Mais laissez-moi vous le dire, vous risquez d'en baver. Une belle rousse comme vous ne va pas manquer de plaire aux clients. Et si vous avez l'imprudence de vous lier avec eux, aussi sûr que deux et deux font quatre, Kate vous flanquera tout de suite à la porte.

— Elle m'en a déjà avertie.

— De toute façon, au cas où vous auriez des problèmes avec un de ces messieurs, appelez-moi. Qu'il soit prince ou pickpocket, j'en ferai mon affaire.

Il essayait de se montrer gentil envers elle, comprit Vanola.

— C'est bien aimable à vous, le remercia-t-elle tandis qu'il lui ouvrait la porte.

Une fois dans la rue, elle se dirigea vers Leicester Square en quête d'une boutique de confection où acheter une robe du soir à bon marché.

Il était précisément huit heures quand Vanola se présenta de nouveau au cabaret de Kate Hamilton.

Le salon était maintenant brillamment illuminé. Les innombrables miroirs multipliaient l'image des filles qui prenaient des poses provocantes ou langoureuses devant eux. Elles étaient toutes ravissantes, élégamment coiffées et fardées, dans de superbes toilettes. Des serveurs en livrée allaient et venaient parmi les tables qu'occupaient déjà quelques clients.

Vanola alla s'installer au piano. Bientôt, des couples de danseurs tourbillonnaient sur les airs entraînants qu'elle s'était mise à jouer. Se concentrant sur le clavier, elle parvint vite à oublier où elle se trouvait. Les compositions de son père, qu'elle enchaînait, l'entraînaient loin dans un autre monde fait d'immenses steppes et de montagnes aux sommets enneigés.

Vers cinq heures du matin, les effets de la fatigue se firent tout à coup sentir. Au point que Vanola eut peur de s'évanouir. Qu'il était épuisant de devoir ainsi jouer du piano pendant des heures sans pouvoir s'arrêter ! Tout son corps était perclus de douleur, ses doigts, surtout, la faisaient terriblement souffrir.

Enfin, heureusement, la tenancière du cabaret décréta la fermeture. Les derniers clients se retirèrent. Vanola se leva de son tabouret. Dieu ! qu'elle était lasse ! Un peu inquiète, elle se demanda si elle aurait assez de forces pour rentrer jusque chez elle.

— Vous avez su faire danser tout ce beau monde, lui dit Kate qui s'était approchée d'elle.

Revenez demain à huit heures, je crois que je vais vous garder encore quelques jours.

— Merci, Madame, murmura Vanola.

Les jambes flageolantes, elle se dirigea vers la sortie. Tom, car tel était le prénom du jeune homme qui l'avait accueillie dans l'après-midi, s'y tenait en faction.

— Vous avez été vraiment sensationnelle, lui déclara-t-il en lui adressant un sourire admiratif. Tout le monde a été enthousiasmé par votre façon de jouer.

Trop harassée, Vanola ne répondit pas à ses louanges.

— Je vous ai fait appeler un fiacre, continua Tom. Vous pourrez ainsi aller vite vous coucher et vous reposer. Vous devez en avoir besoin.

Émue par tant de gentillesse ou exténuée par cette soirée, elle faillit se mettre à pleurer.

Lucy, une ravissante blonde aux formes opulentes, s'approcha du piano et, se penchant à l'oreille de Vanola, lui souffla :

— Sa Grandeur veut une polka.

— Encore ! protesta la pianiste.

— Oui, et voici pour ta peine.

La blonde déposa un demi-souverain à l'extrémité du clavier. Après un coup d'œil à la pièce, Vanola fut contrainte d'attaquer la polka.

Elle ne l'avait pas compris dès le premier soir, mais quand un client désirait entendre jouer un certain air, il lui fallait payer.

Du reste, chez Kate, tout donnait lieu à supplément.

Au début, Vanola, ignorant les usages en vigueur, était repartie sans emporter les monnaies éparpillées sur l'instrument et lui revenant.

Le lendemain, Tom, toujours serviable et amical, lui avait précisé au moment de son départ :

— Ce sont vos pourboires.

Lui glissant dans la main plusieurs demi-souverains, il avait ajouté :

— Ne les oubliez plus maintenant.

Interdite, Vanola avait considéré les pièces.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'était-elle enquis.

— Quand vous jouez un morceau réclamé par un client, il paye, lui avait expliqué Tom. Et c'est pour votre poche.

— Mais je refuse de gagner de l'argent de cette façon !

— Il est à vous. Un petit à-côté, pour ainsi dire. Si vous ne le prenez pas, un des serveurs s'empressera de le ramasser et d'en profiter à votre place.

Vanola avait hésité. Tout son être se rebellait à l'idée d'accepter des

pourboires, comme une domestique. Puis elle avait pensé que ces suppléments, après tout, étaient loin d'être négligeables: ils lui permettraient de rembourser le duc plus vite que prévu.

— Merci, Tom, avait-elle dit en s'appropriant finalement les demi-souverains. Je m'aperçois que je suis bien ignorante des règles de la maison.

— Vous apprendrez, avait répliqué le jeune homme, un sourire amusé aux lèvres.

Vanola, effectivement, apprit. Au bout de quelques jours, les lieux n'eurent plus grand mystère pour elle. Elle savait à peu près comment les choses s'y passaient.

Pour être admis chez Kate, il fallait d'abord franchir le barrage constitué par les deux cerbères qui officiaient à la porte d'entrée. Tout nouvel arrivant était soumis à un examen minutieux à travers le judas. Qui n'était pas déjà connu ou ne pouvait pas se prévaloir du patronage d'un habitué se voyait refuser l'accès de l'établissement.

Dans le grand salon, les clients prenaient place à des tables disposées autour de la piste de danse. Sur l'estrade, de part et d'autre de Kate assise dans son fauteuil en robe du soir, se tenait un essaim de jeunes femmes, toutes plus jolies et attirantes les unes que les autres.

Quand un nouveau venu s'attablait, l'une d'entre elles allait le rejoindre pour lui permettre de passer quelques heures en galante compagnie.

Les messieurs qui fréquentaient le cabaret n'étaient pas seulement des aristocrates, membres des clubs les plus fermés de St. James's, mais encore des officiers de l'armée de Sa Gracieuse Majesté, des juges, des parlementaires et même d'éminents professeurs d'université. Parmi tous les clients, les nobliaux de province de passage à Londres étaient ceux qui se faisaient le plus aisément dépouiller de leur argent.

Ainsi que Vanola l'apprit, Kate escomptait que quiconque passait une soirée chez elle y dépensât au moins cinq ou six livres.

Comme elles s'étaient rendu compte que la nouvelle pianiste n'entendait pas leur faire concurrence, la plupart des filles se prirent vite de sympathie pour elle. Elles se plaisaient à lui raconter certaines anecdotes les plus pittoresques dont l'établissement avait été le théâtre. Comme celle, par exemple, concernant les trois ambassadeurs que le roi du Siam avait délégués à Londres, quelques années

auparavant, pour y faire allégeance à Sa Majesté.

Les diplomates asiatiques avaient été logés par le gouvernement britannique dans une somptueuse suite de l'hôtel Claridge. On avait inscrit, entre autres, au programme de leurs divertissements, une représentation d'un opéra à Covent Garden et la visite des principaux sites et monuments historiques de la capitale. Ce qui n'avait pas semblé intéresser outre mesure les trois ambassadeurs. Pour qu'ils gardent un bon souvenir de leur séjour à Londres, il avait alors été décidé, bien que cela ne fût pas tout à fait conforme au protocole, de les mener passer une soirée chez Kate Hamilton.

Ce soir-là, le champagne avait coulé à flots, comme jamais, et l'on s'était follement amusé.

Au moment de se retirer, le chef de la diplomatie siamoise avait dû régler une addition astronomique.

Les filles évoquaient cette folle nuit en riant à gorge déployée, mais Vanola se la représentait comme une fête factice, artificielle.

A l'ordinaire, ce lieu au luxe clinquant demeurait pourtant bien triste, à ses yeux. Quand son regard se détachait du clavier pour parcourir la salle, Vanola sentait son cœur se serrer inévitablement. Quel spectacle pitoyable que toutes ces jeunes femmes poudrées, revêtues de toilettes impudiques dénudant leurs épaules et une partie de leur poitrine, qui conversaient ou dansaient langoureusement avec des hommes élégants et souvent séduisants. Ah ! sa mère aurait été horrifiée de la voir travailler en un pareil endroit !

Sa vertu n'y était cependant pas directement menacée. Kate, qui appréciait de plus en plus ses talents de pianiste, y veillait en personne. Dès qu'un client s'approchait de Vanola avec l'intention de lui parler, la tenancière, de son trône de velours, donnait bruyamment de la voix :

— S'il vous plaît, my lord. Je vous prie de laisser la pianiste tranquille. Je l'emploie pour jouer, et rien d'autre. Si vous désirez passer un moment en charmante compagnie, adressez-vous à l'une de ces dames qui sont là pour ça. A Londres, vous n'en trouverez nulle part ailleurs d'aussi belles et de mieux éduquées.

Au bout d'une semaine de travail, Vanola, à sa grande surprise, compta qu'en plus de son salaire elle avait à peu près gagné dix livres de pourboires. Ce qui signifiait, pensa-t-elle, avec une vive

satisfaction, qu'elle allait pouvoir renvoyer au duc une partie de la somme qu'elle lui devait encore sur les cinquante livres, et qu'elle avait utilisée en règlement des obsèques de son père et pour l'achat d'une robe.

Elle avait découvert dans Shaftesbury Avenue une boutique proposant des vêtements bon marché mais d'assez bon goût. Tout d'abord, elle avait songé continuer à s'habiller en noir.

Mais avec sa carnation si blanche et sa chevelure rousse, loin de l'aider à passer inaperçue, cette teinte aurait au contraire attiré les regards sur elle.

Son choix s'était donc porté sur une robe à crinoline bleu foncé, dont le corsage drapé n'était que modestement décolleté.

Elle avait rejeté ses cheveux en arrière et avait pris l'habitude de les nouer en un chignon.

Ceci afin de se différencier des autres filles travaillant chez Kate, dont les coiffures tout en boucles, frisons et accroche-cœurs, constituaient des chefs-d'œuvre de sophistication.

Ses efforts pour paraître effacée et discrète restèrent pourtant vains. Son air d'innocence, sa distinction innée, sa singulière beauté la faisaient inévitablement remarquer. Maints clients n'avaient d'yeux que pour elle et brûlaient de l'approcher pour la courtiser. Mais la tenancière des lieux veillait, les règlements draconiens qu'elle avait institués devaient être respectés à la lettre. Quiconque y contrevenait était reconduit sans ménagement à l'extérieur par Tom ou l'un des deux cerbères.

Depuis qu'elle était devenue pianiste chez Kate Hamilton, la vie de Vanola avait bien changé. Elle ne regagnait jamais le garni de Mme Bâtes avant cinq heures du matin. Là, épuisée, elle se jetait sur son lit où elle s'endormait sur-le-champ pour ne se réveiller que dans l'après-midi, vers une ou deux heures.

Mme Bâtes, qui sous des apparences parfois bourruées, cachait un cœur d'or, avait pris en affection la jeune orpheline. C'est pourquoi elle lui permettait d'utiliser sa propre cuisine au sous-sol ; privilège qu'elle n'aurait jamais concédé à un autre locataire. La pièce était claire et propre, bien différente du sordide réduit infecté de cafards dans lequel, à Praed Street, les habitants de l'immeuble, à tour de rôle, allaient faire cuire leurs gaillons.

Vanola n'ignorait pas qu'après des mois de privations, si elle voulait avoir la force de continuer à mener une existence aussi épuisante, il lui était nécessaire de bien se nourrir.

Elle s'achetait donc très souvent de la viande et soignait ses repas.

Au début, son organisme trop longtemps soumis à la faim s'était montré quelque peu rebelle à une alimentation aussi riche. Puis il s'y était accoutumé. Et un tel régime n'avait pas manqué de profiter à Vanola. Elle s'était rapidement sentie mieux, pleine d'une vigueur nouvelle. Ses joues, naguère creusées, avaient retrouvé de leur modelé, de même que les formes de son corps. Tout en restant très mince, elle n'était plus tout à fait la gracile jeune fille dont le duc d'Arkholme avait fait, une nuit, la connaissance.

D'autre part, en arrivant chez Kate ponctuellement à huit heures du soir, Vanola avait la possibilité de dîner en compagnie des autres filles, dans une petite pièce attenante aux cuisines. La plupart d'entre elles se trouvaient en déshabillé.

Comme elle l'avait vite découvert, elles avaient l'habitude de se rendre à leur travail en habits de tous les jours ; leurs magnifiques et fragiles robes du soir restaient chez Kate.

Ainsi, elles ne risquaient pas de les froisser ou de leur faire un accroc pendant les trajets.

Parfois, certaines se retiraient en fin de soirée au bras d'un client. Privilège qui se monnayait fort cher et qui ne plaisait pas outre mesure à Kate. « A quoi servent donc les salons particuliers, my lord ? » demandait-elle alors en clignant ses gros yeux globuleux.

Sans fards ni parures, les filles étaient encore plus jolies, estimait Vanola. Et plus elle les connaissait, plus elle appréciait leur gentillesse et leurs qualités de cœur.

— Tu devrais t'acheter une autre robe, lui dit un soir l'une d'entre elles. Je connais une adresse où l'on trouve des choses superbes que les plus élégantes dames de la haute société ont portées.

— Revendraient-elles leurs toilettes quand elle n'en veulent plus ? s'étonna Vanola.

— Mais non ! Pas elles ! Mais leurs femmes de chambre. C'est un à-côté, pour ainsi dire.

Un après-midi, suivant ces conseils avisés, Vanola se rendit au magasin qu'elle lui avait indiqué. On y trouvait effectivement un grand choix de robes fort belles et qui avaient dû coûter excessivement cher.

Beaucoup n'étaient pas à la portée de sa bourse. Toutefois, à un prix relativement modique, elle en choisit une à crinoline d'une élégance parfaite et qui semblait avoir été faite sur mesure pour elle. Elle acheta aussi un joli chapeau pour remplacer celui qu'elle mettait ordinairement ; il était en si piteux état qu'il lui était devenu difficile d'en nouer les rubans effilochés.

Malgré ces dépenses, elle disposerait encore de quoi rembourser le duc, quand elle percevrait son salaire à la fin de la semaine. Comme la première fois, pour lui faire parvenir l'argent, elle utiliserait les services d'un gamin des rues.

« Que pensait le duc ? » se demandait-elle.

Probablement se moquait-il de son orgueil. Lui qui était si riche... Quelques livres de plus ou de moins devaient lui paraître bien dérisoires, une goutte d'eau dans un océan. Mais comme elle avait pu le remarquer, il ne manquait pas d'intuition et peut-être comprenait-il tout de même le sens de son geste : en lui restituant cette somme, elle l'accusait d'être responsable de la mort de sa mère et de son père...

« Je le déteste ! Je le déteste ! » s'exclama-t-elle pour elle-même, tout en plaquant un violent accord sur les touches.

Surpris par ce brusque écart sonore, plusieurs clients tournèrent la tête vers elle. En guise d'excuse, Vanola leur adressa un bref regard contrit. Ce fut alors qu'elle aperçut le duc.

Il venait de pénétrer dans le salon de Kate Hamilton en compagnie d'un autre homme d'une élégance presque aussi raffinée que la sienne. Ses yeux parcouraient la salle.

Aussitôt, Vanola détourna son visage. Son cœur s'était mis à battre d'effroi. Seigneur ! que faire ? Il ne fallait pas qu'il la voie. A aucun prix.

Une fois de plus — et cela commençait à devenir monotone — le duc et Brooky avaient entrepris la tournée nocturne des établissements où se jouait de la musique, du piano plus particulièrement.

Les nuits de Londres étaient on ne peut plus gaies et chaudes à cette

époque. Les cabarets, les salons de danse et les autres lieux consacrés au plaisir s'y comptaient par centaines.

Selon Brooky, toujours prompt à trouver le mot pour rire, de quoi laisser un homme désireux de s'amuser, sans un seul penny au bout d'une semaine.

Mais, à la longue, leur quête infructueuse soumit sa patience à rude épreuve. En sortant de l'un des cabarets les plus sordides, où ils s'étaient aventurés, il éclata :

— Pour l'amour de Dieu, Lenox, rentrons ! J'en ai assez de tout ce bruit et de toute cette crasse. Si Vanola est bien telle que tu me l'as décrite, jamais elle ne se résoudra à mettre les pieds dans un endroit semblable.

— Je suis bien de ton avis, répliqua le duc. Elle travaille pourtant quelque part. Mais où ?

C'était bien là l'obsédante question que tous deux se posaient depuis plusieurs jours. Sans, hélas, parvenir à la résoudre.

Carstairs avait été chargé d'enquêter dans toutes les académies de danse pour savoir si une jeune personne correspondant au signalement de Vanola s'y était présentée en vue de solliciter un emploi. Partout, la même réponse négative lui avait été fournie.

Au cours d'une discussion, le duc avait exclu l'hypothèse que Vanola ait pu se faire engager dans un orchestre symphonique.

— Les femmes en sont systématiquement bannies, avait-il dit. Et j'imagine mal Vanola participant à une formation de music-hall.

Restaient les salons de danse et les cabarets. Dès lors, les deux amis à la recherche de Vanola s'étaient rendus toutes les nuits dans des établissements de ce genre, des plus sélects aux plus populaires.

Au début, la chose avait plutôt amusé Brooky. Il s'était même procuré un opuscule intitulé *Petit guide des nuits de Londres*, édité par un certain lord Chief Baron et incluant l'adresse de tous les lieux où l'on peut se divertir.

Il lui arrivait parfois d'en lire tout haut des extraits en riant aux éclats. Mais sa gaieté restait sans écho. Au fil des jours, le duc, lui, devenait de plus en plus sombre. Il prenait avec un sérieux étonnant sa quête

de la jeune fille disparue. De toute évidence, un échec provoquerait en lui une amère déception.

Jamais Brooky n'avait vu son ami se mettre dans un semblable état pour aucune autre femme. Il n'avait plus de pensées que pour elle, et la peur de l'avoir définitivement perdue le rongait sans relâche.

Par amitié, lord Poolbrook avait mis du sien pour collaborer aux recherches. Il avait fait des suggestions: aller au Coal Hole et au Cider Cedar, ne pas oublier les dancings en plein air comme le Vauxhall ou le Cremorne.

Mais, peu à peu, sa bonne volonté s'était émoussée.

Ce soir-là, après le dîner pris à Arkholme House, qu'il avait trouvé excellent, alors que le duc y avait à peine touché, Brooky osa protester, comme ils se levaient de table:

— Nous n'allons pas continuer ainsi indéfiniment !

— Si tu ne veux pas m'accompagner, libre à toi. J'irai seul, répliqua le duc.

— Mais non, Lenox, je viens avec toi, naturellement. En souhaitant que nos pas nous conduisent dans des lieux un peu plus agréables que ceux où nous nous sommes rendus hier.

— En me réveillant, j'ai pensé que nous n'étions pas encore allés chez Mott. C'est plus chic que le Argyll ou le Holborne.

— Tout le monde ne partage pas forcément cet avis, rétorqua Brooky. C'est bien chez Mott que Hastings a joué un de ses tours les plus pendables lorsque, après avoir éteint les lumières, il a lâché sur la piste de danse cents rats affamés !

A cette évocation, le duc ne put s'empêcher d'éclater de rire : dans ses farces, le jeune marquis de Hastings avait toujours su mettre en œuvre une imagination débridée.

Puis, reprenant son sérieux, il annonça:

— Nous irons chez Mott en premier lieu. J'ai entendu dire qu'ils avaient un grand orchestre.

C'était effectivement le cas. Mais Vanola n'y figurait pas. Le duc entraîna son ami dans d'autres cabarets dansants du côté de Haymar-

ket et de Holborn. Sans plus de résultat.

Cette vaine quête devenait de plus en plus fastidieuse, et Brooky, excédé, était fermement décidé à abandonner quand une idée vint au duc.

— Je sais où nous avons oublié d'aller! s'exclama-t-il. Chez Kate Hamilton.

— Inutile de perdre notre temps, Lenox, soupira son vieil ami. Le pianiste de Kate est un homme. Excellent, du reste, comme j'ai pu personnellement m'en rendre compte il y a trois semaines à peine, quand j'y ai fait un tour.

L'argument ne parvint pas à entamer la détermination du duc. Il ordonna aussitôt au cocher de le conduire à Prince's Street. Bon gré mal gré, Brooky le suivit en bougonnant.

Quelque vingt minutes plus tard, les deux hommes se présentaient chez Kate Hamilton.

Tom, en faction, reconnut tout de suite par le judas la haute et élégante silhouette du duc d'Arkholme. Et la porte s'ouvrit instantanément.

— Bonsoir, Votre Grâce. Quelle joie de vous revoir parmi nous. Il y a longtemps que Sa Grâce ne nous avait plus honorés de sa présence.

Puis Tom s'inclina devant Brooky.

— Bonsoir, my lord. Vous êtes toujours le bienvenu ici.

Il se hâta de précéder ces deux clients de marque pour les introduire dans le grand salon où résonnait l'habituel brouhaha de rires et de conversations.

Au moment où ils pénétraient dans la salle brillamment éclairée, la mélodie harmonieuse du piano fut soudain brisée par un accord fracassant. Comme un coup de pistolet au cours d'un concert. Des clients surpris tournèrent la tête vers l'instrument. Le duc suivit leurs regards.

Une bouffée de bonheur l'envahit alors: sa quête venait de se terminer.

Mais il se montra assez avisé pour ne pas aller immédiatement parler à Vanola.

Des connaissances souriaient à Sa Grâce, lui adressaient un petit signe amical. Kate avait certainement noté son arrivée et s'en réjouissait. Vanola, hélas, risquait de réagir tout autrement.

Le fait qu'elle n'ait pas jugé bon d'entrer en contact avec lui après la proclamation officielle des résultats de son concours le lui prouvait avec trop de clarté: la fille de Sandor Szeleti ne désirait pas se retrouver en sa présence. Il était donc inutile de lui imposer publiquement une situation qui l'aurait importunée.

C'est pourquoi le duc choisit d'aller s'installer au comptoir du bar. Dans cette position, il tournait le dos au reste de la salle. Vanola, espéra-t-il, penserait qu'il ne l'avait pas vue.

En matière de boissons, chez Kate, on se piquait d'être à la pointe de la mode. On y servait comme en Amérique des cocktails, d'étranges mixtures aux jolies couleurs baptisées Gum Tickler, Eve Opener ou encore Cork Reviver. Le duc se contenta de commander une bouteille du meilleur champagne. Après en avoir vidé quelques flûtes avec Brooky, il ordonna qu'une autre bouteille fût portée à Kate avec ses compliments. Comme de coutume, elle trônait dans son fauteuil.

Le garçon chargé du bar s'étant empressé d'exécuter ses ordres, la tenancière levait bientôt son verre en direction de Sa Grâce pour indiquer qu'elle le remerciait et buvait à sa santé.

Le duc l'imita.

Brooky et lui ne tardèrent pas à s'en aller. En les apercevant qui quittaient le salon, Vanola poussa un long soupir de soulagement.

« Il ne m'a pas vue », pensa-t-elle tout en éprouvant l'agréable sentiment d'avoir échappé au danger.

Sans qu'elle en ait eu l'intention, ses doigts, instinctivement, se mirent alors à exécuter la chanson folklorique hongroise composée par son père, celle-là même qui avait réveillé le duc, la nuit où elle s'était introduite comme une voleuse à Arkholme House.

Comme cette mélodie contrastait avec les polkas et les autres airs à la mode qu'elle avait dû jouer au cours de la soirée ! Quelle grâce et quelle légèreté dans cette musique ! Elle pétillait comme des bulles de champagne, scintillait comme un rayon de soleil sur la neige. Elle faisait penser à un ciel d'azur sans nuages.

Rapidement, les verres cessèrent de tinter, les conversations et les rires

se turent. Chacun, presque malgré soi, se tenait immobile et écoutait la pianiste dans un silence recueilli. A la fin du morceau, des applaudissements enthousiastes crépitèrent.

Une heure plus tard, les derniers clients, un peu titubant sur leurs jambes, quittaient le salon.

Vanola se leva, et referma son piano avant de ramasser les demi-souverains qui constituaient ses pourboires. Il y en avait plus que d'habitude. Elle songea avec satisfaction qu'elle pourrait faire porter dix livres au duc, le lendemain.

« Je gagnerai peut-être encore plus la semaine prochaine », se dit-elle, en saisissant son mantelet qu'elle jeta sur ses épaules.

Elle s'apprêtait à partir quand Kate, dans un cliquetis de bijoux, s'approcha d'elle.

— Bonne nuit, Vanola, lui souhaita-t-elle. Vous avez particulièrement bien joué ce soir.

Mais j'aimerais vous donner un conseil: changez de robe. Je suis lasse de vous voir toujours porter la même.

— Une... une autre robe ? bafouilla-t-elle.

Il lui semblait que Kate s'empressait de lui adresser un reproche uniquement pour l'empêcher de se montrer présomptueuse après le succès qu'elle venait de remporter. La robe n'était qu'un prétexte. Et Vanola n'avait aucune envie de dépenser inutilement son argent.

— Oui, reprit la tenancière, car j'entends que mes employés soient d'une élégance irréprochable. Tenez, moi, je ne mets pas la même robe tous les soirs, n'est-ce pas ?

Vanola fut sur le point d'argumenter, d'avancer que leurs rôles n'étaient pas les mêmes. Mais il aurait été stupide de contrarier Kate au risque de perdre sa place de pianiste.

— Je ferai mon possible pour vous donner satisfaction, Madame, préféra-t-elle déclarer d'un ton soumis.

Après avoir pris congé de sa patronne, elle traversa le grand salon où les serveurs éteignaient les lampes à gaz.

Tom l'attendait à la porte.

— Je vous ai fait appeler un fiacre, lui annonça-t-il.

— Merci, Tom, c'est très gentil. Je suis si fatiguée, ce soir, que je serais bien incapable de mettre un pied devant l'autre.

Il lui ouvrit la porte et l'accompagna dans la rue jusqu'à la voiture. Vanola, déjà somnolente, prit place sur le siège arrière. Un cri lui échappa alors : elle n'était pas seule, quelqu'un était assis à ses côtés !

— N'ayez aucune crainte, lui dit doucement une voix qu'elle reconnut aussitôt pour être celle du duc. Ce n'est que moi, Vanola.

— Vous ! s'écria-t-elle. Que faites-vous donc dans ce fiacre que Tom a appelé pour moi ?

— J'ai indiqué à ce brave Tom que je me chargeais de vous raccompagner chez vous.

Il poussa un bref soupir avant d'ajouter :

— Ah ! Vanola, si vous saviez le mal que j'ai eu à vous retrouver !

— Mais pourquoi, pourquoi vouliez-vous me... me retrouver ?

Le duc lui répondit par une question :

— Pour quelle raison avez-vous disparu au moment où le génie de votre père venait d'être reconnu ?

— Papa... est mort, murmura-t-elle sombrement.

— C'est ce que j'avais, hélas, cru comprendre. Je suis désolé. J'imagine à quel point cette perte a dû vous affecter.

Comme elle gardait le silence, il ajouta au bout d'un moment :

— Les trois compositions que vous m'avez laissées ont soulevé l'enthousiasme de tous ceux qui les ont entendues. Ne pensez-vous pas que, si votre père était encore en vie, il serait heureux de le savoir ?

— Il est trop tard !

— Trop tard pour quoi ? questionna presque sèchement le duc. La musique est éternelle, vous en êtes convaincue. Et votre père ne pouvait pas souhaiter que l'œuvre qu'il a donnée à l'humanité meure avec lui.

Sans mot dire, Vanola regardait droit devant elle.

A la pâle lueur de l'aube qui se levait lentement, le duc distinguait son profil se dessinant devant la fenêtre de la voiture. Sans aucun doute, elle réfléchissait à ce qu'il venait de lui dire.

— Je... je me suis peut-être trompée, finit-elle par articuler d'une voix hésitante. Papa aurait probablement voulu que sa musique rende les gens heureux et les inspire.

— Naturellement ! acquiesça le duc avec vivacité. Je m'étonne qu'une Hongroise puisse croire que la mort est une fin. Aussi bien en ce qui concerne votre père que son œuvre.

Ces propos étaient si inattendus que Vanola tourna la tête malgré elle pour le dévisager. La surprise ou l'émotion agrandissait encore davantage ses yeux noirs;.

— Vous parlez comme si... remarqua-t-elle tout bas, d'une manière presque imperceptible, comme si papa était encore en vie.

— Son génie ne mourra jamais ! Vous êtes musicienne, Vanola, vous savez que je dis la vérité.

Un timide sourire s'esquissa sur les lèvres de la jeune fille.

— Je vous l'avoue, je vous ai détesté de toutes mes forces, osa-t-elle déclarer au duc. C'est peut-être la raison pour laquelle j'étais incapable de penser à papa comme à un être... vivant.

— Vous m'avez haï, je le sais, Vanola, répondit-il avec douceur. Mais le passé ne se répétera pas. Grâce à vous. J'ai pris des mesures: les administrateurs corrompus ont été chassés.

Une petite flamme venait de s'allumer dans le regard de la jeune fille, nota le duc avec satisfaction.

— Dans quinze jours, continua-t-il, j'organise une nouvelle audition. Les compositeurs n'ayant pas pu s'acquitter de pots-de-vin s'y présenteront nombreux, je l'espère. Je les recevrai personnellement dans le salon de musique d'Arkholme House.

— Vous avez pris là une excellente initiative, approuva Vanola.

— J'espérais bien que vous en jugeriez ainsi.

Son regard s'attachait avec plus d'insistance sur Vanola.

— Venez déjeuner chez moi, demain, lui proposait-il. J'aimerais que vous me donniez vos conseils sur la façon d'arranger le salon de musique.

— Vraiment ? Vous aimeriez que je vous aide ? s'étonna-t-elle, déconcertée.

— Oui, bien sûr ! Et il y a bien d'autres questions sur lesquelles j'aimerais connaître votre avis. Si votre père était encore de ce monde, je me serais adressé à lui. Mais, puisqu'il est mort, c'est à vous que je le demande. Je ne veux pas courir le risque de me tromper une seconde fois.

Au-delà de sa surprise, Vanola comprit que le duc faisait tout son possible pour tenter de racheter ses erreurs passées, celles qu'elle lui avait elle-même dévoilées et reprochées avec tant de violence. Comment aurait-elle pu refuser de collaborer à cette entreprise ?

En même temps, tout cela était si inattendu...

— Je veux bien vous aider, se décida-t-elle à répondre, si vous avez la certitude que je vous serai réellement utile.

— Vous le serez à double titre, je n'en doute pas. En tant que musicienne et en tant que fille du grand Sandor Szeleti.

Qu'il était merveilleux d'entendre parler de son père en ces termes ! C'était comme si un vieux rêve se réalisait.

— Comment pouvez-vous vous abaisser à jouer dans un établissement comme celui de Kate Hamilton ? s'enquit soudain le duc qui venait de changer de ton.

Après avoir flotté sur un nuage, Vanola eut l'impression d'être brutalement ramenée sur terre.

— Il a bien fallu que je travaille, répliqua-t-elle. Et j'ai eu de la chance que le pianiste de Kate ait été mis à la porte à cause de son ivrognerie.

— Estimez-vous vraiment que ce soit le lieu indiqué pour faire entendre la musique de votre père ? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé organiser pour vous un concert privé, comme j'en avais l'intention ?

Le visage de Vanola se ferma, elle détourna brusquement son regard.

— C'est entendu, vous me haïssez, et je peux le comprendre, continua le duc d'une voix âpre. Mais il n'en reste pas moins criminel de vendre votre talent de la sorte !

Vanola étouffa un cri d'indignation.

— Comment osez-vous me parler de la sorte ? s'emporta-t-elle. Que pouvais-je faire d'autre ? Mourir de faim ou accepter votre charité ?

— C'est faux, il ne s'agit pas de charité. Les mille guinées gagnées par votre père, et qui vous appartiennent à présent, ont été amplement méritées. D'autre part, les partitions de ses œuvres, que j'ai fait imprimer, s'arrachent chez les marchands de musique. Cela aussi va vous rapporter beaucoup d'argent.

— Est-ce vrai ? demanda Vanola, la gorge nouée.

— Absolument. Tout le monde fredonne déjà les airs de Sandor Szeleti.

Il y eut un long silence. Elle luttait pour ne pas se mettre à pleurer, devina le duc, mais il s'abstint d'intervenir.

Enfin, les chevaux s'immobilisèrent devant le garni de Mme Bâtes.

— J'enverrai une voiture vous prendre à midi et demi, annonça le duc. En attendant, dormez bien. Et ne pensez qu'à ceci : votre père n'est pas mort, il continue à vivre dans votre cœur comme dans celui de tous ceux qui entendent sa musique.

Sur ce, il descendit de voiture pour aller ouvrir la portière à la jeune fille.

Le ciel était maintenant doré par les premiers rayons du soleil qui semblaient se refléter dans les prunelles de Vanola.

Elle tendit sa main au duc, et ce dernier la retint entre les siennes. De longues secondes, ils demeurèrent immobiles, se regardant, comme fascinés, les yeux dans les yeux. Les mots paraissaient inutiles, tout à coup.

Puis Vanola dégagea très lentement sa main.

— Bonne nuit, murmura-t-elle dans un souffle.

— Bonne nuit, répliqua le duc. N'oubliez pas : pensez à votre père et ayez confiance en moi.

Il regagna sa voiture qui s'éloigna aussitôt. En gravissant les degrés du perron, Vanola se demandait si elle n'était pas en train de vivre un rêve.

Une fois le déjeuner terminé, Vanola gardait toujours cette grisante impression de rêver.

Au moment où elle s'était endormie la veille au soir, les paroles du duc résonnant encore à ses oreilles s'étaient mêlées à la musique de son père pour ne former plus qu'un avec elle.

Quand Mme Bâtes l'avait réveillée à midi, comme elle le lui avait demandé, elle se sentait joyeuse et elle éprouvait l'étrange impression que quelque chose de merveilleux allait advenir, quelque chose qu'elle n'avait plus connu depuis son enfance...

Elle avait revêtu la jolie robe récemment achetée chez le marchand de vêtements d'occasion, avec son chapeau qui, lui non plus, ne manquait pas d'élégance. Ainsi, elle ne paraîtrait pas trop déplacée dans la luxueuse demeure du duc d'Arkholme.

Elle était fin prête quand le petit Billy avait pénétré dans sa chambre en courant, les yeux luisants d'excitation, et lui avait annoncé :

— Une voiture magnifique vous attend ! devant la maison, miss Vanola. Avec deux chevaux ! Je n'en ai jamais vu de plus beaux. Et trois cochers pour la conduire !

Un sourire amusé avait étiré les lèvres de Vanola.

— Merci, Billy.

Et la voiture l'avait emportée au grand trot de son superbe et fringant attelage jusqu'à Arkholme House. Là, tout l'avait émerveillée et ravie : de l'impeccable haie de laquais en livrée l'ayant accueillie dans le hall, au splendide plafond à caissons de la salle à manger où on l'avait introduite.

Le duc n'avait pas tardé à venir l'y rejoindre. Après lui avoir baisé la main, il lui avait suggéré d'enlever son chapeau de même que le mantelet qu'elle portait sur sa robe. Il rie lui dit pas qu'il avait envie d'admirer sa chevelure.

— Il fait chaud aujourd'hui, avait-il affirmé. Vous serez plus à votre aise.

Vanola lui avait obéi, et quand elle quitta la salle à manger, le repas terminé, un rayon de soleil qui illuminait la pièce jeta des flammes d'or dans ses cheveux. Le duc, qui marchait à quelques pas derrière elle, retint son souffle: de sa vie, il n'avait vu une femme aussi ravissante.

Empruntant un long corridor, ils se rendirent au salon de musique situé dans une autre aile de la demeure. En pénétrant dans la pièce, une exclamation admirative échappa à Vanola.

Entre ces murs ornés de fresques, on se croyait dans une bonbonnière, accueillante et feutrée.

Sur une scène encadrée de colonnettes de marbre, se trouvait un piano à queue. Le plus superbe instrument que Vanola ait jamais eu l'occasion de contempler. Il allait sans dire qu'il devait produire un son d'une qualité infiniment supérieure à celui de chez Kate Hamilton.

Sans demander la permission au duc, Vanola, comme hypnotisée, s'approcha du piano, se pencha au-dessus du clavier et y plaqua un accord. Les notes se mirent à vibrer en elle.

S'asseyant sur le tabouret, elle attaqua spontanément un chant d'amour de son père.

Le duc la rejoignit sur la scène. Adossé à l'une des colonnettes, dans une position lui permettant de voir son visage, il l'écouta. L'air lui était inconnu. Comme dans les autres compositions de Sandor Szeleti, les degrés s'enchaînaient dans une harmonie troublante et fascinante. Cette musique délivrait son message en s'adressant non seulement aux sens de l'auditeur, mais aussi à son esprit. Impossible de ne pas se laisser emporter par sa magie, de ne pas y entrer, s'enthousiasmer et s'é mouvoir, corps et âme.

Quand mourut le dernier accord, Vanola releva lentement la tête, et son regard soutint celui du duc. D'une voix très étrange, comme venue d'ailleurs, elle murmura:

— Papa disait que c'était là l'esprit de l'amour.

Avant que le duc n'ait pu émettre son avis, elle enchaîna sur un nouveau morceau. Il était d'une beauté sereine, évoquant les images d'une nature apaisée : de hautes herbes agitées par le vent, une rivière argentée serpentant au fond d'une vallée, des pics neigeux se dressant vers le ciel.

Quelle science et quel charme dans ces mélodies ! Le duc, envoûté, ne se lassait pas de les entendre. Sans cesse, elles lui ouvraient de nouveaux horizons, l'entraînant dans un univers merveilleux auquel il n'aurait jamais pensé pouvoir accéder un jour. Grâce à elles, il se sentait transformé, devenir un autre homme...

Après un final en crescendo d'une virtuosité étourdissante, Vanola déclara avec fierté :

— Papa disait souvent qu'il lui faudrait toujours jouer la musique en plein air et non l'emprisonner entre les murs des salles de concert. C'est une très belle idée, il me semble.

Tellement romantique !

Comme elle prononçait ces mots et qu'un grand sourire l'illuminait, le duc s'approcha d'elle.

Lentement, il l'aida à se lever et l'attira vers lui. Ses bras l'enlacèrent, la serrèrent tout contre lui. Puis sa bouche s'empara tout à coup de la sienne, avec fièvre et passion.

Pendant quelques instants, Vanola fut trop abasourdie pour prendre clairement conscience de ce qui lui arrivait.

Elle aurait dû résister, se débattre, pensa-t-elle. Mais le baiser que lui prodiguaient les lèvres ardentes du duc suscitait en elle des sensations tellement fortes et troublantes que, fermant les yeux, elle s'abandonna.

C'était comme si la musique qu'elle venait de jouer se prolongeait. Avec des notes et des nuances encore plus intenses, plus exaltantes. Comme dans un rêve, des images lumineuses de soleil sur la neige, de soleil brûlant l'éblouirent. Ses rayons semblaient pénétrer dans son corps, l'incendier, se diffusant dans sa poitrine pour remonter jusqu'à ses lèvres...

Un long et délicieux frémissement l'avait gagnée. Avec une ferveur et un emportement dont elle ne se serait pas crue capable, elle répondait à la caresse du duc. Le monde autour d'elle s'était aboli. Bien loin du salon de musique d'Arkholme House, elle s'élevait dans le ciel, au-dessus des montagnes, vers le cœur même du soleil.

Mon Dieu ! comme c'était merveilleux, enivrant ! Dans ce baiser, il lui semblait retrouver toute la perfection contenue dans la musique de son père. Mais poussée à un degré d'absolu et d'incandescence qui ne pouvait guère s'expliquer...

Alors elle sut : il s'agissait de l'amour. De l'amour dans toute sa splendeur. Tel qu'elle en avait si souvent rêvé, mais qu'elle désespérait de ne jamais rencontrer. Et c'était un sentiment d'une intensité et d'une beauté allant bien au-delà de ce qu'elle avait pu imaginer.

Quand le duc, dont elle sentait le cœur palpiter contre elle, eut lentement détaché ses lèvres des siennes, Vanola lui déclara d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Je... je vous aime. Et moi qui... qui croyais vous détester. Comment est-ce donc possible ?

— Je vous ai aimée dès l'instant où je vous ai vue, Vanola, lui avoua-t-il. Moi aussi, j'ignorais que ce fût l'amour. Mais vous aviez réussi à m'intriguer comme jamais aucune autre femme ne l'avait fait.

Il l'embrassa de nouveau avec plus d'ardeur. D'une manière possessive, comme s'il avait peur de devoir la perdre et qu'il voulait lui faire prendre conscience que, désormais, elle était sienne.

Plus tard, le duc, prenant Vanola par la main, l'aida à descendre de la scène et la guida vers un sofa installé dans un coin du salon de musique.

Tous deux y prirent place. Elle inclina doucement sa tête sur son épaule. Elle se sentait dans l'incapacité de penser. Son corps continuait à frémir au souvenir des caresses qu'ils venaient d'échanger. Elle se laissait aller tout entière au bonheur de se trouver dans ses bras.

Le duc posa sa bouche sur sa chevelure rousse et l'embrassa.

— Que vous êtes belle, mon amour ! lui dit-il. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert pendant tout le temps où je vous ai cherchée ! J'avais si peur que vous ne soyez en danger.

— Rien ne m'est arrivé parce que je jouais du piano.

— Dans un lieu dont vous auriez dû ignorer jusqu'à l'existence ! compléta le duc d'une voix qui s'était soudain durcie. Vous, avoir été employée chez Kate Hamilton ! Cette pensée m'est insupportable.

Mais l'étreinte de son bras démentit sa dureté soudaine.

— Heureusement, tout cela est terminé, poursuivit-il. Jamais plus vous ne serez pauvre, malheureuse et seule.

Relevant la tête, Vanola le dévisagea avec un sourire. Émerveillée, elle dut admettre que le duc possédait toutes les qualités qu'elle attendait d'un homme: la force, l'autorité, mais aussi le tact, la générosité et la grandeur d'âme.

— Comment ai-je pu vous haïr ? demanda-t-elle d'un air tout à la fois étonné et contrit.

— Je vous interdis bien de recommencer ! fit le duc comme s'il grondait une petite fille.

Il effleura ses lèvres d'un baiser.

— Ma chérie, poursuivit-il, je vais vous rendre heureuse. L'amour que vous croyez ressentir pour moi n'est rien en comparaison de celui que je saurai susciter en vous lorsque nous serons devenus plus proches, plus intimes...

Une légère rougeur monta aux joues de Vanola.

— Vous êtes mienne, mon amour, ajouta-t-il avant de s'emparer de sa bouche.

Son baiser devenait trop avide, trop exigeant ; un peu effrayée, Vanola détourna la tête et le repoussa doucement en protestant.

— Pardonnez-moi, ma chérie. Je ne voudrais pas me montrer brutal et vous faire peur.

Mais que voulez-vous ? Vous me rendez fou. Quand je vous tiens dans mes bras, il m'est bien difficile de me souvenir que je suis anglais. J'aimerais l'oublier, m'abandonner aux ardeurs passionnées qui caractérisent votre peuple.

Un rire complice s'échappa de la bouche de Vanola. Puis, reprenant son sérieux, elle déclara

:

— C'est bien cet emportement amoureux que papa voulait exprimer à travers sa musique.

— Celui-là même que je vous ferai éprouver ce soir, mon doux trésor.

— Ce soir ? répéta-t-elle, surprise.

— Oui. Je ne supporterais pas que vous dormiez loin de moi une nuit de plus. Ce soir, donc, je vous conduirai dans un hôtel en attendant de vous installer dans l'une des nombreuses habitations que je possède à Londres. Nous ne nous quitterons plus, mon bel amour. Et vous ne retournerez pas chez Kate Hamilton.

Une lueur d'incrédulité passa dans le regard de Vanola.

— Je... je ne comprends pas, bredouilla-t-elle.

— C'est pourtant simple. Je vais envoyer un mot à Kate l'avertissant que vous ne travaillez plus chez elle. Avec la somme d'argent que je joindrai, elle prendra les choses du bon côté, et le tour sera joué.

Mais l'embarras de Vanola ne se dissipait pas pour autant.

— Vous avez bien dit que je devrai aller dans un hôtel ? s'enquit-elle.

— En effet. N'est-ce pas la meilleure solution ? Voyez-vous, ma chérie, il m'est impossible de vous garder chez moi. Je ne saurais me le permettre, dans ma position.

Il lui déposa un léger baiser sur le front avant de continuer :

— Et comme je possède de nombreux immeubles à Londres, vous en habitez un. Vous pourrez meubler et décorer l'appartement à votre goût. Un appartement ou une maison, je ne sais pas encore. Vous y serez indépendante. Et je vous y apprendrai à m'aimer comme je vous aime.

Tout en disant ces mots, il avait plongé son regard dans le sien. Au fond des yeux noirs de Vanola, il reconnut la petite flamme du désir.

— A présent, mon amour, je vais vous faire reconduire à votre garni pour que vous emballiez vos affaires. Dès demain, nous nous rendrons chez les plus grands couturiers et nous choisirons des robes convenant à votre beauté. Nous irons aussi acheter des bijoux.

Mais, j'en suis convaincu, leur éclat n'égallera jamais celui de vos yeux.

Sur ce compliment, le duc se leva et ajouta :

— J'aimerais rester à vos côtés et vous embrasser des heures encore ; je dois pourtant vous abandonner. J'ai un certain nombre de choses à régler. Nous nous reverrons pour le dîner.

Vanola se mit debout à son tour, et ils quittèrent le salon de musique. Avant d'en franchir le seuil, le duc s'immobilisa et la serra à nouveau dans ses bras en s'emparant passionnément de sa bouche. Puis la main dans la main, ils s'engagèrent dans le long corridor aboutissant au hall.

— Ma voiture va vous ramener et viendra vous reprendre avec vos bagages à sept heures, annonça le duc. D'ici là, j'aurai pris mes dispositions.

Au milieu du couloir, il suspendit ses pas et fixa Vanola au fond des yeux.

— Mon amour, que le temps va me sembler long sans vous ! prononça-t-il de sa voix grave. Les mots me manquent pour vous dire combien je vous aime et combien je vous désire.

Leurs regards paraissaient ne plus pouvoir se détacher l'un de l'autre.

— Évidemment, je veillerai à ce que l'on installe un Steinway chez vous, précisa-t-il, comme ils avaient repris leur marche. Vous pourrez encore jouer pour moi seul les œuvres de votre père.

Ils parvinrent dans le hall. Le duc alla chercher le mantelet et le chapeau de Vanola. Sans se soucier de ce que pourraient en penser ses valets, il se chargea lui-même d'en nouer les rubans sous son menton. Les yeux de la jeune fille se retrouvèrent alors au niveau de ses lèvres, et elle eut la sensation qu'il l'embrassait de nouveau, ce qui la fit rougir.

Sans mot dire, ils sortirent par la grande porte, descendirent les marches du perron et se dirigèrent vers la voiture qui attendait.

Après l'avoir aidée à y prendre place, le duc baisa la main de Vanola.

— A très bientôt, mon amour, notre nuit sera merveilleuse, lui murmura-t-il tout bas afin qu'elle fût seule à l'entendre.

Comme en guise de réponse, les doigts de Vanola serrèrent instinctivement les siens. Il recula de quelques pas. Un valet de pied vint fermer la portière, et les chevaux partirent.

Vanola s'était blottie sur les coussins de la banquette. Le souvenir de leurs caresses faisait frémir tout son corps et cogner son cœur. Sur ses lèvres, elle sentait encore les baisers enfiévrés du duc.

Pourtant, peu à peu, comme si une bise s'était mise à se lever,

couvrant le ciel de gros nuages noirs, son ravissement se dissipa. Son rêve s'effritait; il lui fallut regarder la réalité en face.

Ce que le duc lui proposait n'était pas l'amour auquel elle aspirait, l'amour que sa mère avait connu avec son père, l'amour exprimé par la musique de Sandor Szeleti. Mais bien plutôt une forme de prostitution, aussi luxueuse fût-elle...

Des images se bousculaient dans son esprit : Evie, son visage outrageusement fardé et les plumes écarlates de son chapeau; l'expression des clients dévisageant les filles chez Kate; les salons particuliers et leurs lits dissimulés derrière un rideau.

Comme un animal blessé, Vanola poussa un petit cri et plongea son visage dans ses mains.

Oui, son beau rêve était définitivement brisé.

Quand la voiture s'arrêta devant chez Mme Bâtes, sa fierté la poussa à reprendre contenance. Redressant la tête, elle sortit du véhicule, adressa quelques mots de remerciement au cocher d'une voix posée.

Mais dès que le petit Billy lui eut ouvert la porte de la maison, elle s'élança dans l'escalier qu'elle gravit quatre à quatre, éperdue.

Arrivée dans sa chambre, elle fit sa malle à la hâte, y entassant ses quelques affaires, la robe du soir qu'elle avait portée chez Kate Hamilton, les partitions de son père, quelques bibelots ayant appartenu à sa mère.

Sa malle bouclée, Vanola se rendit dans la cuisine pour aviser la logeuse de son départ.

— Ainsi vous nous quittez, mon petit ? s'enquit cette dernière. En voilà une surprise ! Je croyais que vous vous plaisiez ici.

— C'était le cas, et vous vous êtes montrée très gentille. Mais il faut que je m'éloigne de Londres immédiatement. Vous me pardonneriez de ne pas pouvoir vous expliquer pourquoi.

L'expression du visage de Mme Bâtes laissa suffisamment percevoir tout le mal qu'elle pensait de ce qui ressemblait à une fuite précipitée. Mais qu'importait ! Cela constituait une partie tellement infime du cauchemar que Vanola était en train de vivre !

Billy alla lui appeler un fiacre. Quand la voiture fut là, il y porta sa

malle qui, du reste, ne pesait pas bien lourd.

— Merci, Billy, pour tout ce que tu as fait pour moi, lui déclara Vanola au moment de partir.

Elle prit un souverain et le lui donna. Comme le garçonnet contemplait la pièce d'un air incrédule, elle ajouta :

— Surtout garde-le bien, ne laisse personne te le prendre.

Le fiacre s'éloignait déjà et Billy, immobile, continuait à fixer le souverain dans sa main, comme s'il n'arrivait pas à se persuader de sa réalité.

Au bout de quelques instants, le cocher se retourna vers Vanola pour lui dire :

— Vous n'avez pas mentionné où je dois vous mener. Mais, étant donné votre malle, je suppose que vous voulez vous rendre au départ des diligences.

Après une profonde inspiration, elle lui répondit :

— Non, conduisez-moi à un relais de poste. A celui qui dispose des chevaux les meilleurs et les plus rapides.

Sa voix venait de résonner d'une note dure et inflexible qu'elle ne se connaissait pas.

En même temps, son cœur saignait : le bonheur que, quelques heures auparavant, elle avait cru enfin trouver, s'était évanoui tel un mirage, l'abandonnant seule dans un désert aride qui s'étendait à l'infini.

Le duc attendait avec impatience le retour de Vanola. Il avait pris ses dispositions pour la soirée et annulé un dîner qui, lorsqu'il l'avait accepté, lui avait semblé de la plus haute importance.

M. Carstairs avait été chargé de réserver une chambre dans l'un des plus grands hôtels de Londres, un établissement qui présentait toutes les garanties de discrétion. L'anonymat du duc y serait respecté.

Certes, ce n'était pas l'endroit qu'il aurait souhaité pour Vanola. Mais au moins ils y jouiraient d'un réel confort et seraient ensemble.

Dès le lendemain, il se trouverait en mesure de l'installer dans l'hôtel particulier dont il avait fait l'acquisition quelques années auparavant,

à Saint John's Wood. Son secrétaire lui avait assuré que tout serait prêt pour y accueillir convenablement la jeune fille.

Comme d'autres riches Londoniens, le duc possédait dans la capitale plusieurs maisons dont les loyers venaient accroître ses revenus déjà fort importants. Il en gardait cependant toujours deux ou trois à sa disposition pour y loger, quand cela lui agréait, une maîtresse.

Chez les membres de l'aristocratie, il était d'usage de posséder ainsi de luxueuses garçonnières. Si, dans ses affaires de cœur, la préférence du duc s'était en général portée jusqu'alors sur des femmes mariées appartenant au même monde que lui, il n'avait pas dédaigné à l'occasion d'avoir une liaison avec une chanteuse ou une danseuse de Covent Garden.

En aucun cas il n'aurait supporté que Vanola habite l'un des hôtels particuliers où il avait entretenu une de ses précédentes conquêtes. Elle était si différente des autres, si précieuse. Il lui fallait une demeure digne d'elle et de sa beauté, digne de leur amour.

En ce sens, sa magnifique maison de Saint John's Wood, de surcroît agrémentée d'un jardin, paraissait idéale. Comme elle était située dans un quartier de Londres où nombre de riches gentlemen avaient déjà installé leurs maîtresses, la voiture du duc, qui arborait ses armoiries sur ses portières, n'attirerait pas outre mesure l'attention du voisinage. Inutile d'apporter de l'eau au moulin des cancaniers.

— Êtes-vous bien sûr que tout sera en état, Carstairs ? avait demandé le duc à son secrétaire.

— Je vous le certifie, Votre Grâce.

— J'irai moi-même demain matin à Saint John's Wood pour m'en rendre compte.

J'aimerais que certains tableaux d'Arkholme House y soient transportés. Je vous indiquerai lesquels en temps utile.

M. Carstairs était bien trop prudent pour se permettre de commenter de tels propos. Une expression de surprise s'était néanmoins lue sur son visage : depuis de longues années, il était au service du duc, et c'était la première fois que ce dernier prenait une initiative de cette nature. Jusqu'ici, les œuvres d'art ornant la demeure de Park Laie ne devaient sous aucun prétexte en bouger.

Manifestement, le duc était heureux. Il se dégageait de lui une énergie et un allant qui le faisaient paraître plus jeune. Son visage avait perdu cet air de grandeur hautaine qui le rendait si intimidant auprès de beaucoup.

« Il est amoureux ! » en avait-il conclu, aussi invraisemblable que la chose lui ait semblé.

Depuis sept heures, le duc attendait donc Vanola. Il s'était changé pour se mettre en tenue de soirée, un élégant habit noir à queue-de-pie. Tous deux dîneraient à Park Lane et se rendraient ensuite à l'hôtel.

Sans doute aurait-il été plus commode de prendre leur repas là-bas dans la chambre. Mais, avait-il craint, cela aurait rappelé à Vanola les salons particuliers de chez Kate Hamilton et son innocence avait certainement été choquée d'apprendre à quel usage ils étaient destinés.

Une ride affligée se creusa entre les sourcils du duc: quel sentiment d'horreur, pensa-t-il, avait-elle dû éprouver à se trouver plongée dans un tel univers de vénalité et de débauche, elle qui, jusqu'alors chaperonnée par sa mère et son père, n'avait certainement pas connu grand-chose du monde et de ses turpitudes !

Une telle pureté illuminait cette jeune fille qu'il se demandait si elle avait compris ce qui se passait dans ces sordides maisons de passe de Praed Street et les luxueux salons particuliers de chez Kate Hamilton.

« Aux purs, tout demeure pur », se dit le duc sans être tout à fait convaincu par sa formule.

Car il n'en restait pas moins vrai que, pour gagner sa vie, Vanola avait choisi de jouer du piano dans un lieu que Brooky, en termes crus, avait baptisé « le marché aux putains ».

« Non, elle n'a pas dû comprendre », se répéta-t-il. « Et puis elle est si jeune, elle oubliera vite. »

Un peu rassuré, il se mit à l'imaginer dans les splendides robes qu'il allait lui offrir, agrémentées des bijoux qui pareraient son cou et ses poignets.

A de telles évocations, son cœur s'était mis à battre plus fort ; son sang cognait à ses tempes.

Mon Dieu ! comme il la désirait ! Non seulement parce qu'elle était

très belle et émouvait ses sens, mais encore parce que sa musique possédait le don d'élever son cœur et son esprit.

A son contact, il se sentait devenir un autre homme. De nouvelles idées, de nouvelles ambitions naissaient en lui. Il se voyait à la Chambre des lords prononçant de vibrants discours et proposant des réformes pour lutter contre la corruption et la pauvreté. Il allait œuvrer pour le bien de son pays et le bonheur de ses habitants, au lieu de gaspiller son temps à la recherche de vains et futiles plaisirs.

— Quand nous serons ensemble, prononça-t-il tout haut, nous révolutionnerons le monde de la musique !

L'écho de sa voix résonnait encore dans la pièce quand la porte s'ouvrit. Le duc tourna vivement la tête pour accueillir Vanola. Il ne s'agissait que de son majordome.

— Qu'y a-t-il, Newman ? l'interrogea-t-il.

— La voiture vient de rentrer, Votre Grâce. Miss Szeleti a quitté le logement où elle habitait.

— Comment cela — «quitté» ? Que voulez-vous dire ?

— La logeuse du garni en a informé Johnson qui conduisait la voiture : cet après-midi, une demi-heure après son retour, la jeune personne s'en est allée.

— C'est impossible ! s'emporta le duc. Miss Szeleti savait que la voiture devait venir la prendre à sept heures.

— Johnson a attendu jusqu'à sept heures et demie. La propriétaire lui ayant affirmé que miss Szeleti était partie avec ses bagages et ne reviendrait pas, il s'en est finalement retourné faire son rapport.

Le duc garda le silence.

Une voix intérieure lui disait qu'il venait de perdre Vanola de nouveau. Pour toujours, cette fois...

La chaise de poste louée par Vanola s'approchait d'un antique manoir situé aux environs de Saint Albans.

Il y avait à peu près deux heures qu'elle avait quitté Londres. A chaque tour de roue, son angoisse de ce que lui réservait l'avenir avait grandi. De même que son désespoir de s'éloigner du duc.

C'était pourtant la seule chose à faire si elle ne voulait pas trahir à ses propres yeux la musique de son père et les idéaux dans lesquels sa mère l'avait élevée.

« Comment accepter de devenir comme Lucy, Molly, Daisy, Lily ou Gladys ? » se demandait-elle, en faisant défiler une à une dans son esprit les filles de chez Kate Hamilton.

Comme un mur infranchissable, sa musique l'avait isolée d'elles; et elle n'avait jamais réussi à croire tout à fait à leur réalité. Quand elle leur parlait, éprouvant même de la reconnaissance pour leur gentillesse, son esprit était toujours resté sur son quant-à-soi. Elle les avait considérées comme des « intouchables », étrangères à tout ce en quoi elle croyait.

Elles étaient, se disait-elle à présent, comme les indigènes d'une contrée lointaine avec lesquelles elle n'avait rien en commun.

Et que lui avait proposé le duc, si ce n'est de devenir l'une d'entre elles ! Non, elle aurait préféré mourir plutôt que de renoncer au seul bien qui lui restait: sa fierté.

Le soleil se couchait, embrasant l'horizon de ses derniers feux. Que le manoir qui se dressait devant elle paraissait sombre, menaçant presque, en comparaison ! Sans doute sa tristesse l'inclinait-elle à le percevoir ainsi, pensa-t-elle, en se rappelant avec quelle tendresse sa mère lui avait souvent parlé du vieux château.

La chaise de poste s'arrêta devant un imposant escalier de pierres grises. Le regard de Vanola le fixa longuement; on l'aurait dite pétrifiée dans la voiture, devenue incapable de faire le moindre mouvement.

En réalité, elle le savait trop bien : en cet instant même, elle aurait voulu être blottie entre les bras du duc, recueillir ses baisers sur ses lèvres. Tout son être le désirait.

Aussi mal l'eût-il traitée, il n'en avait pas moins éveillé en elle un amour irrépensible et qui ne mourrait jamais.

« Je n'y puis plus rien maintenant », songea-t-elle avec un serrement de cœur.

Un valet de pied s'approcha et ouvrit la portière de la voiture. Vanola en descendit, et, s'adressant au cocher:

— Pouvez-vous attendre ? Je pense que je vais demeurer ici, mais je n'en suis pas tout à fait certaine.

— Il ne faudrait pas trop que je tarde à rentrer à Londres, my lady, rétorqua l'homme sur un ton bourru.

En même temps, cela se voyait, il était impressionné par la majesté de la demeure et par l'apparition de nombreux laquais qui venaient de s'aligner en haut de l'escalier. Bon gré mal gré, il obtempéra donc.

Vanola gravit lentement les marches d'un perron monumental. Sur le seuil de la porte du manoir, un vieux majordome aux cheveux de neige l'attendait. Manifestement, cette arrivée impromptue lui déplaisait, voire l'irritait.

— Je voudrais parler au comte de Sandridge, déclara Vanola d'une voix qui tremblait un peu.

— Je ne pense pas que Monsieur le comte vous attende, lady.

— Il est vrai, je n'ai pas rendez-vous avec lui. Mais je vous prie d'aller lui annoncer que sa petite-fille Vanola désire le voir.

A ces mots, les yeux du vieux majordome s'écrouillèrent.

— Est-il possible ? s'exclama-t-il en s'attendrissant. Seriez-vous la fille de lady Melina ?

Vanola eut un sourire.

— En effet, acquiesça-t-elle.

— Madame votre mère vous accompagne-t-elle ?

— Hélas, non... elle est morte il y a quelques mois.

— Oh ! je suis désolé, fit le majordome, sincèrement désolé. Elle a laissé un grand vide quand elle est partie d'ici. Nous l'aimions tous beaucoup.

— Merci, vos propos me touchent infiniment, répliqua Vanola. A présent, pourriez-vous aller demander au comte de Sandridge s'il accepte de me recevoir ?

Le vieux majordome parut hésiter.

— Suivez-moi, miss Vanola, se décida-t-il enfin. Je vais vous

introduire auprès de Monsieur le comte.

De son pas fatigué, il la précéda dans le hall, emprunta un couloir pour s'arrêter devant une porte d'acajou poli aux poignées dorées et artistiquement ouvragées. Pénétrant dans la pièce, il annonça d'une voix de stentor :

— Vous avez la visite de miss Vanola, my lord !

Pendant quelques instants, Vanola crut qu'il n'y avait personne dans la vaste bibliothèque où elle venait de pénétrer. Puis, à l'autre bout de la salle, elle finit par distinguer, devant l'imposante cheminée de marbre, une silhouette voûtée assise sur un siège.

Tout d'abord, elle demeura immobile, comme retenue par un sentiment de crainte. Elle avait toujours imaginé son grand-père, d'après ce qu'on lui avait raconté de lui, comme quelqu'un de haute taille, massif, autoritaire et même capable de cruauté en certaines circonstances. Au contraire, l'homme qu'elle découvrait, à cause de son grand âge peut-être, semblait extrêmement frêle et menu.

Tendant d'accommoder son regard, le vieillard, dont la chevelure était toute blanche, avait plissé les yeux pour la voir s'avancer vers lui. Quand elle fut parvenue à ses côtés, d'une voix un peu tremblotante, il lui demanda :

— Qui êtes-vous ? Je n'ai pas bien saisi le nom que Danvers a prononcé.

— Je m'appelle Vanola, je suis votre petite-fille.

Il y eut un moment de silence. Puis le comte s'enquit un peu brusquement :

— Est-ce votre mère qui vous envoie à moi ?

— Maman est morte l'hiver dernier. Il faisait si froid, et nous n'avions pas assez d'argent pour acheter de quoi manger.

Il fallait que son grand-père apprenne la vérité, et Vanola lui avait parlé sans détour.

— Morte ! murmura le vieillard, comme s'il n'arrivait pas à croire à la véracité de cette nouvelle.

— Oui, morte, répéta Vanola. Et je suis venue vous voir, grand-père,

parce que j'ai besoin que vous m'aidiez.

— Pourquoi donc ? interrogea le comte sur un ton ouvertement hostile, tout à coup. Votre père n'est-il pas là pour s'occuper de vous ?

— Papa est mort aussi, lui annonça Vanola. Le froid, la faim et la misère ont eu raison de lui.

Le comte paraissait affecté par ces tragiques nouvelles. Un voile de tristesse avait assombri son regard. Pourtant, comme s'il faisait un effort pour rester inflexible, il lança :

— Qu'y puis-je si votre mère a voulu, sans mon consentement, épouser un violoniste hongrois ? Depuis, comme je l'en ai formellement informée, je ne l'ai plus considérée comme ma fille.

— Mais elle vous a manqué, j'en suis persuadée. Comme elle me manque à présent.

Vanola dévisagea le vieillard. Soudain, obéissant à ce que lui dictait son instinct, elle se jeta à genoux.

— Je vous en prie, grand-père, soyez gentil, le supplia-t-elle. Laissez-moi demeurer quelque temps auprès de vous. Je n'ai pas d'argent, je suis seule. Livrée à moi-même, j'ai peur de commettre quelque chose de mal. Quelque chose que maman aurait désapprouvé.

Le comte hocha la tête tout en la fixant attentivement du regard.

— Comme c'est étonnant ! déclara-t-il enfin. Vous êtes tout le portrait de votre mère. Les mêmes traits, les mêmes yeux. Sauf qu'elle n'était pas rousse comme vous.

— Je suis très heureuse de ressembler à maman, répliqua Vanola. Je m'efforce de penser et de réagir ainsi qu'elle-même l'aurait fait. C'est elle qui m'a suggéré de venir vous voir.

Puisque papa est mort, ma place est désormais auprès de vous.

Une expression amère se peignit sur le visage du comte.

— Savez-vous quel chagrin Melina m'a infligé en partant d'ici ? demanda-t-il sur un ton acerbe.

— J'imagine combien son départ a dû vous blesser. Mais elle a été très heureuse jusqu'à ce que nous venions en Angleterre pour y connaître la misère, personne ne s'est intéressé à la musique de papa.

Le vieillard fronça sévèrement les sourcils, à cette allusion à Sandor Szeleti. Vanola comprit alors que sa démarche était vouée à l'échec. Il lui fallait retourner à Londres pour accepter de vivre ce que le duc lui avait proposé, ou bien recommencer à être pianiste chez Kate Hamilton, si cette dernière voulait encore d'elle.

Mais où trouverait-elle la force de résister au duc ? Il suffirait qu'il la serre dans ses bras, qu'il l'embrasse comme cet après-midi pour qu'elle se livre à lui corps et âme. L'amour qu'elle ressentait pour lui était si fort qu'elle lui sacrifierait sa fierté.

Non, non ! se rebella-t-elle en un sursaut d'énergie. Tout, plutôt qu'une telle existence d'opprobre et de péché que sa mère aurait condamnée.

Impulsivement, Vanola posa sa tête sur les genoux du vieillard.

— Grand-père, grand-père, je vous en prie, aidez-moi, balbutia-t-elle. Toute seule à Londres, j'ai si peur de me perdre et d'accomplir l'irréparable.

Sa voix se brisa. De grosses larmes emplirent ses yeux et se mirent à couler le long de ses joues.

— Vous êtes ma petite-fille, prononça le comte après un long silence, tout en caressant les cheveux de Vanola. Votre place est ici, auprès de moi.

Brooky venait d'arriver à Arkholme House. Tout en le débarrassant de son haut-de-forme et de sa canne, le majordome lui annonça :

— Sa Grâce se trouve dans le salon de musique, my lord.

Ce renseignement n'étonna pas le visiteur outre mesure. Depuis la nouvelle disparition de Vanola, le duc passait son temps soit à chercher la jeune fille à travers Londres, soit à jouer au piano, pendant des heures et des heures, les compositions de Sandor Szeleti. Les mêmes mélodies qu'égrenaient maintenant à tous les coins de rue les orgues de barbarie, celles que sifflotaient sans cesse les garçons de courses.

A force de les entendre, Brooky en était comme obsédé. Elles avaient fini par se confondre en lui avec l'inquiétude qu'il éprouvait au sujet de son ami. Ce dernier n'était plus le même.

Son calme, son mépris distant à l'égard des autres, son cynisme s'étaient évanouis.

Depuis les longues années que tous deux se connaissaient, c'était la première fois que Brooky voyait le duc bouleversé à ce point. Il souffrait d'une manière atroce. Qui aurait cru qu'il tomberait un jour si profondément, si douloureusement amoureux ? Et la chose était bien trop certaine : tant qu'il n'aurait pas retrouvé Vanola, il demeurerait l'ombre de lui-même.

Le duc n'en dormait plus. Pendant ses longues nuits d'insomnie, se tournant et se retournant dans son lit, il ne cessait de se demander où pouvait être Vanola et pour quelle raison elle l'avait fui.

Abandonnant sa réserve naturelle, il finit par confier à Brooky la réponse à cette deuxième question, qui s'était peu à peu imposée à son esprit.

— J'ai sans doute commis une erreur, lui avoua-t-il d'une voix qui ne semblait pas être la sienne. Je n'ai pas pensé à lui proposer de l'épouser.

Après avoir marqué une pause, il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Est-ce parce que mes proches m'ont trop souvent répété qu'il me fallait un héritier ?

Mais l'idée de me marier m'a longtemps inspiré de la répugnance. Je me représentais le mariage comme une prison à laquelle je préférerais échapper.

Oui, il aurait dû proposer à Vanola de l'épouser. Il en avait eu la révélation une nuit où, entre rêve et réalité, il avait cru voir la jeune fille se pencher à son chevet pour le lui expliquer elle-même, de sa douce voix musicale.

C'était ce qu'il aurait dû faire pour la garder. Qu'il avait été stupide de ne pas le comprendre

! Ses préjugés de classe, sa morgue aristocratique l'avaient-ils à ce point aveuglé ?

Il en avait finalement pris conscience: le genre de liaison qu'il avait proposée à Vanola n'avait pu que l'offenser dans sa pureté, dans les idéaux exprimés par la musique qu'elle jouait. Des idéaux qui furent autrefois les siens mais que, entraîné dans les tourbillons de la vie mondaine et de ses plaisirs superficiels, il avait oubliés.

Comment, en éprouvant pour Vanola un tel amour, avait-il pu se comporter à son égard d'une façon aussi méprisable ? Il avait bafoué son innocence. En voulant assouvir le désir charnel qu'il avait d'elle, il l'avait ignominieusement traitée en objet.

De semblables pensées avaient mis le duc à la torture, à tel point que, parfois, il avait cru devenir fou.

« Pourquoi n'ai-je pas compris ? Pourquoi ne me suis-je pas rendu compte qu'elle était différente de toutes les autres femmes que j'ai connues ? » s'était-il à maintes reprises demandé en se reprochant amèrement son manque de clairvoyance.

Toutes les autres avaient été avant tout attirées par le prestige que lui conférait son titre de duc d'Arkholme, sans exception.

Pas Vanola. En s'abandonnant à lui, en répondant à ses baisers, il en avait la certitude, elle n'avait obéi à aucune considération d'ordre social. Ils n'étaient alors qu'un homme et une femme dont les destins s'étaient croisés. Leurs cœurs, leurs âmes s'étaient parlé, sans que leur rang dans le monde n'intervienne d'aucune manière.

« Que j'ai été stupide ! Stupide ! » s'était écrié le duc dans l'obscurité de sa chambre.

Nuit après nuit, le spectre de sa propre bêtise était venu le hanter. Il était comme un homme ayant tenu entre ses mains le trésor le plus précieux de la terre et qui, par négligence, l'avait laissé s'en échapper.

Pourtant, il ne voulait pas s'avouer vaincu. Il retrouverait une seconde fois Vanola, il l'implorerait de lui pardonner; et à genoux, il lui demanderait de lui faire l'honneur de devenir sa femme.

Au crédit du duc, il faut préciser qu'à aucun moment il ne l'avait jugée indigne d'accéder au titre de duchesse d'Arkholme. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne pouvait pas vivre sans elle.

Et que, si, par malheur, il ne parvenait pas à la retrouver, sa vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

C'était l'amour au comble de sa force, irréprensible et indomptable; mais il vivait les agonies d'un vrai calvaire.

Quand Brooky s'avisa de l'ampleur du mal qui rongeaient son ami, il s'évertua par tous les moyens à l'aider. Ayant pris M. Carstairs à part, il lui dit :

— Vos détectives privés sont capables de retrouver miss Szeleti, n'est-ce pas ?

— C'est bien ce qu'ils s'efforcent de faire, my lord, lui répliqua le secrétaire du duc d'une voix soucieuse. Je dispose à présent d'une douzaine d'hommes, mais la jeune personne ne semble pas avoir laissé de trace.

— Impossible ! s'irrita Brooky. Comment peut-on ainsi disparaître ?

Hélas, il n'ignorait pas combien il était aisé de se fondre au sein des foules peuplant les grandes métropoles modernes.

Ce jour-là, contrairement à son habitude, lord Poolbrook se hâtait le long du corridor conduisant au salon de musique; on y entendait le duc exécuter au piano un chant d'amour composé par le père de Vanola.

Brooky courait presque quand il atteignit la porte. Il l'ouvrit si violemment que le duc, en général indifférent au monde extérieur

quand il jouait, releva la tête, surpris.

Quand il remarqua l'étrange expression du visage de son ami, ses doigts cessèrent leur va-et-vient sur les touches. Et, d'un ton un peu brusque, il l'interrogea :

— Que t'arrive-t-il donc ?

Sans répondre, Brooky se contenta de traverser la pièce. Il tenait une lettre à la main.

— Je sais où elle est ! annonça-t-il enfin. En revanche, je ne sais pas si le contenu de cette lettre te plaira beaucoup...

Un instant, le duc sembla hésiter à saisir la feuille de papier que Brooky lui tendait, comme s'il en avait peur.

Et Brooky poursuivit :

— C'est une lettre de ma tante qui vit près de Saint Albans, dans le Hertfordshire. Lis-la, et tu comprendras pourquoi nous n'arrivions pas à retrouver Vanola.

Le duc prit alors la missive. La fine et minutieuse écriture féminine resta un moment brouillée devant ses yeux.

Faisant un effort de volonté, il se mit à lire la lettre rédigée sur un papier armorié : *Mon très cher Brooky,*

Je te fais porter ces lignes par un palefrenier parce qu'il me semble important que tu sois présent au mariage de ton oncle, qui doit avoir lieu dans deux jours, c'est-à-dire mardi.

Je sais que la nouvelle va te surprendre, et pas très agréablement sans doute, car je pense que tu devais nourrir quelques espoirs d'hériter de mon frère Edward. Après ses longues années de célibat, le voilà donc qui juge bon de se marier. Même si sa décision n'a pas manqué de nous surprendre, il nous faut naturellement la respecter.

C'est une étrange histoire et même, dans un sens, une histoire assez romanesque. Je suppose que tu te souviens encore du comte de Sandridge qui habite à trois miles de chez nous un manoir où il t'est parfois arrivé, étant enfant, d'être invité à des fêtes?

Le comte avait une fille, Melina qui était remarquablement belle. Sans que nous ne l'ayons su à l'époque, ton oncle Edward en était tombé amoureux

alors qu'elle était encore adolescente. Edward avait déjà trente-sept ou trente-huit ans. La fille du comte ne pouvait évidemment pas agréer un soupirant de son âge. Mais comme Edward s'entêtait à lui faire la cour, le comte jugea bon d'emmener Melina avec lui en Hongrie, quand il s'y rendit pour représenter Sa Majesté la reine au mariage du prince Este-rhazy.

Durant ce séjour, Melina s'éprit follement d'un musicien hongrois.

Ce dernier l'enleva, à la grande fureur du comte. Lequel, dès lors, ne parla plus à sa fille. Il se comporta même comme si elle n'existait plus.

Qu'en pensa ton oncle? Je n'en sais rien, car il se garda de me faire la moindre confidence.

Mais il ne s'est jamais marié, et n'a jamais oublié Melina.

Il y a un mois, la fille de Melina a fait son apparition au manoir de Sandridge. Le comte a bien voulu oublier le comportement de sa mère, qui est morte à présent. Et il a accepté de la reconnaître comme sa petite-fille.

Pour abréger une longue histoire, ton oncle Edward a demandé en mariage la fille de la femme qu'il a aimée vingt ans auparavant. Aussi extraordinaire que cela semble, étant donné la différence d'âge, le comte y a consenti. Leur mariage a lieu ce mardi.

Vanola, car ainsi se prénomme la jeune fiancée, est tout à fait ravissante, mais, d'après ce qu'il m'a semblé l'autre jour en faisant sa connaissance, ne paraît pas très heureuse.

Seraient-ce ses origines hongroises qui lui confèrent une telle mélancolie ? Je ne sais.

Tout s'est décidé très vite. A mon avis, ton oncle et la jeune fille auraient tout de même été bien avisés de prolonger leurs fiançailles. Ils auraient dû se donner le temps de réfléchir et de se demander s'ils n'étaient pas sur le point de commettre une erreur.

Mais le comte est vieux et malade, il doit s'attendre à mourir sous peu, hypothèse fort vraisemblable à mes yeux, et il a probablement souhaité voir sa petite-fille établie avant de quitter ce monde. Voilà, selon moi, les raisons d'un mariage aussi précipité.

Quoi qu'il en soit, mon bien cher neveu, je pense que tu comprendras qu'il nous faut entourer Edward et lui témoigner notre affection en cette circonstance, alors que, comme tu l'imagines, nombreux sont les membres de notre famille qui le jugent bien trop vieux pour commencer une nouvelle

existence en compagnie d'une si jeune femme.

Essaye donc d'être chez moi mardi vers midi pour que nous puissions déjeuner ensemble.

Le mariage sera célébré dans l'église du village de Sandridge à deux heures.

Je suis impatiente de te revoir et je suis sûre que tu ne voudras pas être absent aux noces de ton oncle.

Ta tante affectionnée, Denise Brook.

Le duc lut cette lettre avec la plus extrême attention. Quand il eut fini, Brooky lui déclara :

— Je suis vraiment désolé pour toi, Lenox.

— Désolé ? s'exclama ce dernier d'une voix qui retentit comme une sonnerie de trompette au moment de la charge. Dieu soit loué ! Nous l'avons retrouvée !

— Mais, Lenox, tu ne peux pas empêcher ce mariage au dernier moment ! Et qui te dit que Vanola n'est pas amoureuse de mon oncle Edward ?

Mais le duc ne l'écoutait plus. Son visage s'était illuminé, une flamme s'était mise à scintiller dans ses yeux. Il semblait tout à coup avoir rajeuni; il arborait cette expression alerte, déterminée qui était la sienne lorsqu'il s'apprêtait à « livrer bataille ».

D'un mouvement énergique, il se leva du tabouret et lança à l'adresse de son ami :

— Je ne te remercierai jamais assez, Brooky, pour ce que tu viens de faire. Mais je vais encore te demander de m'aider.

Comme elle descendait lentement l'escalier de Sandridge Park, Vanola eut la pénible sensation que le voile blanc de mariée qu'elle portait devant son visage la séparait définitivement du monde. Elle se déplaçait comme dans un mauvais rêve qui n'avait rien à voir avec la réalité.

C'était ce qu'elle éprouvait depuis qu'elle vivait avec son grand-père. La nuit, elle pleurait, désespérée, la tête enfouie dans son oreiller, en pensant au duc. Le jour, elle évoquait une poupée articulée sachant bouger les bras et les jambes, répondant quand on lui parlait, mais

dont l'esprit semblait avoir cessé de fonctionner.

En permanence, elle avait le sentiment d'avoir laissé à Londres une jeune fille s'appelant Vanola Szeleti. Elle, elle n'était plus qu'un automate dont le corps et l'esprit étaient privés de vie. Un grand vide l'habitait, un peu comme si elle était morte pour n'être plus, à présent, qu'un fantôme hantant la demeure où sa mère avait habité autrefois.

Quand elle allait dans la chambre qui avait été celle de sa mère et qu'on avait gardée telle quelle, elle sentait sa présence à ses côtés. Elle s'écriait alors :

— Maman, je t'en prie, aide-moi ! Dis-moi si je ne me suis pas trompée, si je n'aurais pas mieux fait de rester avec le duc.

Sa mère avait tout sacrifié à l'amour. Et Vanola, quand elle comparait la misérable chambre où elle était morte avec la grandeur et le luxe de la demeure de son grand-père, se demandait parfois si cela en avait vraiment valu la peine.

Cette question avait pourtant toujours fini par recevoir une réponse affirmative de sa part.

Ses parents s'étaient tellement aimés ! Qu'importait si finalement le froid et la faim les avaient tous deux tués !

« J'aurais tant voulu connaître un bonheur semblable au leur ! » s'était tristement répété Vanola.

Mais la vie en avait décidé autrement.

Puis, un jour qu'il était venu à Sandridge Park rendre visite au comte, elle avait rencontré le colonel Edward Brook. Ce dernier s'était empressé de lui parler de sa mère, de l'époque où elle habitait encore le vieux manoir. Vanola lui avait prêté une oreille attentive.

Il lui avait dit combien elle était belle, combien elle suscitait l'admiration de chacun. Ces évocations du passé avaient plu à la jeune fille, elles lui permettaient de mieux se représenter sa mère adolescente, telle qu'elle avait dû être avant le voyage en Hongrie qui avait bouleversé le cours de son existence. Elle avait poliment suggéré au colonel de revenir lui raconter d'autres histoires concernant cette période.

Quinze jours plus tard, le colonel Edward Brook demandait sa main au

comte de Sandridge.

Celui-ci avait immédiatement donné son accord.

— Voyez-vous, mon enfant, avait un soir expliqué le vieillard à Vanola, je ne suis pas en mesure de vous constituer une dot. Mes deux fils, vos oncles, dont l'un est gouverneur du Soudan à Khartoum, et dont l'autre est vice-roi d'Irlande, hériteront de toute ma fortune.

Comme Vanola avait gardé le silence, le comte, après un soupir, avait ajouté :

— Tous deux sont pères de familles nombreuses et se plaignent sans cesse de manquer d'argent.

— Je ne voudrais pas les priver de ce qui leur revient légitimement, avait-elle dit.

— Le colonel Edward Brook vous a demandée en mariage, lui avait-il enfin annoncé. J'ai cru bon d'accepter.

Selon lui, lord Brook, étant un homme fortuné et d'excellente moralité, de surcroît, possédant un vaste domaine, il constituait en outre un parti fort estimable. Sans enthousiasme, Vanola avait donné son consentement à ce projet.

Le colonel s'était comporté en fiancé réservé. C'était à peine si, parfois, il osait lui baiser les mains, rarement les joues, jamais les lèvres. Il n'inspirait donc aucune crainte à Vanola.

Mais il lui était difficile de voir en lui un futur mari. Tout au plus saurait-il tenir auprès d'elle la place de son grand-père.

De toute façon, puisqu'elle ne pouvait pas épouser le duc, son avenir l'indifférait, désormais.

C'était seulement en jouant du piano qu'elle parvenait à s'échapper dans le monde merveilleux où, un après-midi, les baisers du duc l'avaient transportée. Elle s'abstenait pourtant d'interpréter le chant d'amour que, ce jour-là, elle lui avait fait entendre. La mélodie l'aurait plongée dans une nostalgie qu'elle n'aurait pu supporter.

En revanche, elle exécutait souvent le morceau qui l'avait réveillé, la nuit où elle s'était introduite dans Arkholme House.

Vanola transcrivit aussi de mémoire les compositions de son père que,

faute de temps, elle n'avait pas pu noter à Londres. C'était un travail minutieux et exigeant. Sans cesse, elle craignait d'oublier des notes, sans lesquelles la magie de cette musique aurait été détruite.

Mais, quand ensuite elle les jouait au piano, les morceaux étaient bien tels que son père les avait conçus. Ensuite, elle rêvait de pouvoir les faire écouter au duc, et son cœur saignait douloureusement...

« Peut-être les lui enverrai-je un jour », se disait-elle. « Et il les fera publier. »

La plupart du temps, penser au duc la mettait au supplice. C'était comme si elle s'était enfoncé elle-même une dague dans le cœur. Au fur et à mesure que la date de son mariage approchait, la musique ne lui avait plus apporté la moindre consolation.

Et maintenant qu'en longue robe de mariée, Vanola descendait l'escalier de Sandridge Park, le doute, la panique la gagnaient. Brusquement, elle eut envie de fuir.

« Je vais donc épouser un homme qui ne m'est rien », s'alarmait-elle en tressaillant. « Je vais porter son nom, moi dont le cœur n'appartient à nul autre qu'au duc ! »

Elle se rappela alors son grand-père. Il était si vieux. La veille, son médecin était venu le voir. Sa visite terminée, il l'avait prise à part.

— Je dois vous le dire, miss Vanola, Monsieur le comte décline de jour en jour, lui avait-il confié.

— C'est ce que, malheureusement, j'ai cru moi-même constater. Je crois qu'il perd l'esprit de plus en plus souvent. Il lui est même arrivé de me confondre avec ma mère.

— Les personnes âgées sont très souvent sujettes à vivre ainsi dans leur passé, avait expliqué le médecin.

Après une pause, il avait poursuivi :

— Néanmoins, Monsieur le comte est heureux de votre présence. Savoir que vous êtes sur le point de vous établir avec un homme en qui il a toute confiance et qui subviendra à vos besoins, apaise ses derniers jours.

Oui, avant de mourir, le comte avait fait en sorte que l'avenir de sa petite-fille soit assuré.

Pourtant, ce mariage répugnait à Vanola ! Il lui semblait qu'une autre qu'elle-même allait convoler en justes noces avec le colonel Brook, dans moins d'une heure. Elle serait astreinte à se soumettre aux devoirs conjugaux...

« Non, non, c'est impossible, je ne peux pas », se rebella-t-elle.

Mais elle n'avait pas le choix, elle le savait.

Un instant, elle s'était imaginée s'enfuyant à Londres pour courir se jeter dans les bras du duc et lui déclarer qu'elle l'aimait, que le reste n'avait pas d'importance.

Puis lui étaient revenues en mémoire les expressions concupiscentes des clients évaluant du regard les filles alignées sur l'estrade du cabaret de Kate Hamilton. A sa connaissance, aucun homme n'avait jamais osé la toiser avec une telle lascivité, une telle impudence.

Et déceler dans les yeux du duc une lueur semblable l'emplissait d'horreur. Car, hélas, elle en avait bien trop conscience, ce qu'il éprouvait pour elle n'était pas de l'amour, mais quelque chose de tout différent. Quelque chose d'uniquement sensuel, seulement inspiré par le désir... Alors elle avait reculé pour conserver son âme pure et sans péché...

« Que m'a-t-il proposé, si ce n'est de devenir une femme entretenue ? » se dit Vanola.

Après tout, n'avait-elle pas eu raison de le détester quand elle l'avait rendu responsable de la mort de sa mère et de son père, quand elle l'avait accusé d'avoir des administrateurs corrompus ?

En même temps, elle se rappelait les mots d'amour qu'il lui avait murmurés, les baisers qu'il lui avait prodigués. Comme ses caresses l'avaient transportée ! Elles lui avaient procuré la grisante illusion de monter au ciel. Elles lui avaient offert le soleil, la lune et les étoiles.

Elle s'était alors sentie comme enveloppée par la musique des sphères, envahie par une lumière qui ne pouvait provenir que de Dieu.

Vanola soupira tristement et prononça à voix haute :

— C'est ce que moi j'ai éprouvé. Hélas, pour lui, il en allait tout autrement.

A pas lents, elle continua à descendre les marches.

Après avoir traversé le hall, elle sortit sur le perron. Deux laquais soutenant son grand-père s'employaient à l'aider à prendre place dans le landau qui attendait.

Au fouet du cocher avait été noué un ruban de satin blanc ; les brides des chevaux étaient décorées de fleurs blanches. Et sur les coussins de la voiture, il y avait un splendide bouquet de lys.

« Le lys, symbole de pureté », pensa Vanola.

En contrepoint resurgirent à sa mémoire les plumes écarlates du chapeau d'Evie, les roses rouges qui fleurissaient les tables des soupers galants dans les salons particuliers de chez Kate Hamilton.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, miss Vanola, déclara le vieux majordome tout en lui donnant la main pour lui permettre de monter en voiture.

— Merci, répliqua-t-elle d'une voix dont le calme l'étonna elle-même.

Elle disposa son ample crinoline, pour que le serviteur puisse fermer la portière.

— Allons ! Allons ! dépêchez-vous ! fit le comte avec impatience. Nous allons être en retard.

— La cérémonie ne pourra pas commencer sans moi, grand-père, rétorqua Vanola.

— Je déteste être en retard, insista le vieillard. Votre mère le savait bien, elle essayait de se montrer ponctuelle. Sinon je m'en allais sans elle !

Vanola glissa sa main dans celle du comte.

— Je vous suis très reconnaissante, grand-père, lui dit-elle. Vous vous êtes montré si gentil à mon égard depuis que je suis venue vous demander de m'aider.

Un sourire attendri illumina un instant le visage du vieil homme.

— Gentil ? répéta-t-il. Bien sûr que je suis gentil. N'est-ce pas naturel puisque vous êtes ma fille ? Certes, j'aurais souhaité pour vous un mariage plus brillant, mais Brook ne manque pas de qualités. Il saura prendre soin de vous.

Une nouvelle fois, il la confondait avec sa mère. Et elle ne jugea pas utile de lui faire remarquer son erreur.

— Oui, grand-père, acquiesça-t-elle, je le pense aussi, ce sera un époux attentionné.

Le landau progressait sur le chemin sinueux quand, tout à coup, les chevaux s'immobilisèrent.

— Que se passe-t-il donc et que signifie cet arrêt ? s'enquit le comte, irrité. Nous ne sommes pas encore arrivés à l'église, que je sache !

Cette halte inopinée étonna aussi Vanola.

Comme elle venait de passer la tête à la fenêtre pour voir ce qu'il en était, la portière s'ouvrit brusquement devant un homme au visage dissimulé par un loup de velours noir.

Vanola lui jeta un regard stupéfait. Mais déjà, l'individu masqué, se penchant vers elle, l'avait saisie dans ses bras, la soulevait et l'emportait au-dehors.

Elle poussa un petit cri d'effroi : il la transportait à grands pas vers une autre voiture aux rideaux hermétiquement baissés, et qui, arrêtée en travers du chemin, en barrait le passage.

A l'avant, le cocher et le valet de pied, l'air peu rassuré, tenaient les bras en l'air comme dans les scènes classiques d'attaque à main armée. Monté sur un cheval, il y avait un deuxième homme également masqué qui les menaçait d'un pistolet.

Non sans une certaine douceur, Vanola fut déposée sur les coussins, à l'arrière de la voiture.

Tremblante d'effroi, elle parvint à demander en bredouillant :

— Que... que me voulez-vous ?

— N'ayez pas peur, il ne vous sera fait aucun mal, lui répondit une voix virile au timbre grave.

Avant qu'elle ait pu répliquer, la portière fut refermée, et elle se retrouva seule. Dans un claquement de fouet, les chevaux s'élancèrent aussitôt au grand galop sur le chemin.

Au lieu d'aller vers le village où son mariage devait être célébré à

deux heures, ils avaient pris la direction opposée !

Abasourdie, impuissante, Vanola se tenait immobile à l'intérieur de la voiture. On venait de l'arracher à son grand-père, de l'enlever. Mais pour quel motif ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Du reste, le véhicule, dont l'attelage devait être composé d'au moins quatre chevaux, se déplaçait à un train si rapide que cela accroissait encore sa frayeur et l'empêchait de rassembler ses idées.

Au bout d'un moment, pourtant, elle prit l'initiative de soulever le rideau de l'une des fenêtres et de glisser un regard à l'extérieur. Elle aperçut deux cavaliers qui chevauchaient à côté de la voiture. Ils portaient encore les masques dont ils s'étaient servis pour l'enlever.

« Qui sont-ils ? se demanda-t-elle. Et pourquoi donc agissent-ils de la sorte ? »

Puis elle distingua les toits d'un village, une petite place avec son auberge toute blanche.

Les chevaux s'arrêtèrent bientôt devant le parvis d'une église de style normand en pierres grises.

Son cœur battant anxieusement la chamade, Vanola attendit. Enfin la portière s'ouvrit, un homme apparut. Il avait enlevé son loup de velours, ses yeux étaient bleus et ses cheveux blonds.

Au moment où, en souriant, il lui dit : « Voulez-vous descendre ? »... elle se souvint !

C'était le bel homme qui accompagnait le duc le soir où ce dernier était venu chez Kate Hamilton. Elle les avait vus tous deux boire du champagne au comptoir du bar puis quitter ensemble l'établissement !

L'inquiétude de Vanola se dissipa. Son cœur s'était mis à battre plus vite. Mais d'allégresse, à présent. Son beau rêve, qu'elle avait cru définitivement brisé, n'était-il pas maintenant sur le point de se réaliser ?

Elle lui tendit la main, et l'homme l'aida à sortir de la voiture. La porte de l'église était grande ouverte. Provenant de l'intérieur, s'échappaient les accents d'un orgue diffusant une musique de Sandor Szeleti.

L'homme aux yeux bleus lui offrit le soutien de son bras qu'elle

accepta sans hésiter. Ils s'avancèrent sur le parvis.

— Vous n'avez plus peur, j'espère, lui dit-il doucement.

Elle voulut lui répondre que, bien loin d'être effrayée, elle était folle de joie au contraire.

Mais les mots restèrent prisonniers dans sa gorge. Elle se contenta de lui adresser un regard radieux à travers son voile blanc de mariée.

— Vous êtes très belle, ajouta-t-il, comme pour la rassurer tandis qu'il la conduisait lentement à l'intérieur de l'église.

C'était un tout petit édifice, et les notes lancées par l'orgue y résonnaient pleinement.

Vanola avait tout de suite reconnu le morceau, il s'agissait de la plus belle rhapsodie d'amour que son père avait composée pour sa mère. Ses accords l'emplissaient d'un bonheur sans mélange et toute l'église semblait resplendir dans une sublime lumière dorée.

Tout en progressant dans la nef, émue, rayonnante, elle savait qui l'attendait au pied de l'autel.

Il était là.

Quand elle vint se placer à ses côtés, le duc allongea la main et prit la sienne. A ce tendre et merveilleux contact, elle eut l'impression que leurs âmes se mettaient à vibrer à l'unisson, que, désormais, ils ne faisaient plus qu'un.

Le duc se taisait. Les mots étaient devenus inutiles.

Vanola le savait : le miracle s'était accompli. Son père et sa mère l'avaient sauvée au dernier moment. Ils se trouvaient maintenant auprès d'elle et lui disaient que ce qui allait advenir était le bonheur qu'ils avaient toujours ardemment souhaité pour elle.

Les doigts de Vanola serrèrent plus fort la main du duc. Comme s'il avait compris la nature de ce qu'elle ressentait, il la regarda longuement. Elle le vit : dans ses yeux brillait l'étincelle du pur, du véritable amour.

En vêtements liturgiques, le prêtre s'était approché et la cérémonie commença.

Le duc prononça son « oui » d'une voix particulièrement ferme, avec une sincérité qui fit vibrer le cœur de Vanola.

Quand ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction, elle eut la certitude qu'au-delà du prêtre c'était Dieu lui-même qui bénissait leur mariage. Il consacrait leur union. Du lien qui les attachait pour la vie l'un à l'autre, le mal et le péché étaient exclus.

Quand ils se relevèrent, le duc souleva le voile qui couvrait son visage et le rabattit sur sa couronne de fleurs d'oranger. Il la contempla avec une infinie tendresse avant de l'embrasser très doucement sur les lèvres. Un baiser de parfait amour.

Son cœur tout entier, son âme se tendaient vers lui. Elle lui appartenait. Non seulement parce qu'ils s'aimaient, mais aussi à cause de ces liens sacrés, voulus par Dieu, qui désormais les unissaient.

Plutôt que de lui offrir son bras, le duc la prit par la main et la guida vers la porte de l'église.

Un sentiment de bonheur inouï gonflait la poitrine de Vanola; il lui semblait qu'elle marchait sur la voûte céleste et que les anges, qui avaient assisté à son mariage, l'accompagnaient.

Au-dehors, le soleil brillait encore haut dans le ciel, illuminant le regard sombre de Vanola de lueurs chaudes. Tendrement, elle leva son visage radieux vers le duc. Et celui-ci lui murmura :

— Vous êtes à moi.

Trop émue, elle fut incapable de lui répondre. Ce fut seulement quand la voiture fut repartie, les emportant enlacés, qu'elle balbutia d'une voix timide et douce:

— Est-ce... vrai ? Nous... nous venons de nous marier ?

— Oui, vous êtes ma femme, prononça le duc avec solennité. Mon amour, j'ai tant de choses à vous dire, tant de choses à vous expliquer. Mais, pour le moment, je n'ai qu'un désir

: vous embrasser pour m'assurer que vous êtes bien réelle et qu'il m'est impossible de vous perdre à nouveau.

Sans lui laisser le temps de réagir, les lèvres du duc s'étaient emparées des siennes. Jamais ses baisers n'avaient été aussi ardents, passionnés et exigeants. Un long frisson d'extase parcourut Vanola. Tandis que la

caresse se prolongeait, elle se sentit monter au ciel. Et les mots, les explications étaient devenues inutiles.

Elle lui appartenait, Dieu les avait bénis, et ils ne faisaient plus qu'un.

Et le temps parut s'arrêter.

Les baisers du duc plongeaient Vanola dans un tel ravissement, elle était si parfaitement heureuse et comblée dans ses bras qu'elle ne pensa même pas à s'enquérir de leur destination.

Le soleil commençait à décliner vers le couchant quand il déclara :

— Je ne voudrais pas que vous vous fatigiez trop, mon bel amour. Nous allons passer une nuit, ou peut-être deux, dans un cottage que je possède dans le Kent.

— Y serons-nous seuls ? s'empressa de questionner Vanola.

— Oui, juste vous et moi.

— C'est ce que je désire le plus au monde !

Finalement, la voiture parvint jusqu'à une exquise construction située à proximité de la route de Douvres.

Vanola gravit l'escalier de la demeure. En haut, deux femmes de chambre l'attendaient. Elle se souvint alors qu'elle n'avait pas d'autres vêtements que sa robe de mariée.

Puis la question s'effaça aussitôt de son esprit. Tout à son bonheur, elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'au duc. Mais, après un bain parfumé dans le petit cabinet de toilette attenant à la chambre, le problème se reposa : si elle pouvait pour ce soir remettre sa robe de mariée, que porterait-elle le lendemain ?

En regagnant sa chambre, elle découvrit, disposée sur le lit, une superbe robe de soirée blanche et argentée. Une expression de surprise se marqua sur son visage.

— A qui est-ce ? demanda-t-elle en désignant le vêtement d'un geste de la main.

— A vous, Votre Grâce, lui répondit l'une des deux femmes de chambre.

— A moi ? fit Vanola, incrédule.

— Une grande malle contenant vos affaires est arrivée tout à l'heure en provenance de Londres, Votre Grâce, lui expliqua la domestique. Nous en avons sorti ce que nous avons jugé nécessaire à votre séjour ici. Le reste vous accompagnera quand vous partirez en lune de miel.

Émerveillée par ce nouveau coup de baguette magique, Vanola s'abstint de poser d'autres questions.

Un peu plus tard, tandis qu'elle descendait l'escalier pour aller rejoindre le duc qui l'attendait au salon, elle se demanda Comment il était possible que cette robe se fût ajustée ainsi sur son corps à la perfection, comme si un habile couturier l'avait précisément exécutée sur mesure pour elle.

Quand elle entra dans le salon, le duc se tenait debout devant la cheminée.

Ils se regardèrent un long moment. Il ouvrit ensuite les bras et elle courut s'y blottir.

Vanola leva son visage vers lui.

— Je vous aime, lui déclara-t-elle.

— Moi aussi, je vous aime, lui répondit-il en écho. Mais, je vous en supplie, ne me quittez plus, ma chérie. Je ne saurais supporter une seconde fois les tourments qui ont été les miens ces derniers temps, quand je croyais vous avoir perdue à jamais.

— Mon intention n'était pas de vous rendre malheureux.

— Et vous, étiez-vous heureuse sans moi ?

Vanola se remémora les atroces nuits qu'elle avait passées à pleurer à Sandridge Park.

Enfouissant son visage contre son torse, elle murmura :

— J'avais l'impression d'être morte. Sans vous, tout était sombre, le monde était devenu absurde.

L'étreinte du duc se resserra.

— Vous êtes mienne désormais, lui dit-il. Et rien, mon amour, ne pourra plus nous séparer.

Il l'embrassa. Encore et encore.

Après le dîner où leur firent servis les mets les plus exquis et les vins les plus fins, tous deux retournèrent s'isoler au salon. Et le duc reprit la parole en ces termes:

— Vanola, je vous dois un aveu: j'ai honte en pensant à la façon dont je me suis permis de vous traiter. Il vous est peut-être dur de le comprendre, si vous m'aimez, je vous demande d'essayer.

— N'en doutez pas, je vous aime. Au point que plus rien ne me semble avoir d'importance depuis que je suis devenue votre femme.

Il porta sa fine main blanche jusqu'à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Tout à l'heure, en me changeant pour le dîner, lui confia-t-elle, je me disais que seule une bonne fée nous avait empêchés de nous retrouver séparés à jamais. Autrement, nous aurions été irrémédiablement perdus l'un pour l'autre. Et à cette heure, vous seriez mariée à lord Brook.

— Je préfère ne pas y songer !

— Nous n'en parlerons plus, c'est entendu. Mais avant, dites-moi que vous m'avez pardonné.

— Vous pardonner ?;.. Je n'ai rien à vous pardonner.

— Je crois que oui, insista le duc. Quand vous vous êtes enfuie, je l'ai compris : ma conduite à votre égard vous avait offensée, humiliée; elle avait aussi profané la musique qui signifie tant pour nous, bafouant ses idées d'amour et de pureté.

D'une voix hésitante, Vanola lui confessa à son tour:

— Je... j'ai eu peur que vous ne me considériez comme l'une des filles de chez Kate Hamilton, que vous en arriviez à n'éprouver pour moi que du mépris.

Il y eut un silence. S'attendant à ce que le duc lui réponde, Vanola leva les yeux vers lui. Sur son visage était gravée une expression de douleur si poignante qu'elle poussa un petit cri de surprise et d'effroi. La pensée qu'il puisse encore souffrir lui était insupportable.

— Je... je n'aurais pas dû vous dire cela !

Les doigts du duc serrèrent très tendrement les siens.

— Je savais que c'était ce que vous pensiez, mon amour. Et j'en ai été torturé à en devenir fou.

Il effleura son front d'un baiser avant de poursuivre :

— Laissez-moi vous expliquer pourquoi, vous ayant retrouvée, je n'ai pas songé à vous demander de devenir ma femme. C'est que le mariage m'effrayait, j'étais persuadé que je m'y ennuierais à mourir. Et je ne vous associais pas à l'image conventionnelle d'une épouse choisie pour satisfaire aux convenances.

Après une courte pause, il continua:

— Vous représentiez pour moi un être tellement à part, il m'était impossible de vous lier à l'idée que je m'étais forgée du mariage. Je savais seulement que vous aviez pris mon cœur et mon âme, qu'ils vous appartenaient.

Avec quelle sincérité il s'ouvrait à elle ! Vanola en fut émue.

— Je comprends ce que vous avez dû éprouver, lui affirma-t-elle doucement. Peut-être parce que j'ai vu la maison où ma mère a grandi. J'ai plus précisément touché du doigt l'énorme courage qu'il lui a fallu pour renoncer à tout ce luxe et épouser un homme que mon grand-père jugeait indigne de devenir son gendre.

— Me croirez-vous, Vanola chérie, si je vous dis que pas un seul instant je ne vous ai estimée indigne de devenir duchesse d'Arkholme ? Seulement, le mariage me paraissait une affaire si banale et conventionnelle, tellement à l'opposé de l'extase et du ravissement que votre présence me faisait éprouver !

— Vous m'avez néanmoins épousée, lui fit remarquer Vanola avec une pointe de malice.

— Oui. Mais je l'ai fait au mépris de toutes les convenances. Je ne vous ai pas demandé si vous y consentiez ! Je vous ai enlevée, ce qui aura choqué votre grand-père et provoqué un scandale dans la famille Brook. Espérons tout de même que mon vieil ami Brooky aura su arranger les choses en expliquant que nous nous aimions depuis longtemps et que seules des circonstances imprévues nous avaient séparés.

Une soudaine lueur d'effroi était passée dans les yeux noirs de Vanola.

— Surtout, qu'il ne raconte pas à grand-père que j'ai été pianiste chez Kate Hamilton. La nouvelle le bouleverserait.

— Nous allons effacer cet épisode de nos mémoires, nous n'en parlerons plus, énonça le duc d'un ton ferme. Vous n'y auriez pas été contrainte si seulement je m'étais montré un peu plus lucide. Dès notre première rencontre, j'aurais dû le comprendre: vous étiez celle que j'attendais depuis toujours et que je me croyais condamné à ne jamais trouver.

Un sourire attendri illumina son visage tandis qu'il ajoutait :

— Quand je vous ai entendue interpréter le chant d'amour composé par votre père, j'ai eu la conviction qu'il l'avait écrit pour nous. Nous ne pouvions en comprendre le sens qu'en étant ensemble.

— J'ai ressenti la même chose. C'est pourquoi j'ai été si touchée que vous ayez eu l'idée de le faire jouer à notre mariage.

— Je savais que cela vous plairait. Je l'ai, pour ma part, tant et tant de fois exécuté que j'en connais chaque note. Sa mélodie s'est gravée dans mon esprit comme dans mon âme.

Ses propos allaient droit au cœur de Vanola, elle se blottit plus étroitement contre lui.

— Je vous aime, je vous aime tellement qu'à l'église j'ai eu l'impression que papa se tenait auprès de nous. A présent, je l'entends qui joue du violon pour nous.

L'étreinte du duc se fit plus tendre encore, ses lèvres trouvèrent les siennes. Son baiser débordant d'amour était comme de la musique, il semblait contenir toute la beauté du monde.

Puis, la tenant toujours enlacée, il la conduisit par une porte-fenêtre jusqu'à la terrasse.

Les premières étoiles scintillaient déjà au firmament. Quel sublime spectacle offrait la nuit constellée ! La poitrine de Vanola se souleva d'émotion.

— Dites-moi que c'est vrai ! soupira-t-elle, vrai que nous sommes ensemble, que vous m'aimez, que je suis votre femme. Vrai que je ne serai jamais plus seule et malheureuse.

— Oui, ma chérie, vous êtes mienne et tout ceci est bien réel. Nous avons enfin trouvé le bonheur que nous cherchions chacun de notre côté. Et il nous reste tant encore à découvrir ensemble.

Il l'embrassa alors jusqu'à ce qu'il sentît son corps tout entier trembler dans ses bras.

L'exaltation sensuelle qui envahissait Vanola était la plus belle chose au monde, elle le savait maintenant.

Quelques heures plus tard, par les fenêtres ouvertes de la chambre, Vanola contemplait les étoiles brillant dans le ciel, comme des milliers de diamants sertis dans le velours sombre de l'infini. Il en émanait un mystère qui lui semblait se refléter jusque dans son cœur.

Le duc venait de la rendre femme. Quand il lui avait fait l'amour, la plus divine des musiques l'avait transportée au septième ciel. En atteignant l'extase, tous deux étaient montés ensemble rejoindre les étoiles.

Elle posa la tête sur l'épaule du duc ; immédiatement il laissa errer ses lèvres dans sa chevelure rousse.

— Comme je vous aime ! murmura-t-elle.

— Ma douce épouse, j'espère que vous n'avez pas eu peur.

— Comment pourrais-je avoir peur quand je suis avec vous ?

— C'est ce que j'aurais aimé vous voir ressentir dès notre première rencontre. Cet abandon, cette confiance...

— J'éprouve un tel bonheur. J'ai envie de chanter et de danser au sommet des montagnes, de chevaucher à vos côtés à travers des steppes infinies !

— Eh bien, mon amour, c'est précisément ce que nous allons faire.

Elle lui jeta un regard interrogateur tandis qu'il poursuivait:

— N'est-ce pas le pays rêvé pour notre lune de miel ?

L'ébahissement fit tressaillir Vanola.

— Voulez-vous dire que... ?

— Oui, ma chérie, je vous emmène en Hongrie. Je veux entendre la musique de votre père dans le lieu qui lui convient le mieux. Je veux comprendre l'amour comme lui et apprendre à vous rendre aussi heureuse qu'il a rendu votre mère.

— Vous ne pouviez me faire plus merveilleux cadeau que ce voyage de noces en Hongrie !

déclara Vanola, des larmes dans les yeux.

— Je savais que cette idée vous plairait.

Elle se blottit plus fort dans ses bras.

— Comment se fait-il que vous pensiez toujours à tout ? lui demanda-t-elle affectueusement.

— Sans doute parce que je vous aime.

— Vous avez même songé à ma garde-robe. Cette malle venue de Londres a été une si agréable surprise ! Ainsi vous avez eu l'idée de m'acheter quelques toilettes.

— Plus précisément, tout un trousseau, ma chérie, indiqua le duc. Des dizaines d'autres robes vous attendent à Arkholme House.

— Et toutes à ma taille, comme celle que j'ai portée ce soir ? s'étonna Vanola.

— Oui, acquiesça le duc avec un rire malicieux.

Comme elle restait stupéfaite, il se fit un plaisir de lui expliquer :

— M'étant rendu chez Mme Bâtes pour m'assurer personnellement que vous en étiez bien partie sans espoir de retour, elle m'a montré votre chambre. Vous y aviez oublié votre robe noire, celle que vous aviez la nuit où, sous la menace du pistolet, vous m'avez obligé à vous écouter jouer du piano. Je l'ai emportée avec moi. Ainsi les couturiers à qui j'ai fait exécuter vos toilettes ont pu disposer de vos mesures exactes.

Un sourire attendri fleurit sur la bouche de Vanola.

— Pour agir de cette manière, vous étiez donc persuadé de me retrouver un jour, fit-elle remarquer.

— Oui, même lorsque je désespérais, j'espérais encore.

— Quant à moi, avoua-t-elle, j'ai souvent prié Dieu pour qu'il accomplisse un miracle.

— Et Dieu vous a entendue. Il a accompli « notre » miracle, Vanola chérie.

Avec passion, il la serrait dans ses bras.

— Je t'aime, murmura-t-il. Je t'aime plus que tout au monde.

Vanola lui offrit ses lèvres.

— Je suis à toi... mon amour, mon merveilleux amour...

Leurs deux corps ne faisaient plus qu'un, et, dans la nuit enchantée, les notes du plus beau, du plus sublime chant d'amour s'élevaient vers les étoiles.